

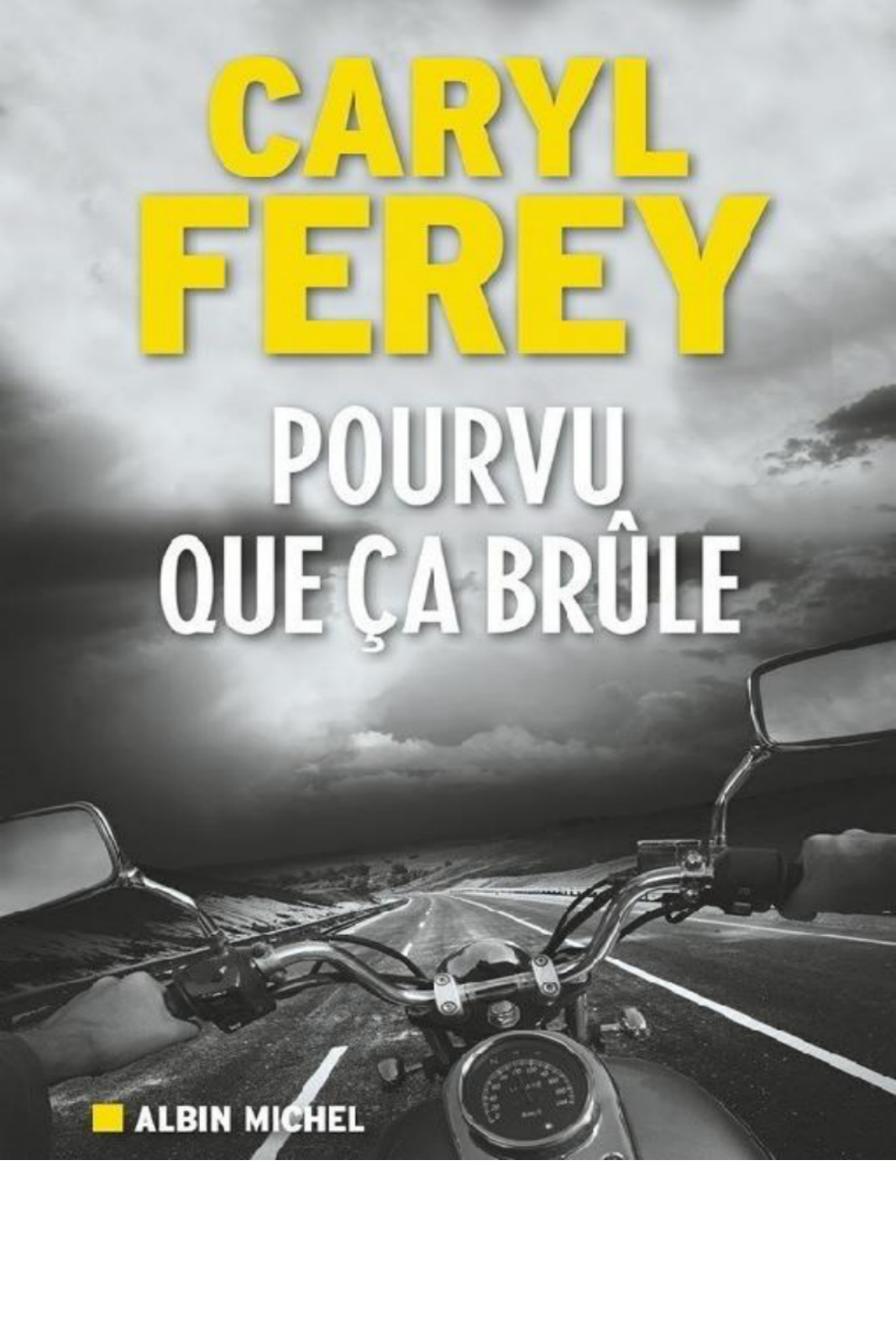
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Pourvu que ça brûle

Caryl Férey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CARYL FEREY

POURVU QUE ÇA BRÛLE

 ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2017

ISBN : 978-2-226-42221-7

*À mon ami Vincent,
Éléphant-Souriant,
Sans qui, sait-on...*

« Je n'ai jamais prétendu que danser sa vie excluait les faux pas. »

Raoul Vaneigem, *De la destinée*

« Assiégé par le chant des sirènes
Sentinelle au milieu de la plaine
Le tranchant de l'œil en éveil
Pour regarder droit dans le soleil. »

B. C.

Comme un trop

« Merci pour ce que tu as dit tout à l'heure...

– C'est juste la vérité. »

Nous sortions de la conférence de presse du Festival de Cannes et, questionné sur le casting de *Zulu*, adapté d'un de mes romans, j'avais qualifié Forest Whitaker de « plus grand acteur du monde » devant les journalistes américains – tous blancs.

Si l'on évalue les stars selon leur comportement envers le « petit personnel », Forest Whitaker avait déjà sa Palme d'or ; que ce soit lors du tournage du film en Afrique du Sud avec les techniciens, les gens du township qui n'avaient jamais vu une caméra de leur vie ou avec les employés de l'hôtel Martinez qui nous recevait pour la clôture du festival, l'acteur avait toujours un mot gentil, une prévenance non feinte pour ceux qui l'entouraient, souci de tous les instants révélant une âme noble à la hauteur de son talent. Mais de là à imaginer que j'allais vivre quelques heures plus tard, avec et en partie grâce à lui, une des émotions les plus intenses de ma vie d'écrivain...

J'ai grandi à des années-lumière des paillettes cannoises, à Montfort-sur-Meu, un village de trois mille habitants au large de Rennes, entouré de vaches analphabètes, de braves ploucs certifiés BZH et de petits bourgeois *eighties* qui se retrouvaient le dimanche sur les courts de tennis.

Si je lisais déjà avec assiduité ce qui me tombait sous la main, ne ratais aucun film du ciné-club (la télé de l'époque en proposait deux par week-end) et puisais mes émotions dans la musique, comme la plupart des adolescents de ma campagne le sport était ma principale activité extrascolaire. Le tennis se montrant moins salissant que le football et plus inodore que le judo, je m'investis à fond dans cette lutte technique et mentale ; Noah, Connors ou McEnroe popularisant cette discipline, l'entre-soi ne fut bientôt plus de mise sur les courts de

Montfort. Progressant vite, je ne tardai pas à taquiner le revers des bourgeois, qui jusqu'alors n'en subissaient aucun, sous les regards courroucés de leurs femmes réunies dans les gradins. Mais le notaire est roublard. Lors du tournoi annuel, fort de son statut et de ses larges épaules, l'un d'eux imposa pour notre match ses balles orange et jaune, d'une marque probablement nord-coréenne – des balles à la fois lourdes comme des boules de pétanque et s'envolant au moindre lift –, espérant annihiler mes jeunes forces avec des rebonds connus de lui seul.

Niveau classe, on était très loin de Forest Whitaker.

J'avais seize ans et le message du notaire était clair : j'avais intérêt à tenir solidement à mes rêves, car dans la vie on ne me ferait pas de cadeau.

C'était donc ça, la norme en vigueur ? Écraser le nouveau venu à la première occasion avec la plus insignie mesquinerie pour garder son statut de mâle dominant ?

Jacques Brel, lors d'un entretien avec Jacques Chancel, conforterait mes pressentiments : « Passé l'enfance, devant le comportement de certains adultes, on se demande si c'est eux qui sont cons, ou si l'on se trompe, soi. »

Je n'avais pas besoin de ces bassesses notariales pour brûler mes nerfs. Mon époque glorifiait l'enrichissement personnel avec un mauvais goût clinquant et sans complexe qu'on retrouvait partout, de la mode à la musique en passant par la télé, le cinéma, la radio, ceci dans un discours publicitaire appelant à un optimisme bêlant, mondial à défaut d'universel – les années 1980, les premières d'un néolibéralisme dont je ne connaissais même pas le nom.

Les animateurs commençaient à remplacer les journalistes, les capitaines d'industrie les leaders politiques, avec une mise en spectacle du néant confinant à la bêtise et/ou à la manipulation des masses, sommées d'acheter tout et n'importe quoi pour épater la galerie au nom d'un hédonisme made in toc. La vie en parts de marché, la ringardisation systématique de toute idée collective, c'était ça, le monde qu'on me proposait ? Il était où, l'amour, dans tout ce bordel ? La générosité ?

L'altérité faisant loi, je ne vivais déjà que par les autres, moins chef de meute que donneur d'élan, garçons et filles au même niveau, à contre-courant de ce que je voyais tous les jours sur les murs, les

écrans, les couvertures de magazines.

Devant ce déferlement d'individualisme forcené, un seul état d'esprit m'allait, celui du rock, refusant toutes formes d'aliénation, d'autorité, de soumission à un ordre établi par d'autres pour nous rouler dans le goudron. Plutôt crever que marcher dans leur combine. En classe où les profs voulaient me faire penser dans les clous, dans la cour d'école où l'on se faisait traiter de pédé à la moindre excentricité vestimentaire, dans les rues la nuit où on cassait le mobilier urbain (les fameuses opérations Kamikaze, Bérurier noir à fond dans nos têtes d'anges réfractaires), chez les parents des copains qui me prenaient pour un pédé (décidément), un drogué et un délinquant en puissance, dans les bureaux des proviseurs où on m'envoyait retirer mes ceintures et bracelets à clous, sur les trottoirs où les regards réprobateurs s'acharnaient à juger : sous ma peau d'écorché, face à la petitesse d'un monde qui ne savait que compter, ma colère n'avait pas de limites.

Des douleurs plus intimes vinrent se greffer au volcan lorsque, à dix-sept ans, ma première amoureuse me confia avoir été abusée par son précédent mec, lequel avait profité d'une soirée et d'un peu d'alcool pour la dépuceler de force, avec l'aide d'un copain qui lui tenait les bras...

Sa révélation me foudroya. Un mal de chien, inscrit depuis dans mon ADN. Ainsi le viol n'était pas seulement le fait d'une brute usant de sa force pour assouvir ses sales instincts, il y avait aussi des manières plus subtiles : l'ivresse consentie où dès lors tout est permis, la pression mise sur les filles qui pensaient devoir « passer à la casserole » pour répondre au désir masculin, l'abus de position dominante, la sidération de la proie prise dans les rets... Tout ce qui me fait vomir. Le type qui avait violenté mon premier amour vivant toujours à Rennes, je lui cognais dessus dès que je le croisais – après quelques plaintes chez les flics, le salopard finirait par déménager. Mais la vengeance avait un goût amer : l'expulsion de ma violence m'arrachait de terribles crises de larmes, autrement plus douloureuses que les quelques mandales administrées à la face de cette vermine. Ma propre violence me déchirait, car j'aurais pu tuer – en l'occurrence par amour.

Confusion maximum des sentiments, que chaque nuit de débauche exacerbait.

Certains soirs d'alcool et de stress, les mots restaient coincés dans ma gorge comme des rats n'osant quitter mon navire en perdition, je bégayais, prenais de grandes respirations pour me calmer et réussir à parler de nouveau. Je grillais, fil à haute tension.

Automutilation, autodestruction, haine de soi comme pour se faire payer au prix fort ce que d'autres auraient commis, quête d'amour absolu sans reconnaître aucun chemin. La rage grandissant avec la fin de l'adolescence, une lame de rasoir autour du cou, je passais la moitié de mon temps à me scarifier ou à m'ouvrir les veines, l'autre à me suicider, entraînant les plus troublés de mes amis dans mes délires romantico-destroy, toujours prêt à en découdre avec mes sutures. Un trop-plein de moi ne demandait qu'à déborder, à gicler comme une traînée de sang sur les murs qui m'enfermaient, en révolte absolue contre le modèle dominant.

J'étais apolitique, a-scolaire, astreint à subir mes différences à défaut de les exprimer, coupé de tout milieu artistique qui aurait pu me sauver, me donner une piste ou une issue de secours. Je m'essayai à la peinture, à la guitare (amplifiée évidemment), considérant qu'un punk lisant Baudelaire était le meilleur qu'on pouvait tirer de l'homme, cherchant comment concilier destruction et poésie, sans succès. Heureusement il y avait les filles (aimantes, confidentes, premiers parfums d'aventure), le cinéma (des bénévoles du village se débrouillaient pour récupérer des bobines après leur projection à Rennes) et les livres.

« Regarde comme le monde est merveilleux... »

Ce n'est pas le titre d'une chanson d'Enrico Macias mais les derniers mots de Joseph Kessel avant de mourir. Après quatre-vingts années passées à arpenter le monde un stylo à la main, le regard et l'esprit acérés pour témoigner des Hommes, voilà qui donnait envie d'aller voir ailleurs. En vie. Kessel n'était pas le seul écrivain-voyageur à déformer ma jeunesse : Jack London, Jules Verne, Cendrars, Melville, Saint-Exupéry, mes héros étaient des écrivains dont les personnages couraient le monde. Et puis Tolkien et son *Seigneur des anneaux*. Cette saga, allégorie de la Seconde Guerre mondiale – avec Sauron et ses Cavaliers noirs dans le rôle d'Hitler et ses SS, les gentils Hobbits dans celui des peuples démocrates précipités dans la guerre, et surtout Aragorn, héros sombre et tourmenté, amoureux d'une Elfe

promise à un exil définitif si les Hommes réussissaient à renverser le tyran –, me transportait tant que je relus la trilogie aussitôt terminée.

Je vis *Mad Max 2* la même année au cinéma de Montfort, et trouvai dans cet anti-héros un Aragorn post-apocalyptique de premier ordre : allure d'enfer mais psychiquement détruit, désespéré sans larmes apparentes. L'effet sur mon imaginaire fut immédiat. Trompant l'ennui du lycée puis du bac par correspondance où mes différentes exclusions m'avaient mené, je commençai à écrire, sur de gros cahiers Clairefontaine, des histoires qui, mettant en scène ma bande d'amis, feraient d'eux à la fois mes premiers personnages et mes premiers lecteurs. L'univers post-apocalyptique de « tous ceux qui errent ne sont pas perdus » se prêtait à toutes les violences – non sans une bonne dose de dérision, trait marquant de notre bande – et si cela ne valait rien littérairement, j'avais gagné du souffle et surtout découvert l'incroyable dissolution du temps propre à l'écriture, sa puissance.

Le monde dans lequel je vivais ne me convenait pas mais j'étais libre de le recréer à volonté, comme bon me semblait et en réglant mes comptes. Pas une seconde pourtant, je ne songeais à en faire mon métier. Jusqu'à mes vingt ans.

Une année coup de tonnerre.

Deux courants me traversaient, électriques : le punk pour l'énergie, la radicalité et une forme d'élégance bad boy personnifiée par les Clash – quoi de plus classe que le look des Clash ? –, et David Bowie pour ses facettes multiples, sa capacité à se renouveler, son intelligence, son humour, la beauté qu'il déployait sous toutes ses formes. Bowie, symbole d'immortalité, devint mon intime protecteur. N'étais-je pas né le jour de la sortie de son premier album ?

Je ne le savais pas encore, mais les héros de mes livres seraient à l'image de ces deux courants : beaux, élégants, énergiques, obstinés, en lutte.

La colère dédagée par le punk-rock trouvait en moi une résonance que je ne m'expliquais pas clairement. Ayant été élevé à la caresse, entouré de femmes bienveillantes dans une famille middle-class de campagne où l'honnêteté primait sur la réussite sociale, je brûlais de toute part sans me poser de questions. Rock et psychanalyse ne font pas bon ménage à vingt ans, et si j'avais quitté Montfort-sur-Meu pour Rennes, ce n'était pas pour m'allonger sur un divan sans une jolie femme à mes côtés.

« Tu dois bien traiter les filles si tu veux être un amant du rock », nous disaient les Clash. Les paroles des chansons avaient valeur de slogans. Seulement, l'appel nihiliste du punk avait pris le dessus sur mon côté Bowie.

En réponse à mes amours déchirées, je n'hésitais pas à m'ouvrir le visage à la lame de rasoir pour voir si on m'aimerait encore, à me tailler les veines lors de vacances passées à sniffer de l'éther sous le casino de Royan, où les pompiers me poursuivirent dans les rues pour me recoudre, à me scarifier avec des bouts de verre qui traînaient dans les caniveaux. Pour ça, mes suicides étaient si nombreux qu'on pouvait parler de suicides collectifs, au grand dam de mes amis qui n'y comprenaient rien. Je brûlais, c'est tout.

Au plus fort de ma période ensanglantée, perdu au fond d'un moi en souffrance, je lus *Bleu comme l'enfer*, de Philippe Djian. Le ton et le style répondaient tant à mon esthétique romantico-destroy que je vécus cette lecture comme une révélation. Ce que dix ans d'école m'avaient interdit, un seul livre me l'autorisait : écrire.

Sitôt ce roman refermé, je pris une décision, la seule qui s'imposait dans ma vie foutoir : devenir écrivain, coûte que coûte. J'avais de l'imagination à revendre, mon talent littéraire était encore sous le niveau de la mer mais je ne pouvais que m'améliorer, et au point de déréliction atteint, je n'avais rien à perdre.

Je commençai par achever la dernière partie de mes écrits de jeunesse, plus de trois mille pages à la fin desquelles les copains du lycée et moi mourions un à un, dans le malheur et la solitude.

« On est morts », leur annonçai-je un jour.

Mais comme Bowie avec Ziggy Stardust, c'était cette fois pour mieux rebondir, avec une nouvelle arme de construction massive : l'écriture.

Le hasard n'existant pas, Éléphant-Souriant, le mécano de notre bande, organisa cet été-là une expédition à moto dans les Pyrénées espagnoles. Témoin de mes déconfitures, il m'invita à monter en croupe de son cheval de fer, une Moto Guzzi V7 Special.

« Ça te fera du bien ! » avait-il prédit.

Biberonné à *Easy Rider*, Éléphant-Souriant ne se trompait pas. Après une semaine passée à rouler de hameaux de montagne en fêtes de village sur nos vieilles pétoires, à dormir à la belle étoile, partager tout en sept et noircir des carnets de voyage, ébauches d'un premier

roman, je tombai si accro à la liberté, cette drogue dure, que plus personne ne m'enlèverait cet os de la bouche.

Aussi, quand, au retour de notre virée espagnole, le même Éléphant-Souriant annonça qu'il plaquait tout pour faire le tour du monde avec un billet open valable un an, couvrant six pays et trois continents, et un point de ralliement en Nouvelle-Zélande où sa tante française s'était mariée, je n'eus plus qu'une idée en tête, le rejoindre sur la route de Kerouac, Fante, Harrison, Crumley, tous ces auteurs que Djian m'avait fait découvrir et qui, dorénavant, cimentaient ma foi. Incassable.

Ce trop-plein de moi qui me passait par-dessus bord avait trouvé sa ligne de flottaison sur le seul rafiot qui m'allait, celui d'une liberté démesurée.

Restait à l'user, de préférence jusqu'à la corde qui me pendrait si je ne devenais pas un jour, à mon tour, un putain d'écrivain.

Extraire le dard d'une guêpe en vol

Automne 1988. Je brûlais, non plus de m'exterminer à la mode *No Future* pour cracher ma rage à la face des années 1980, mais de rejoindre Éléphant-Souriant à l'autre bout du monde, et écrire jusqu'où le vent me porterait.

« Marcheur, il n'y a pas de chemin. Le chemin se crée en marchant », disait Machado.

La piste indienne que j'avais choisie, celle du roman, demande un temps long, des dizaines d'heures de travail « debout » (en flânant dans la rue, en prenant le métro, le train, la voiture...) avant de s'asseoir pour écrire la première page ; depuis l'escapade motorisée en Espagne, je commençais à réunir des idées concrètes, des scènes, des bribes de personnages qui constitueraient mon premier livre. Plusieurs obstacles s'opposaient encore à mon nouveau projet : la logistique, le financement du voyage, le service militaire.

Logistique : mes parents avaient loué un studio à Rennes pour que je poursuive mes études après le bac, brillamment obtenu par correspondance – avec une moyenne de 10,01, je frôlais la perfection –, mais je n'avais pas fait de vieux os à la fac de psycho-socio, ce qui, aujourd'hui encore, me permet d'évoquer fièrement mon niveau d'études : bac + 2 (heures).

Mettre fin à ma première tentative de cohabitation avec moi-même ne fut pas un crève-cœur. Mon appartement semblait lui aussi s'être suicidé, avec sa porte sortie de ses gonds et posée dans l'entrée, sa table basse fracassée, sa moquette couleur vin rouge et les courants d'air qui flottaient sur cet univers de désolation. Un champ de bataille. Quant à mon ordinateur portable, le seul objet à avoir survécu au carnage, il pesait si lourd que je le consignai à Montfort-sur-Meu : un sac de voyage et de simples carnets suffiraient à mon bonheur.

Financement : ma chère maman célébrant ma fraîche vocation

d'écrivain en m'offrant le billet d'avion autour du monde, je fis le machiniste à l'opéra de Rennes pour gagner un peu d'argent de poche. Après trois mois de ce régime, j'économisai en tout deux mille francs – trois cents euros –, soit, pour un séjour au long cours, une rente d'un à deux dollars par jour. Qu'importe, j'étais capable de travailler, comme tout le monde.

Armée : le mur de Berlin n'était pas encore tombé, et les garçons devaient passer leurs « trois jours » avant d'intégrer le contingent. La lame de rasoir ne figurant visiblement pas parmi les armes conventionnelles, j'en ressortis dûment exempté, condition *sine qua non* pour mon escapade.

J'étais enfin prêt à rejoindre Éléphant-Souriant parti trois mois plus tôt.

Mon père m'accompagna à l'aéroport d'Orly, un jour d'hiver comme les autres, jusqu'au comptoir d'enregistrement de la Pan American, pas mécontent de me voir avec un projet, fût-il celui de déguerpir.

Le billet open prévoyait huit « stops » : Los Angeles, Papeete, Auckland, Nouméa, Sydney, Djakarta, Singapour, Colombo. Libre au voyageur de rester sur place le temps qui lui plaisait. Un baptême du feu que j'abordai sans appréhension particulière. Je ne fus pas long à me mettre dans le bain.

Mon vol vers la Californie transitant par Washington, j'eus pour premier contact avec l'Amérique un douanier patibulaire, qui m'aboya dessus du haut de son mètre quatre-vingt-dix comme sur un chien plus petit.

« *What the fuck are you doing here ?*

– *I am in transit.*

– *Why ?*

– *Heu... I go to Los Angeles.*

– *I asked you : what are you doing here, bastard ?*

– *Nothing : I am in transit.*

– *You lie, bloody son of a bitch ! Are you a communist ? Drug addict ? Terrorist ? »*

J'avais de bonnes notes en anglais à l'école mais l'Américain n'y comprenait rien. Il me fallut un bon quart d'heure pour me débarrasser du cow-boy urbain, lequel consentit à me laisser filer après avoir précautionneusement vérifié mon billet d'avion, la main

sur le flingue au cas où je lui réciterais les œuvres complètes de Lénine.

Je me dirigeai vers le comptoir de la PanAm qui assurait le vol pour Los Angeles, la sueur au front dans le hall de l'aéroport, quand, au hasard d'un tapis roulant déserté, mon œil fut attiré par un bagage qui tournait seul, visiblement depuis un bon moment : bon Dieu, mon sac !... Qu'est-ce qu'il fichait là ? Je comptais le retrouver à Los Angeles, or il était là, abandonné sur le carrousel de l'aéroport de Washington DC, les étiquettes arrachées comme les oreilles d'un vieux nounours, pour ainsi dire déprimé. Je récupérerai le malheureux – encore une chance que je passais par là – et ne le lâchai plus jusqu'au comptoir bleu et blanc de la PanAm. Là, une femme fort souriante m'annonça que la compagnie n'assurait plus les vols pour Los Angeles, ni pour nulle part d'ailleurs. Décidément. J'avais failli me faire refouler des États-Unis pour une raison qui m'échappait, perdre mon unique bagage sur un tapis volant, et voilà que la PanAm avait fait banqueroute entre Paris et Washington.

« *No problem, guy*, s'esclaffa la fille au sourire américain, va voir au comptoir d'American Airlines, ils vont te faire un autre billet !

– *Are you choure ?*

– *Yes we can !* »

De fait, miracle yankee, on me concocta un billet pour Los Angeles sur-le-champ. Il fallait juste crapahuter à pied jusqu'au Terminal 3, traverser des pistes avec des 747 aux fesses pour enregistrer mon foutu bagage avant la clôture et se jeter corps et âme dans un nouvel avion.

Avec mon dollar par jour, je n'avais pas prévu de stop prolongé en Californie : cinq heures, c'était le temps que je m'étais donné pour découvrir l'Amérique. À L.A., une surprise m'attendait, ou plutôt ne m'attendait pas : mon bagage. Il avait de nouveau disparu, parti on ne sait où, comme si lui aussi voulait vivre sa vie... L'American Airlines me conseilla de voir ça à Papeete, ma prochaine destination. Je sortis de l'aéroport, histoire de prendre l'air, et ma première vision fut celle d'un chauffeur noir attendant son maître devant une limousine blanche à six portes avec vitres teintées. La case de l'Oncle Tom était décidément trop grande pour moi.

Je m'allongeai sous les sièges d'un Boeing aux trois quarts vide et dormis tout mon soûl avant mon arrivée à Tahiti, au beau milieu du

Pacifique. Il était cinq heures du matin et le jour se levait sur l'île de Bougainville. Les flibustiers qui avaient débarqué là pour la première fois l'avaient qualifiée de paradis sur terre, on les comprend : les survivants, rongés par le scorbut, laids et puants, pour la plupart repris de justice traités à bord comme des esclaves, après avoir essuyé des tempêtes et les coups des officiers, découvraient des plages de sable blanc où les fruits tombaient des arbres et des femmes superbes à demi nues faisant l'amour sous les cocotiers comme une aimable distraction.

Les temps avaient changé : on n'y pratiquait plus l'amour libre mais des essais nucléaires au milieu des coraux. Quand on envahit, on envahit.

Mon unique bagage n'était évidemment pas au rendez-vous, et un orage dantesque me cueillit à la sortie de l'aéroport de Papeete. Les nuages roulaient les uns sur les autres, monstres anthracite aux idées noires qui, tonnant à faire trembler palmiers et cocotiers, déversèrent soudain une pluie diluvienne. Me voyant seul avec mon sac rempli d'appareils photo, une Tahitienne souriante couvrit mon Perfecto d'un collier de fleurs tandis que s'écrasaient sur le bitume des gouttes grosses comme des 103 SP.

Le jour se levait, sombre, et l'air collait à la peau. J'envoyai valdinguer les fleurs, ôtai mon cuir et, l'orage tropical passant, me dirigeai vers l'arrêt de bus, rudement désert. Ça sentait fort la pluie, la mer, les feuilles, c'était étrange de se retrouver seul à l'aube moite, attendant un bus pour Papeete. Il arriva bientôt, du reggae plein les enceintes, conduit par un métis à dreadlocks défoncé à la ganja locale qu'il fumait, hilare, au volant de son engin.

« Hey man, comment ça va ? »

On était deux dans le bus, lui et moi. Je tirai une taffe de son pétard, pour faire plaisir. Les palmiers s'époussetaient dans la brise et tous les décalages horaires me tombèrent dessus en même temps. Je pris un café dans un bistrot de la capitale, vis le prix du paquet de cigarettes, une fortune ; après avoir ôté mes santiags pour tremper mes pieds dans le lagon, je décidai de quitter le paradis sur terre au plus vite. Coup de chance, il y avait un vol le soir même pour Auckland.

J'arrivai ainsi à minuit en Nouvelle-Zélande, les mains dans les poches. Personne ne m'attendait à l'aéroport. À la décharge

d'Éléphant-Souriant, j'avais envoyé une lettre un mois plus tôt chez sa tante, chez qui il résidait, pour le prévenir de mon arrivée « début janvier », sans plus de précisions sur la date exacte. Je changeai de l'argent pour appeler depuis une cabine téléphonique et, miracle, tombai sur mon ami, sur le point de se coucher. Au début, il crut à une blague.

Comme la moitié de son nom l'indique, Éléphant-Souriant a depuis tout petit un grand nez ; pour le reste, il a l'indolence des grands animaux, une intelligence et une gentillesse naturelles qui le dispensent de tout rapport de force. Il arriva une demi-heure plus tard sur une SR Yamaha, bronzé, son sempiternel sourire un peu gêné aux lèvres. Guère encombrés par mes bagages, on a foncé dans la nuit jusqu'à son domicile de West Coast Road, en plein bush néo-zélandais.

Je sens encore l'odeur de notre chambre en préfabriqué au milieu des *ponga* géants, de la *home brew*, la bière maison qu'on y faisait fermenter, l'odeur de la pluie quand elle tombait sur notre cabane, Éléphant-Souriant lisant sur son lit lors des moments de calme, moi gribouillant mes histoires sur mes carnets, et ce sentiment unique d'être perdus au bout du monde. Un appel à l'étranger depuis le téléphone (fixe) coûtait si cher qu'il interdisait toutes communications avec la France, il n'y avait pas d'ordinateurs, d'Internet, de réseaux sociaux, de smartphones, d'infos en direct ni aucune connexion au reste de la planète ; nos lettres partaient de temps en temps par bateau vers la lointaine Europe, et il fallait environ un mois pour recevoir une réponse. Chacune d'entre elles valait de l'or.

La Nouvelle-Zélande était belle comme je me l'imaginais, pays du « long nuage blanc » avec ses plages immenses et vides, son Pacifique capricieux, ses oiseaux marins aux envolées spectaculaires entre les falaises et les flots.

Éléphant-Souriant séjournait là depuis trois mois. Sa tante française m'accueillit à bras ouverts. Elle avait trois enfants marrants et un mari pompier qui, ayant été exposé à des gaz toxiques, n'était plus en état de travailler. Géant hirsute, il errait parfois dans la maison, guerrier du feu silencieux, ou alors en connexion basse avec sa pauvre tête. Ils habitaient à vingt minutes à moto d'Auckland, une maison sur pilotis au cœur du bush, et nous occupions une cabane indépendante parmi la végétation.

Éléphant-Souriant m'amena chez des amis locaux, des bushmen blancs, des *Pakehas*, dans une maison en bois raisonnée qui sentait la cire et la chaussette, bio avant l'heure. J'y goûtai du maïs à la broche, des céréales... Les *Pakehas* de West Coast Road avaient les cheveux longs, des vêtements amples aux couleurs pastel, même Éléphant-Souriant, après trois mois de ce régime, avait des bouclettes qui pointaient dans le cou.

Une semaine était passée, je n'avais toujours aucune nouvelle de mon bagage fugueur et commençai à m'impatienter : son pays de baba-cool était sympathique, avec ses rôtis de courges et ses plages fouettées par le vent des grandes solitudes, mais je n'avais pas traversé le monde avec mes projets de roman pour passer des soirées en chaussettes chez des vieux accros au tofu. Il me fallait de la vie, des gens pour nourrir mes histoires, des décors urbains, de la jeunesse pour étinceller à mon baril de vie.

Au départ, ce fut un désastre : nous arpentions les rues d'Auckland en long en large et en travers et ne trouvions que des femmes d'un autre âge habillées comme des reines d'Angleterre prenant le frais sur des bancs, des types en short, d'autres en cravate qui sortaient des banques, mais rien qui puisse ressembler à des jeunes, même de dos.

Après un mois d'exploration tous azimuts de la seule grande ville de Nouvelle-Zélande et de ses environs, le fiasco était total. On s'était fait jeter des bars maoris par les videurs, « des petits *Pakehas* comme vous, les gars du coin s'en servent pour décapsuler leur bière », les autres bistrots nous rebutaient avec leurs télévisions allumées et l'ambiance blafarde qui allait avec, nous n'avions pas d'argent pour traîner au restaurant – ça tombait bien, il n'y en avait pas, sauf des fast-foods – et aucune idée pour sortir de ce guêpier.

Notre billet open donnant accès à l'Australie, on commençait à se dire qu'on serait aussi bien à Sydney, jusqu'au jour où nous entrâmes au Cornerbar de Shortland Street.

Kieren, le barman, suivait des études de droit, parlait le grec, le chinois et un peu français. Deux heures après notre arrivée, ayant liquidé la bouteille de Pernod couverte de poussière qui traînait sur l'étagère, nous étions si soûls que Kieren déclara, solennel, qu'à partir de maintenant, et ceci jusqu'à la fin de notre séjour, tous nos verres seraient « *under the table* ».

Ça voulait dire gratis. Avec mon dollar par jour et vu le débit moyen

du Breton, l'économie valait fortune.

Nous revînmes le soir même, après une sieste réparatrice dans le bush, et un pan entier de ma vie bascula comme un bloc de glace se détache d'un iceberg. Je ne savais pas encore que le Cornerbar de l'Hotel DeBrett serait le lieu où mes futurs héros néo-zélandais achèveraient leurs nuits sous les coups du désespoir.

C'est à peine si on pouvait entrer tellement il y avait de monde, des dizaines de jeunes dans un brouhaha joyeux et vitaminé qui marquait la rentrée des classes. J'avais juste eu le temps de poser mon casque que mon cœur, soudain, s'arrêta de battre. Entre les têtes des buveurs, je venais de croiser le regard d'une femme : vert, serti d'éclairs dorés qui me foudroyèrent littéralement. Je tombai fou, à l'instant même, fou amoureux de cette apparition.

Elle aussi m'avait vu, tremblant immobile du côté de la vitrine, recomptant les petits bouts de moi perdus au fond d'elle qui, contre toute attente, traversa la foule pour me rejoindre.

« Excuse, je vais poser mon sac dans le coin », me dit-elle avec un léger sourire.

Son visage, sa voix, son allure, je ne sais quoi de destroy dans l'expression de ses yeux, elle était mon double féminin, un motif à tous les coups de rasoir que je m'infligeais pour expier la rage qui brûlait mes veines, l'héroïne pure d'une histoire que je n'avais pas encore écrite. Je ne sus que bredouiller, inconscient des mots qui s'échappaient de ma bouche comme des démons d'amour.

« Tu es la plus belle fille que j'aie jamais vue de ma vie », lui répondis-je benoîtement.

L'apparition ne se démonta pas.

« Tu viens d'où ?

– France.

– Waouh ! J'adore ! J'aimerais tellement y aller un jour ! »

Et moi donc. Je déraillais à bloc. Elle s'appelait Francesca King et je serais son roi, son amant terrible, la couleur du vernis à ongles qu'il lui plairait de mettre au sortir de notre lit défait, l'ombre de son chien, n'importe quoi pour qu'elle ne me quitte pas.

Cette rencontre était inscrite dans notre sang, aussi sûr que le mien ne coulait plus que pour elle. On s'est parlé sans discontinuer, avides, les circuits électriques high voltage, enquillant les bières gratuites et se dévorant par petites touches qui toutes faisaient mouche. Francesca

m'avoua vite être avec le mec là-bas, Roscoe, beau certes mais d'un ennui lunaire. Écrivain, en revanche, c'était la classe, pas publié c'était pas grave, j'avais le temps pour moi, m'assurait-elle de son regard trouble. Je rêvais par blocs émeraude, compacts, le temps dissolu comme sous l'effet de l'écriture, dans les yeux de cet ange noir.

Enfin, la fermeture du bar se profilant, Francesca m'informa qu'il y avait une *party* à Ponsonby. Si je voulais venir ?

Pauvre folle...

L'amour monstre dans la gorge, je retrouvai Éléphant-Souriant qui discutait au comptoir avec trois types, Poil-de-carotte, un roux costaud en costume-cravate, ainsi qu'un grand échalas à l'humour *so british* et un autre rouquin aux épaules de déménageur, qui s'avéra être un bon copain de Francesca.

Le destin était avec moi. Il n'était déjà plus question de quitter un jour la Nouvelle-Zélande. Jamais, tu m'entends ! criai-je à mon double désemparé.

Un taxi nous amena jusqu'à Ponsonby où, de fait, rugissait une party du tonnerre dans une grande maison au cœur du quartier *hype* d'Auckland, avec des infra-basses et une centaine de jeunes délurés, des poubelles de glace remplies de bières et autant de pétards qui tournaient, machines volantes au-dessus de nos têtes. Francesca était déjà là, sans Roscoe – elle avait raison, quel imbécile, ce type –, rayonnante malgré l'ivresse et l'herbe locale. On a parlé de littérature, d'amour, de voyages, j'aimais tout, son esprit, son allure racée, son sourire un peu triste, fatal. Elle était la Lauren Bacall des livres de Chandler, la Rita Hayworth abandonnée de *Gilda*, une fée malade, le coquelicot qui meurt sitôt qu'on le cueille.

« Avec les Européens, c'est différent », lança-t-elle avant de vider les lieux.

Je n'avais jamais été autant Européen de ma vie. J'envahissais tous les pays, les emportais dans mes carnets où tous les mots d'amour attendaient Francesca. Elle était partout, moi nulle part, perdu au monde avec un seul désir, la revoir.

Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Francesca, Éléphant-Souriant en soupait matin, midi et soir. Car, contrairement à ce qu'elle m'avait dit, nulle trace de son joli museau

dans le Cornerbar où nous épuisions pourtant nos nuits.

Attendant six heures et notre rendez-vous quotidien avec nos amis *kiwis*, je noircissais mes carnets sur les plages de la côte Ouest. Celle de Karekare était notre préférée, la plus dangereuse. Le sable était noir, l'endroit isolé, c'est ce qui fait son charme (Jane Campion y tourna plusieurs scènes de *La Leçon de piano*), cerné de végétation et de collines encaissées, inquiétantes. D'énormes vagues s'y fracassaient avec une joie mauvaise, les courants étaient si forts qu'ils pouvaient vous expédier aux Fidji. Une pancarte battue par les vents informait qu'on pouvait y surfer « à ses risques et périls ». L'écume des brutes qui éclataient au loin suffisait à me renvoyer sur le rivage, j'abandonnai vite toute idée de surfer ces malades, mais pas Éléphant-Souriant, qui faillit bien s'y noyer. J'aurais eu l'air fin, seul au bout du monde, avec mon ami mort sur les bras.

Cette plage de Karekare offrait un décor qui m'inspirait des histoires tragiques. Dans l'une d'elles, un type tombe amoureux d'une femme aussi sublime que silencieuse : ils se retrouvent dans une chambre bercée par la brise d'été, et le bonheur est là, palpable. Ils commencent à faire l'amour, jusqu'à ce qu'un sifflement suspect voie la belle soudain s'amollir, s'échapper des mains de son amant et partir en tourbillon par la fenêtre, un amour de poupée gonflable disparaissant à jamais dans le bleu du ciel...

À la quatrième nouvelle écrite – un amour impossible entre un pauvre type de mon genre et une superbe femme aux cheveux auburn (...) –, Éléphant-Souriant, mon lecteur aux antipodes, me fit remarquer qu'il « avait l'impression d'en avoir déjà lu une similaire ».

L'absence de Francesca commençait à peser.

Quinze jours passèrent encore, puis soudain mon amour réapparut, là, au comptoir du Cornerbar où l'attendait mon désespoir le plus féroce. J'oubliai jusqu'à respirer en l'abordant, mais Francesca m'entraîna à l'écart pour m'expliquer la situation. Roscoe était jaloux et lui interdisait de parler aux garçons, en particulier moi, qui traînais dans leur bar fétiche. Je lui répondis qu'on s'en foutait de Roscoe, mais le lâche avait chargé ses copains maoris de la surveiller. Je n'eus pas le temps de lui conseiller d'envoyer paître son idiot du village qu'une poigne d'acier comprima ma gorge : d'une solide manchette, un Maori de cent dix kilos me tira en arrière sous les yeux atterrés de Francesca. Manquant d'oxygène, mes bras s'accrochèrent au vide

tandis que le colosse me soulevait de terre. J'eus une dernière vision de Francesca, le regard à la fois désolé et furieux, avant de me faire jeter dehors.

Je ne parle pas le maori mais nul besoin de traduction : j'approchais d'elle encore une fois, le guerrier me mâchait menu et me renvoyait en France sous forme de Canigou.

Roscoe, son of a bitch.

Roméo et Juliette, Othello, je traversais Shakespeare par l'express du soir.

*

Je ne fais pas partie des auteurs qui rechignent à travailler leur texte avec un éditeur. Au contraire, j'ai besoin de leur regard, de leurs remarques ou critiques – ils/elles ont raison neuf fois sur dix – pour améliorer l'œuvre en cours. C'est un travail d'équipe, et si parfois on s'accroche, c'est en bonne intelligence, pour « la bonne cause ». Ne surtout pas croire qu'un éditeur va vous voler votre texte pour je ne sais quelle raison : tous les éditeurs cherchent la perle rare.

Sauf qu'à vingt et un ans, je n'avais personne pour m'aiguiller dans mon travail, hormis le malheureux Éléphant-Souriant, lecteur certes, mais plus adroit de ses mains. Et puis, avant même de songer à se faire épauler par un éditeur, écrire un roman exige un minimum de recul ; vivant le présent trop intensément pour m'atteler à une tâche aussi ardue, je continuai à noircir mes carnets de nouvelles qui-finissaient-mal, noyant mon chagrin avec nos amis kiwis, les meilleurs du monde.

Après trois mois en Nouvelle-Zélande, nous faisions partie du décor : les parents de Poil-de-carotte nous accueillaient comme si nous étions de la famille, nous partions visiter les îles avec le voilier du grand-père, organisions des « repas français » dans le jardin, avions joué au « *touch rugby* » pendant la trêve estivale, échangeons nos cultures, nos joies. Les noctambules du centre d'Auckland nous connaissaient comme de véritables *French kiwis*, voire *lovers*. « Il faut bien que le corps exulte », disait Brel dans *La Chanson des vieux amants*. Après quelques aventures nocturnes dans le parc voisin, j'avais repéré une fille au Cornerbar, sans jamais oser l'aborder. Elle était grande, charpentée, avec un visage de garçonne un peu dur et un

corps vraiment impressionnant. Je la rêvais de loin lorsque, quittant le comptoir un soir à l'heure de minuit, Bombe-Anatomique passa dans mon dos et glissa quelque chose dans la poche arrière de mon jean. Un petit mot écrit à la main : « Rejoins-moi à La Roma. »

C'était trop beau pour être vrai, du rêve en poudre, le seul capable de me faire oublier mon amour volé. Seulement Poil-de-carotte me ramena vite sur terre.

« Il faut faire attention avec ce genre de filles, me confia-t-il. C'est une droguée : elle prend des pilules, avec sa copine. Des filles louches. Tu ne devrais pas y aller...

– Ah oui ? Et... c'est quoi, comme drogue ?

– Un truc chimique dont on ne connaît pas les effets secondaires. Ça vient d'Australie, c'est nouveau, ça s'appelle de l'ecstasy. »

Je n'avais jamais entendu parler de l'ecstasy, la drogue de l'amour... J'avais Bombe-Anatomique dans la poche, qui m'attendait à La Roma, le club voisin, et, suivant le conseil frileux de mon ami Poil-de-carotte, je n'y suis pas allé*.

Mais je compenserai ce manque coupable, bien des années plus tard...

En attendant, le temps jouait contre nous. Parti trois mois avant moi, le visa d'Éléphant-Souriant allait bientôt expirer. Nous avions cherché cent fois du travail pour obtenir un permis de séjour prolongé en Nouvelle-Zélande, sans résultat. Poil-de-carotte et les amis kiwis aussi en avaient gros sur le cœur à l'idée de se quitter...

La veille de la date fatidique, je traînais ma peine au Sirene, le night-club où les videurs maoris nous tapaient dans les mains, lorsque je la vis au détour d'un couloir.

Francesca.

Elle marchait devant moi, seule. Je l'attrapai par le bras comme une bouée de sauvetage et la tirai vers un des box à l'écart, loin de la piste de danse et surtout des regards inquisiteurs. Je ne savais pas où était ce maudit Roscoe, ni les Maoris qui gardaient ma reine en otage, j'avais Francesca en Cinémascope de l'autre côté de la table. Je lui dis que toutes mes histoires parlaient d'elle, ma muse enchanteresse, que je l'aimais à m'en démancher le cerveau, qu'Éléphant-Souriant et moi-même devions partir le lendemain mais qu'un mot d'elle suffirait à me faire rester au pays du long nuage blanc ; j'étais d'accord pour tout,

tout ce qu'elle voudrait.

« Tu es fou.

– Completely », je répondis, bilingue.

Francesca me donna son adresse, curieuse de lire ces fameuses nouvelles dont elle était l'héroïne. Je vivais un temps éthéré, hors du monde, toutes les fictions ne viendraient jamais à bout de ce que je vivais avec elle, ma folie douce, j'étais capable d'extraire le dard d'une guêpe en vol, d'annuler la distance entre le coup et l'impact, pour elle, j'étais capable de toutes les dingeries... puis ils sont arrivés, les Maoris voleurs d'amour.

Ils me virent, petit renard dans le box, empoignèrent Francesca en lui ordonnant de rentrer *right away*, sans un mot pour moi. Un regard suffit : j'ouvrais la bouche, je devenais confetti. Je me levai malgré tout, désespéré, tandis que les colosses la tiraient vers la sortie, et croisai une dernière fois son regard aimé. Francesca échappa une seconde à ses gardes, le temps de déposer un baiser sur ma bouche, avant de brusquement disparaître, happée par les mâchoires de la jalousie. La bêtise.

Francesca.

Autant dire qu'il n'était plus question de partir. Je ne savais pas comment interpréter ce dernier baiser, adieu ou amour, l'important était de rester en Nouvelle-Zélande. J'eus une idée géniale : devenir clandestin. Sourd à mes supplices, Éléphant-Souriant se montra malheureusement inflexible : lui aussi était triste mais il fallait partir pour Nouméa, notre prochaine destination.

La mort dans l'âme, les Kiwis nous accompagnèrent à l'aéroport d'Auckland, non sans avoir fomenté un dernier plan kamikaze... Le vol pour Nouméa était prévu à vingt heures, et une fois nos bagages enregistrés, nous retrouvâmes nos amis au bar, où une bouteille de whisky nous attendait. Éléphant-Souriant ne tenant guère la chopine, il vacilla bientôt, hilare, dans les bras de sa belle, avant de rouler sous la table. Nous exultions : il était maintenant vingt heures dix, l'avion pour Nouméa était parti avec nos bagages – on avait fini par retrouver mon fameux sac à Chicago, allez savoir pourquoi, il pouvait bien aller faire un tour en Nouvelle-Calédonie sans moi, il avait l'habitude –, notre plan avait marché à merveille. Nous étions clandestins, les mains dans les poches, et j'allais pouvoir revoir mon héroïne.

C'est alors que déboulèrent deux hôtesse de l'air.

« C'est vous les deux Français qu'on attend depuis vingt minutes sur la piste ? »

Les adieux expédiés, nous essuyâmes la bronca des passagers retardés par nos soins. Le Boeing n'eut pas l'occasion de passer la première que nous dormions déjà, avachis sur nos sièges, puant l'alcool et les amours perdues.

Celles qui ne se retrouvent plus.

Le destin me jetait dehors comme un malpropre mais je n'en avais pas fini avec la Nouvelle-Zélande. Je jurai de revenir, un jour, de revenir comme écrivain officiel, retrouver Francesca et rebâtir l'impossible avec elle sur les ruines de notre maison brûlée.

Elle brûle toujours.

Note

* « Quel intérêt y a-t-il à raconter cette histoire ? » me demande mon éditrice sur le manuscrit en cours de correction. Si l'on n'est pas très porté sur les femmes, ou l'amour, aucun. Ce n'est pas du tout mon cas : l'amour accapare la meilleure part de mon esprit, tous mes romans commencent par une histoire d'amour, il y avait une femme derrière chaque coup de rasoir que je m'infligeais, un cri derrière chaque murmure... Je n'ai que deux regrets dans ma vie : ne pas avoir vu Brel en concert (j'étais trop jeune) et avoir raté cette nuit d'amour avec Bombe-Anatomique (j'étais trop pleutre). Ça peut paraître anecdotique, pas pour moi : le lieu, l'atmosphère, l'aura de la personne, la pure tendresse qui s'en dégage, pour des âmes énervées comme la mienne certaines nuits d'amour sont peut-être le seul vrai moment de paix sur terre. On peut bâtir des cathédrales romanesques à partir de ça. C'est d'ailleurs en m'inspirant de cette frustration amoureuse que je poserai la pierre angulaire de mon futur *Utu* – mais c'est une autre histoire...

Second souffle

L'air collait à la peau en sortant de l'aéroport de Nouméa. Il faisait nuit noire dehors comme dans nos têtes. Qu'est-ce qu'on fichait là ? Du soleil on en avait soupé, les baignades et les cocotiers nous émouvaient autant qu'une publicité pour gel douche, il restait un peu d'argent à Éléphant-Souriant mais moi je n'avais plus rien depuis belle lurette, et le climat en Nouvelle-Calédonie en cette période préélectorale était un peu tendu, voire franchement hostile : il était interdit de vendre de l'alcool après huit heures du soir, les Kanaks qu'on croisait dans la rue levaient la main en passant à notre hauteur comme s'ils allaient nous frapper, très drôle, la vie était chère, les gens, les bars, la saveur du monde avaient disparu sous des tonnes de mélancolie.

Si notre tour du monde était loin d'être fini, il était devenu boiteux. La nostalgie de la Nouvelle-Zélande nous envahit, comme si nous étions en deuil. Après quatre jours de ce régime déprimant, nous décidâmes de partir en Australie.

Les Kiwis nous avaient conseillé le quartier de Kings Cross, dans le centre de Sydney, où les jeunes *Aussies* se concentraient. Sans le sou, on avait trouvé un *flat* pour dormir, une chambre où s'entassaient une dizaine de *travellers* de notre acabit, le sac de voyage en guise d'oreiller pour ne pas se le faire piquer. Il y avait d'ailleurs pas mal de piqûres dans les rues, des dopés qui racolaient les passants pour leur taxer un dollar. Ça tombait mal, Éléphant-Souriant ayant payé la chambre sordide où l'on avait passé la nuit puis le café du petit déjeuner, c'était tout ce qu'il nous restait.

Il fallait trouver un travail, un toit moins glauque pour dormir, n'importe quoi. Éléphant-Souriant garda nos sacs pendant que j'arpentais le quartier en quête d'un job... Il faut vraiment avoir vingt ans pour espérer trouver du travail en marchant dans la rue. Deux ou

trois types louches avaient renoncé à me taxer – je cherchais du travail, OK ? – quand un homme un peu dégarni m’aborda. Il avait la trentaine, une voix avenante, et déclarait s’appeler Greg. Nous étions français et cherchions un job, moi et mon camarade consigné aux bagages ? Il en avait pour nous, si on voulait. Greg proposait même de nous inviter chez lui, ce soir, pour dîner et boire un verre.

J’étais fier comme un type du Medef en retrouvant Éléphant-Souriant au bar où je l’avais laissé : j’avais trouvé du travail, pour deux, carrément, et une bonne fée dans la rue répondant au nom de Greg. Sydney était la capitale mondiale des homos mais avec notre dollar en poche, nous n’étions pas en position de pinailler. On se méfiait un peu tout de même : Greg pouvait nous trucider dans son appartement avec des copains cagoulés, personne n’en saurait rien... Mais nous avons débarqué chez lui à l’heure, avec nos sacs.

Affable, Greg a sorti les verres, du whisky *ginger ale*, des cigares énormes, et nous a expliqué le job en question : une amie décoratrice, « *very famous in Australia* », avait besoin d’arpètes pour son prochain show-room. Je ne savais rien faire de mes mains à part écrire des histoires de Francesca mais Éléphant-Souriant était le roi de la mécanique, la peinture ça le connaissait pareil ; clandestin, il était nul, mais bricoleur de génie il fallait voir ça. Greg souriait. On s’est tapé dans les mains : banco.

Margaret Montgomery, la décoratrice en question, était typiquement britannique, blonde, souriante, avec des goûts de chiotte. Il fallait peindre des murs en mauve, le plafond en fuchsia, transporter ses petites horreurs d’un endroit à l’autre, monter des trucs. On a obéi à ses lubies deux ou trois semaines, gagnant de quoi vivre et surtout voir venir. Greg était un garçon sympathique mais très loin de nos canons néo-zélandais : il se définissait comme cousin des Américains, les tueurs d’Indiens, avec un mépris amusé pour les Kiwis, considérés au mieux comme des paysans.

La plage de Bondi nous amusa un moment, avec ses alertes au grand requin blanc et ses filets pour les éloigner. Le culte du corps nous semblait futile, *don’t worry be happy*, l’Australie était le pays du smiley, du soleil, de la casquette et de la crème solaire. Le cœur toujours lourd des pertes subies, nous décidâmes d’explorer la côte Est : *Sunshine Coast*, *Surfer paradise*, des mots qui feraient peut-être rêver...

Le voyage en bus de nuit était dépaysant avec ses étendues vides et

ses kangourous bondissants en bord de route, Brisbane un peu moins. Tout était bien rangé, sauf les Aborigènes, les premiers que je voyais de ma vie, au demeurant assez effrayants : des loques humaines, ivrognes et sales, le visage déformé par l'alcool et la rue, le regard rouge vitreux, des gens qui faisaient peine à voir. Quant à la fameuse côte paradisiaque, elle s'avéra déserte, seulement battue par les vents et les vagues. Quelques bars à surfeurs sans surfeuses, de la bière, de rares chevelus décolorés par le sel alignant les joints, le type qui tenait l'auberge passait sa journée à roter : nous nous sentions orphelins de notre pays d'adoption.

Traînant notre tristesse sur les plages de sable blanc, je traduais mes nouvelles pour Francesca, mais le cœur n'y était pas. Ou plutôt il était resté là-bas. On a tenu une semaine au paradis des surfeurs avant de rentrer en bus à Sydney. Greg était là, le même, mais la joie de revoir notre Samaritain stagnait à 1,1 sur l'échelle de Richter. Après un mois de bons et loyaux services purement décoratifs, nous avons quitté l'Australie pour tenter notre chance en Asie.

Le manque d'inspiration pour ce pays-continent ne procédait pas d'un désintérêt en soi mais en moi, vidé de ma substance affective. J'espérais que de nouveaux horizons atténueraient le mal, sans trop y croire, comme si notre tour du monde était déjà fini. J'avais raison.

Avril 1989, Djakarta, Indonésie. Enfer de klaxons, de pousse-pousse, de triporteurs, de cyclistes le visage couvert de masques blancs pour se protéger de la pollution, chacun cherchant à griller son voisin pendant que des policiers sifflent en agitant les bras selon le sens du vent. Je n'avais jamais vu un tel bordel. L'Asie. Les pagodes surchargées aux toits pointus, la foule grouillante, les bus bondés, l'air poisseux qui vous salit la peau, un ciel blanc sous les gaz d'échappement. On s'est frayé un chemin dans les méandres de la ville, louant une petite chambre dans un bouge plutôt sympathique.

Un homme nous aborda alors que nous changions de l'argent dans une banque, un employé qui, après une petite visite de la ville, nous invita à dîner chez lui, une maison dont il partageait le vaste salon avec un couple. C'était très étrange comme apéro, avec des colocataires à l'autre bout de la pièce vous ignorant superbement. Mis en confiance par notre statut d'aventuriers, notre employé de banque nous montra des photos de lui vêtu d'un costume traditionnel,

une longue robe jaune à paillettes pas très discrètes, le visage maquillé, avec du rouge à lèvres et un petit regard de travers... L'ami indonésien s'avérant à la longue assez lourdingue avec ses questions à connotations sexuelles, on est partis une semaine sur la côte pour échapper à la pollution et au vacarme de Djakarta, dans un vieux train en bois.

Le trajet était folklorique, avec tout le barda que trimballaient les gens, les poulets, les sacs, les vieux, l'Asie m'apparaissait dans toute sa multitude, aux antipodes de la Nouvelle-Zélande. Rêvassant par la vitre du train, je vis alors des gamins à demi nus sur le bord des rails, leurs bicoques misérables penchées sur un cours d'eau sale, des enfants qui grandissaient dans la boue, en proie à toutes les maladies qui devaient pulluler là. Je repensai à la lame de rasoir qui hier encore aiguisait mon mal-être occidental, et trouvai mes suicides de plus en plus déplacés. Certes, j'avais mes raisons secrètes pour vouloir me faire la peau, mais ces gosses n'avaient pas une chance de sortir de leur impasse. Cette vision marqua la fin brutale de mes errances mortifères.

Avancerais-je par succession de chocs ?

Nous posâmes nos sacs dans une petite pension de bord de mer, un endroit tranquille plein de pousse-pousse, visitant la côte sans cesser de penser à la Nouvelle-Zélande. Pour rester en contact, j'envoyais à Francesca des lettres qui prenaient feu, l'invitais à me rejoindre en France, des folies. J'écrivais aussi d'autres nouvelles en lien avec l'Asie, notamment l'histoire d'un homme à la recherche de son amour, une femme aux yeux émeraude disparue un jour dans une rue indonésienne ; il finit par la retrouver des mois plus tard, psychologiquement laminée, dans un bordel immonde, fol amour que le narrateur tue pour la sauver. Éléphant-Souriant aussi faisait des efforts pour vivre mais après quinze jours d'Indonésie, on en avait marre.

Direction Singapour, un peu plus haut sur le planisphère.

Trois jours suffirent. Tout était interdit à Singapour, cracher vous valait une amende salée, se droguer la prison, en vendre la peine de mort*.

Le seul intérêt de la ville s'avérant le vieux quartier chinois que les autorités démolissaient pour y construire des buildings, nous avons vite quitté la « Suisse de l'Asie » pour filer au Sri Lanka. Le dernier

pays de notre tour du monde... Déjà.

Flash comptait parmi les livres qui avaient marqué ma jeunesse. Un ancien routard y retraçait le parcours de jeunes Occidentaux partis sur le chemin de Katmandou, où ils allaient se droguer et mourir parfois ; une partie du récit se déroulait sur cette île qui s'appelait encore Ceylan, avec des enfants qu'on amputait d'une jambe pour mendier. Colombo, la capitale où nous débarquâmes, était devenue une ville moins agressive qu'à l'époque hippie – les gens avaient aujourd'hui de quoi manger –, avec ses murs décrépis, ses temples et tous ces gens en chemisette. Nous partîmes en bus pour Candy, jouant notre vie dans chaque virage de montagne où les camions se doublaient en dérapant le long des précipices, le vent comme rail de sécurité. Le pays était beau, tout de poussière et de rizières. On y fabriquait du thé dans des forêts impressionnantes, le ciel des jardins botaniques était noir de chauves-souris géantes, des racines d'arbres incroyables côtoyaient des fleurs poétiques, les raies manta planaient dans le bleu de l'océan Indien. Mais nous étions des touristes. Des touristes comme les autres...

Le contraste avec la Nouvelle-Zélande était si saisissant qu'il s'est inscrit dans mon humeur vagabonde. Mais ce n'est pas tant l'absence d'amis locaux qui provoquait – et provoque toujours – mon manque d'attraction littéraire pour l'Asie que la trop grande disparité de nos cultures. Un fait que je vérifierais plus tard en visitant la Chine, l'Inde, le Japon. Les codes sociaux y sont si différents qu'ils en deviennent parfois incompréhensibles. À tel point que je ne me vois pas écrire un livre situé en Asie. Moi qui ai besoin d'un maximum d'empathie avec mes personnages, comment pourrais-je comprendre un Japonais qui ne *peut pas* dire non, au risque de perdre la face ou par convenance sociale ? Je me suis bâti sur un NON retentissant dans mon crâne comme des balles de gros calibre contre les cloches d'une église, comment envisager de plier l'échine devant le moindre code de soumission en vigueur ?

En attendant, après deux semaines à arpenter le Sri Lanka en dormant dans de vieux hôtels délabrés, c'était l'heure de rentrer.

Pour un apprenti écrivain ayant tout quitté (ou rien, selon d'où l'on regarde), quelle étrange sensation... Nous débarquâmes à Paris après un transit à Riyad, un aéroport en marbre qui ne sentait pas encore le

sabre et le machisme du radicalisme islamique, avant de rentrer en Bretagne par train Corail.

Éléphant-Souriant et moi étions beaux sur le quai de la gare de Rennes, avec nos valeureux sacs de voyage (le mien m'avait suivi finalement : c'était devenu un sac apprivoisé), la peau pleine de soleil et de souvenirs consignés dans mes carnets, en proie à une plénitude inconnue. Les cinq mois autour du monde paraissaient avoir duré deux ans, la Nouvelle-Zélande était dorénavant notre second pays et, si j'avais toujours Francesca au travers de la gorge, je n'étais plus le même homme. Ou plutôt, j'étais devenu un homme. Les enfants grandissant dans la boue indonésienne m'avaient vacciné contre mes envies de mort violente, le dard qui me brûlait était toujours là mais le tour du monde m'avait donné des ailes d'acier.

Restait à apprendre à voler...

*

Djian et les écrivains américains que j'aimais avaient longtemps écumé les boulots les plus ingrats pour vivre, ils en avaient même fait des livres. Travailler comme ouvrier ou manœuvre sur un chantier se situe peut-être au bas de l'échelle sociale, mais pas quand on a les héros de mes illustres prédécesseurs en tête, tel l'Arturo Bandini de John Fante. Ha ! ha ! mes gaillards ! On croit avoir embauché un jeunot au look un peu trop étudiant pour être honnête, on se retrouve avec la pire graine d'écrivain plantée sur les charpentes métalliques, analysant les rapports de force et les déterminismes socio-culturels sans flancher ni rechigner à la tâche. J'en verrais de belles dans ma carrière d'intermittent du travail salarié, de belles personnes aussi. Mais le tour du monde m'avait propulsé dans des sphères inconnues et je sentais toujours le vent dans mon dos.

Mes histoires d'amour, réelles ou fantasmées, finissant mal, voire dans le sang, je m'attelai à un premier roman vivifiant au surprenant titre d'*Amor à mort* qui, hormis les intermèdes intérimaires, aspira tout mon temps.

L'histoire commence à Paris, dans un parking souterrain : un couple glamour fait l'amour sur le capot d'une Jaguar après une soirée arrosée, quand ils rencontrent un homme étrange, Johnny, mi-ange

mi-voyou, recherché par la police pour une sombre histoire de dope. Ou n'est-ce pas plutôt un criminel en cavale ? Dans tous les cas, Johnny porte une lame de rasoir autour du cou et semble quelque peu dérangé. Il séduit la jeune femme, encouragé en cela par son mari, bisexuel et pervers. Ce dernier n'est pas le seul détraqué du roman puisque Johnny est frappé de crises neurologiques aussi puissantes qu'inopinées, états de transe psychotique qui l'envoient loin hors de lui-même. L'une de ces crises survient alors qu'ils sont tous les trois dans le lit conjugal, ivres, poussés par la libido frénétique du mari : fou (d'amour ?), en proie à des réminiscences effrayantes, Johnny brise la nuque du mari pervers sous les yeux effarés de sa femme. Elle pleure un peu, pas longtemps : elle aussi est fêlée, amoureuse, en quête d'absolu. Les amants s'enfuient au bout de la nuit, signant leur arrêt de mort.

Le policier lancé à leurs trousses n'aura pas le temps de les arrêter : ils meurent lors d'une ultime crise de Johnny, en se jetant à cent à l'heure contre le mur de leur folie dure...

Si le personnage du flic réunissait tous les clichés des films noirs de ciné-club (pardessus élimé, âme solitaire à tendances alcooliques, etc.), il n'était pas très difficile de reconnaître Francesca, Roscoe et moi-même dans le trio infernal d'*Amor à mort*.

Francesca était devenue ma muse depuis notre premier regard au Cornerbar, j'avais reconnu en elle mon double féminin détraqué ; Roscoe était une victime expiatoire de premier choix après la maudite surveillance rapprochée qu'il avait exercée sur elle via ses copains maoris ; quant à moi, las de mes suicides au rasoir, je me contentai de mourir sur papier – une mort beaucoup plus douce, comme j'appris à le découvrir.

Nul besoin de vivre des choses tragiques pour les écrire : quelques sentiments inflammables suffisent à les fantasmer, et bâtir une histoire.

La fiction entretenant mon esprit, la réalité m'affectait peu. Les maisons d'édition à qui j'envoyai *Amor à mort* me répondirent au mieux par une lettre type – mes histoires de suicide ne rentraient pas dans le cadre de leurs publications –, le futur libraire de la bande à qui je fis lire le manuscrit trouva ça nul, mais je m'en fichais. J'en écrirais d'autres, sûr de ma destinée.

À vrai dire, je n'avais pas le choix. C'était vivre libre ou mourir

comme un coquelicot arraché.

Note

* « Quand tu dis que tout est interdit, on pense à des choses assez anodines... en tout cas généralement moins “répréhensibles” que consommer ou vendre de la drogue », me fait fort justement remarquer mon éditrice. Celle-ci ne se drogue pas, je tiens à le préciser. Il reste que, quand on est rock à vingt ans, on s’attache plus à savoir si on peut « cracher à la gueule de tout ce système » (Trust) et fumer un petit joint de temps à autre plutôt que de traverser sur les passages cloutés. En Nouvelle-Zélande par exemple, le barman du Cornerbar m’avait invité à plonger en tuba dans une réserve où s’ébattaient les poissons après un pique-nique au gin-tonic et à l’herbe locale. J’en avais vu de toutes les couleurs. À Singapour, c’était le cachot direct.

Au fil du rasoir

J'ai grandi en bande, incapable de me suffire à moi-même, plus apte au partage qu'à l'accumulation. L'amitié a toujours été une protection, un refuge, la chaleur face au grand froid. De cet amour lent et sans enjeux, je tire mes plus beaux rires, mes plus sauvages équipées, des éclats de vie qui bâtissent les regards francs. Certains de mes amis sont restés à Rennes, d'autres ont migré à Paris ou ailleurs. Depuis trente ans, nous nous voyons avec un plaisir intact. Si l'union fait la force, la nôtre est pacifique, bienveillante, sans esprit de compétition et en gardant le sens de l'humour, au cas où l'un de nous se prendrait trop au sérieux. Nous partions en moto tous les étés, faisions les quatre cents coups le long des routes pour collectionner les souvenirs, les aventures pendables, absurdes, rock disait-on, puisque la musique nous avait vus pousser.

J'étais pourtant foutument seul avec mes rêves d'écrivain. Condamné à chercher dans les livres des guides ou des figures emblématiques, un exemple à suivre (ou non), les biographies tenaient une place prépondérante dans mon imaginaire. Le pied de nez de Romain Gary quand, taxé d'écrivain populaire (une insulte visiblement), il s'était caché sous le pseudo d'Émile Ajar pour décrocher un deuxième Goncourt (*La Vie devant soi*, pur chef-d'œuvre d'inventivité), les mille vies de Kessel, toujours au bon endroit au bon moment de l'Histoire pour en tirer des récits fabuleux avec l'amitié comme fer de lance, les excès de Brel, les réinventions de Bowie, la mégalomanie et la curiosité d'Alexandre le Grand, René Char, poète résistant contraint de tuer pour sauver ses camarades, l'honneur inflexible de Jean Moulin, les amours contrariées de Nietzsche et ses migraines effroyables qui le contraignirent à écrire *Le Gai Savoir* à la pénombre d'une bougie, l'humeur bancale de Ferré dont les orchestrations ronflantes ne valaient pas le verbe, Mermoz le bouffeur

de vie allant en toute conscience au-devant de sa mort, toutes ces lectures me faisaient rêver et réfléchir au chemin que je prendrais en tant qu'homme et qu'écrivain.

Dans ce Panthéon héroïque, Lawrence d'Arabie occupait une place de choix.

Anglais à la sexualité controversée, maigrelet doté d'un courage exceptionnel, ce diable de T.E. Lawrence avait le grain de folie qu'il fallait pour se jeter dans les pires entreprises, risquant tout, tout le temps, avec un humour typiquement british qui rappelait les jeunes pilotes de la RAF – ces soi-disant bons à rien qui avaient sauvé la démocratie européenne en repoussant la Luftwaffe sous le regard de la population, venue sur la côte assister aux combats aériens en profitant du soleil de l'été 1940, un gin-tonic à la main.

Son goût pour la liberté et son destin tragique firent de Lawrence un personnage hautement romanesque : bâtard d'aristocrate, amoureux d'une femme promise à son frère, très vite tué dans les tranchées, envoyé comme militaire au Caire au service cartographie (Lawrence avait fait un tour de France des cathédrales à vélo), le jeune officier avait trompé son monde et fomenté une révolte arabe contre les Turcs, pour aider non pas tant les Anglais à gagner la guerre que les Arabes leur indépendance.

Au-delà de son audace, ses fêlures procédaient parfois du masochisme, voire du suicidaire : violé par ses geôliers à Deraa lors d'une mission de reconnaissance dans la ville garnison de l'ennemi turc qui avait mis sa tête à prix, Lawrence a pu traverser les déserts les plus arides en survivant à ses guides bédouins, conduire une moto pendant cent kilomètres avec le bras cassé au milieu des nids-de-poule des routes anglaises de l'époque – qui d'ailleurs lui seront fatales.

Lawrence se faisait payer chaque honte ou faiblesse au prix fort : ayant le sentiment d'avoir trahi ses amis arabes après le partage de leur territoire entre la France et l'Angleterre, le jeune héros demandait à recevoir des coups de fouet plutôt que de l'amour pour expier ses remords...

Même si j'avais troqué mes lames de rasoir pour un stylo, je me sentais étrangement proche du personnage. Notre petit gabarit nous obligeant à en faire deux fois plus que les autres, notre moteur était à explosions multiples où l'ironique et le tragique semblaient tenir le manche. Blessé dans la chair, acculé au fracas des douleurs muettes,

j'étais pris comme Lawrence entre l'écorchure et la caresse d'une vie guère destinée à durer. Ou l'image qu'on s'en fait. Une envie d'aventures, quoi qu'il arrive, pour s'oublier.

Je décidai ainsi de suivre ses traces, prendre comme Lawrence Aqaba par la terre depuis le désert du Wadi Rum, où il avait entraîné les tribus bédouines pour attaquer à revers la garnison turque qui tenait l'embouchure stratégique de la mer Rouge. Un rêve de désert, convoité depuis longtemps. Ne me manquait plus qu'à trouver un équipier pour l'aventure...

Tous ne laissent pas la même empreinte, mais parmi mes voyages initiatiques, celui que je fis en Israël et en Jordanie fut l'un des plus vains, parfois lamentable, toujours drôle.

J'avais rencontré CRAINT-BLANC en seconde au lycée de Rennes. Anxieux de nature, sa peau blanche redoutant le soleil, CRAINT-BLANC avait de fortes tendances hypocondriaques, prenait des comprimés pour passer les saisons, vendait des produits pharmaceutiques pour gagner sa vie (on n'est jamais mieux servi que par soi-même), se marierait plus tard avec une pharmacienne (service à domicile), mais supportait ses angoisses en riant : c'était d'ailleurs notre principale activité lorsque nous étions ensemble, ce qui à mes yeux effaçait ses défauts de fabrication.

Dix ans plus tard CRAINT-BLANC n'avait jamais dépassé Laval, soixante kilomètres plus à l'est, mais je lui vendis si bien mon projet de désert qu'il accepta le cœur battant. Mon équipier n'avait jamais pris l'avion, parlait anglais comme un Malien de six ans, ses seuls contacts avec la culture étrangère se résumaient aux Allemands de *La Grande Vadrouille*, c'était l'occasion ou jamais de se lancer sur les traces de Lawrence...

Sauf que ce que je ne savais pas, c'est que je partais en voyage avec un psychopathe.

En Israël, CRAINT-BLANC réussit à :

–jeter son billet de retour et son passeport dans une poubelle proche de l'arrêt de bus de l'aéroport de Tel-Aviv, où nous venions à peine de débarquer ;

–égarer mystérieusement notre guide du pays, feuilleté dans ledit bus ;

–se perdre dans la vieille ville de Jérusalem lors de sa seule

promenade en solitaire (je le retrouvai par hasard dans l'arrière-boutique de vendeurs de tapis devant un thé à la menthe et un pétard de haschich, ce n'est pas ça qui allait l'aider à regagner l'hôtel par ses propres moyens) ;

–se faire draguer par un jeune et élégant curé lors de la visite du tombeau du Christ (nous dûmes fuir quand celui-ci proposa de nous montrer les églises de la ville).

En Jordanie, Craint-Blanc ne s'arrêta pas en si bon chemin, il s'appliqua à :

–boire d'un trait, avec avidité et jusqu'à la dernière goutte, notre unique gourde d'eau alors que nous quitions à pied le village de Wadi Rum pour rejoindre la route principale, onze kilomètres plus loin dans le désert (j'avais eu la mauvaise idée de lui dire qu'il fallait économiser l'eau pour le trajet mais ma soif ne l'intéressait pas, et le concernait encore moins, ce qui comptait c'était de boire tout, tout de suite, de peur de mourir déshydraté) ;

–goûter de l'houmous et attraper une terrible déripette qui le cloua au lit tandis que je visitais le site de Petra (Craint-Blanc voulut se faire rapatrier sanitaire mais je ne céda pas) ;

–se faire caresser la nuque par un gros moustachu alors que nous dînions dans la cuisine commune d'un hôtel miteux, autochtone qui se cacha dans le couloir du dortoir voisin, l'attendant pour partager sa couche (« Il est là, putain ! Il est là, collé contre le mur ! Et il me fait ça ! » mimait Craint-Blanc, son index crochétant l'air à hauteur de son nez, un signe universel qui voulait dire : « Viens... Viens par ici mon mignon... ») ;

–perdre nos clés de voiture dans la mer Morte, toutes nos affaires enfermées dans l'habitable, nous laissant seuls sous le soleil du désert du Néguev en maillot de bain (le type qui finit par ouvrir la boutique du coin appela gracieusement l'agence de location de Tel-Aviv qui, moyennant une liasse de dollars, dépêcha un taxi à l'autre bout du désert pour nous apporter un double des clés) ;

–retrouver, grâce à la fouille suspicieuse des douaniers de l'aéroport de Tel-Aviv, notre précieux et désormais inutile guide d'Israël (dans son sac évidemment)...

On était loin des *Sept Piliers de la sagesse*, mais T.E. Lawrence aurait compté : lui aussi avait voyagé avec un bras cassé.

Si cette aventure en Arabie s'avéra littérairement sans lendemains,

j'en tirai un solide enseignement : ce n'est pas tant où l'on va qui compte, mais avec qui.

*

Écrire et voyager occupait l'essentiel de mon temps mais j'étais toujours aussi fauché, et surtout isolé. Hormis mon ami le Libraire-qui-trouvait-ça-nul, je n'avais aucun contact avec aucun milieu artistique. À lire *La Chute*, Camus avait raison : personne pour vous encourager sur le chemin de votre propre liberté, aucun ami à sabrer le champagne en votre honneur, que de la solitude à ruminer le ventre à l'air.

C'est au cœur de ce désert que, naviguant entre Rennes et Paris en quête de contacts éditoriaux, je rencontrai Chevalier-Élégant : journaliste globe-trotter et futur romancier, il me fit découvrir la Ville lumière et m'encouragea à persévérer dans l'écriture, sûr de mon talent. Un allié de choix dans la période d'apprentissage que je traversais et, depuis ce jour à la terrasse d'un bistrot parisien où nous « jurâmes d'être heureux », mon compagnon d'armes le plus fidèle. Nous n'avions pas fini d'en user...

Je ne me suis jamais astreint à écrire, c'est l'écriture qui me réveille tous les matins. Dans la vingtaine, je pouvais me coucher à quatre heures, me réveiller à huit, allumer mon ordinateur au saut du lit, attendre trois minutes que le café passe, fumer ma première cigarette en me mettant à l'ouvrage, ceci jusqu'à l'heure de l'apéro où je retrouvais ma bande d'amis. « La vie d'écrivain est une éternelle gueule de bois », disais-je à l'époque. Enfin, de petits boulots pénibles en petits boulots sans intérêt, je touchai des bribes de chômage, peaufinai ce qui commençait à ressembler à un style, rasant des forêts d'écriture névrotique où mes histoires, fatalement, finissaient mal. Je progressais cependant, découvris avec *Pierrot le fou* des références artistiques allant de la peinture au théâtre, voyageais dès que l'occasion se présentait, tâtai du journalisme grâce à Chevalier-Élégant qui m'ouvrit ses portes parisiennes, et publiai deux premiers romans à Rennes grâce à la souscription des habitués du bar où je travaillais – Le Chien jaune, qu'Éléphant-Souriant avait monté en rentrant de Nouvelle-Zélande – et à un de ses clients, graphiste devenu éditeur

pour la circonstance (les éditions Balle d'Argent publieraient une poignée d'auteurs dans la foulée).

Mon premier roman, *Avec un ange sur les yeux*, était inspiré de ma situation familiale – enfant de divorcés – et de la traumatique mésaventure d'Ours-Gris, un ami de la bande, qui avait vu son père quitter un jour la maison sans jamais y revenir, et découvert bien des années plus tard que le lâche avait refait sa vie avec une autre femme.

Je m'imaginai facilement dans la peau du narrateur, un écrivain trentenaire au chômage vivant reclus en bordure de la plage des Chevrets, entre Cancale et Saint-Malo, en compagnie de Marianne, une ancienne comédienne alcoolique de vingt ans son aînée. Un jour de beuverie ordinaire, le narrateur reçoit un coup de fil de son père fuyard et accepte, après des années de refus, de revoir ce pan de famille cruellement oublié. À cette occasion, il rencontre sa jeune demi-sœur, Krysia, âgée de dix-sept ans, touchante inconnue dont il tombe amoureux. Marianne découvre cet amour coupable, mais le laisse vivre sa passion malgré les embûches. Le narrateur enlève sa sœur, qu'il aime d'abord platoniquement, puis physiquement. Une histoire d'amour qui finit mal, évidemment : rattrapée par la culpabilité et le désespoir, Krysia trouvera la mort dans une forêt, un soir de tempête, en compagnie du narrateur, dévasté.

Le sujet était un peu trop ambitieux pour un écrivain de vingt-six ans, mais le personnage de l'ancienne comédienne, inspirée d'Anna Karina, était plutôt réussi, voire émouvant, et l'on trouvait quelques envolées poétiques qui – même si mon ami libraire trouvait toujours ça nul – laissaient présager de beaux lendemains.

Le second roman, *Delicta mortalia* (péché mortel), était un polar plus inspiré par Tarantino que Peckinpah. Grave erreur. Le ton volontiers second degré et les incessantes digressions ramenaient l'histoire pourtant échevelée à une bouffonnerie assez indigeste. J'avais la rage désordonnée, la langue dans la poche kangourou, sautant du coq à l'âne sans maîtriser le sens de la combustion qui m'animait. Nous étions en 1995. Si le résultat ne valait pas l'investissement, grâce à ce second roman édité en région, je découvris le petit monde du polar français, la camaraderie qui y régnait, glanant mes premiers contacts *in vivo*. Enfin, je n'étais plus seul au monde. Ma vie était à Paris, je le savais depuis ma rencontre avec Chevalier-Élégant, encore fallait-il en avoir les moyens. Et puis j'avais une femme à Rennes, un bébé dans

son ventre et un trône derrière le bar d'Éléphant-Souriant.

C'est la période où je lus *Le Dahlia noir* de James Ellroy, la première bombe du « Quatuor de Los Angeles » : un roman dur, impitoyable et d'une noirceur sans fond. Il mettait tout dans ses livres, l'Histoire, la politique, le social, toute la violence du monde et même des histoires d'amour qui finissent mal : le roman total, écrit avec une hargne stylée digne des meilleurs auteurs.

Ellroy m'offrait une nouvelle direction artistique. Comme Bowie pour la musique, j'étais libre de m'en inspirer pour y tracer ma voie. Le décor de mon prochain roman s'imposa alors aussitôt, original, évident : la Nouvelle-Zélande.

« Il faut cinq ans pour digérer un pays », disait Joseph Kessel, l'écrivain-voyageur par excellence. C'est effectivement le temps qu'il me faudrait pour imaginer *Haka*. Ce roman au destin tortueux serait mon premier bon livre, je le sentis tout de suite. Dans son rythme, l'attaque des personnages, la densité de l'intrigue, j'avais l'impression d'avoir à grimper un Everest où les vents seraient de plus en plus violents à mesure que je m'approcherais du but. Un polar ambitieux, dur, avec le pays de mes amours en toile de fond.

L'écriture dura trois ans, à plein temps de RMI, du premier café du matin à l'apéro du soir.

Le héros de *Haka* est maori. Jack Fitzgerald, un type dur au mal, ancien activiste engagé dans la police d'Auckland pour retrouver la trace de sa femme et de sa fille, disparues mystérieusement vingt ans plus tôt. Grosse névrose, grosse colère, pour une série de grosses déceptions qui enverront Jack en enfer.

Ce qui m'excitait dans ce roman était aussi une difficulté : les Maoris.

Internet balbutiait, aucun livre traduit en français n'en parlait et, hormis les récits de Cook ou Segalen, les seuls contacts que j'avais eus avec la culture autochtone lors de mon voyage se réduisaient aux gardes-chiourmes de Roscoe et à un autre colosse de leur genre qui avait voulu braquer ma ceinture « clashienne » dans les toilettes du Cornerbar en échange d'une de ses bagues à tête de mort – j'avais fait remarquer au Maori vindicatif que ma ceinture lui ferait à peine un bracelet, si bien que la brute avait renoncé à me voler, dégoûtée (j'étais vraiment trop petit). Éléphant-Souriant et moi n'avions pu

entrer dans les bars maoris sous peine de n'en jamais ressortir... En voyant *L'Âme des guerriers* puis en lisant les livres d'Alan Duff, je comprendrais mieux pourquoi : alcool + désœuvrement + déculturation = violence et autodestruction. Au final, les seuls Maoris à qui j'avais parlé étaient les portiers des night-clubs, ou ceux voulant me casser la gueule si j'approchais de Francesca.

Je fis donc preuve d'imagination pour décrire l'âme brisée de Jack Fitzgerald, mais moins pour les Maoris sectaires qui, dans *Haka*, semaient la terreur dans les banlieues d'Auckland.

On se venge comme on peut des voleurs d'amour.

Les personnages secondaires étaient inspirés de ceux que j'avais croisés en Nouvelle-Zélande, comme Kirsty, prostituée et indic de Jack, qui m'avait jeté comme le slip d'un autre après une folle nuit d'amour dans le parc situé au-dessus du Cornerbar.

La comédienne tombée dans l'alcoolisme d'*Avec un ange sur les yeux* se vit transposée en Helen, la femme de ménage et maîtresse plus âgée de Jack, personnage tendre et désespéré qui ne se résolvait pas à quitter son mari pompier gazé – comme le doux géant qui vivait avec la tante d'Éléphant-Souriant. Ann Waitura, la jeune criminologue qu'on mettait dans les pattes de Jack était « mieux foutue que sa gueule » (à l'instar de la Bombe-Anatomique qui n'avait pas explosé sous ecstasy), mais c'est évidemment Francesca qui m'envoya sur orbite.

Amor à mort péchait par trop de lacunes, l'écriture n'était pas au niveau, mais je tenais toujours à ce trio d'amants diaboliques : je transbordai leurs mésaventures dans le quartier chic de Ponsonby où nous avons fini notre première nuit avec Francesca, puis dans ses alentours lors de leur fuite éperdue.

Francesca devint Eva, femme fatale ne crachant pas sur un rail de poudre pour noyer son ennui, mariée au beau et retors Roscoe, « sorte de James Dean sans drame la menant à l'est de nulle part », quand John(ny) fait leur connaissance lors d'une garden-party huppée. Il porte une lame de rasoir autour du cou et est sujet à des crises d'épilepsie inquiétantes. Eva devinera plus tard que John a été agressé sexuellement pendant son adolescence, lapin pris dans les phares d'un étrange éphèbe sur une dune de son adolescence (scène arrachée aux forceps à *La Fanette*, une chanson de papa Brel), John devenu dealer et peintre psychotique, peignant les visages des femmes qu'il invite dans

sa bicoque sur la plage isolée de Karekare, avec son propre sang... Celui de ses modèles aussi ? Il faudra la mort de Roscoe et la mise en scène du crime pour que Jack croise la route des amants terribles. John est désespéré, poétique, touchant, suicidaire, en proie à des traumatismes qu'Eva fera voler en éclats en s'offrant tout entière. Eva/Francesca aux yeux d'émeraude qui envoûte Jack, alors pris au piège de sa propre névrose, voyant en elle le visage de sa fille disparue. Un accident, une collision d'émotions contradictoires.

Débusqués par la police, qui les soupçonne à juste titre du meurtre de Roscoe, John et Eva s'enfuient jusqu'au repaire du peintre meurtrier, la plage de sable noir de Karekare, un décor à la mesure de leur tendre détresse où, après que John a réalisé le portrait d'Eva, ils pourront s'aimer enfin corps et âme et mourir, pourchassés par Jack, comme une délivrance.

Une tragédie grecque, dévastatrice, un cri d'amour qui me traverse encore : mon *Haka* pour Francesca.

Je ne l'ai jamais revue. Mais lorsque je suis revenu plus tard à Auckland, j'ai appris que Francesca avait vécu avec un tueur qui, après quelques mauvais coups, avait failli l'entraîner en prison comme complice de meurtre : elle avait échappé de peu à son funeste destin et, depuis, Francesca était devenue peintre...

John. Eva.

Au fil du rasoir, ma sœur de sang.

Sortie de route

La Nouvelle-Zélande me hantait comme la main d'un amputé, l'écriture me sauvait du chaos mais il ne faut pas s'y tromper. J'aimais jouer au rugby le visage en sang, dernier défenseur, voir débouler des types de quatre-vingt-dix kilos et les retourner avec une énergie de dément comme si ma vie en dépendait, au tennis tenter des coups impossibles, courir après un lob et d'une torsion à se dévisser la colonne frapper de toutes mes forces pour transpercer l'adversaire monté au filet, voir la jambe gauche de Joe Strummer battre furieusement les planches d'un concert à feu et à sang, l'armée de Von Paulus encerclée dans la neige au large de Stalingrad, les chevaux polonais pris dans la glace de *Kaputt*, l'ardeur d'*Ada* et l'amour de *Dalva*, les aphorismes de Nietzsche, Vaneigem, « l'instant tigre » de Michaux, cette seconde où le fauve à l'affût *sait* au moment de bondir qu'il va briser la nuque de sa proie, Anna Karina quand elle pose la main sur le genou de Belmondo, Pierrot au bord de l'eau quand il lui raconte l'histoire du dernier habitant de la lune, sur mon Enfield cabossée attaquer les virages de montagne dans la roue des Guzzi trois fois plus puissantes, *La Mémoire et la mer* et les larmes échappées de l'écume, *Ces gens-là* de Brel, quand la rage et l'impuissance fusionnent et vous fissurent, la peur de l'abandon, de ne pas être aimé, quand Cyrano avoue à son seul ami les sentiments fous qu'il ne révélera jamais à sa cousine Roxane, fondre d'amour pour une femme qui va vous quitter parce qu'elle n'est pas de la même classe sociale, l'amener à vous aimer quand même, passionnément, pour qu'elle sache aussi bien que vous ce qu'elle va perdre et vivre en un mois fulgurant tout ce qu'elle vivra avec d'autres hommes, la seconde où Bonnie et Clyde comprennent qu'ils se regardent pour la dernière fois avant que les mitraillettes de la police ne les pulvérisent dans le film d'Arthur Penn, quand le Roy de *Blade Runner* s'enfonce un clou rouillé dans la paume

pour réveiller ses dernières forces de vie et finalement sauver ce qui le tue, la voix de Bertrand Cantat, les écorchés et les bouquets de nerfs, n'importe quoi pourvu que ça brûle.

J'allais être servi.

Envois sans réponses, puis perte du manuscrit et de mes coordonnées postales malgré une note de lecture très favorable de l'éditeur de mes rêves, le temps qui passe encore, une réponse enfin positive de la part d'une autre maison parisienne, déjeuner avec l'éditeur renommé sur une belle nappe blanche, quelques remaniements à faire, bien sûr, pas de problèmes, nouvelle version envoyée puis huit mois à attendre en vain le contrat promis pour la publication du roman, un coup de fil pour m'entendre dire qu'en fait non, le comité de lecture n'était pas unanime, cruelles désillusions (j'avais évidemment annoncé à tout le monde que j'étais édité à Paris), nouveaux envois, nouveaux mois qui passent, une maison d'édition parisienne plus modeste qui accepte enfin le manuscrit, un an d'attente encore avant sa parution, le temps pour l'éditeur en question de mettre la clé sous la porte : j'avais tant joué de malchance avec la publication de *Haka* que ça en devenait comique. Il y avait là de quoi écrire un récit retraçant à la hache mes déboires dans le monde de l'édition. Ce que je fis plus tard avec *Comment devenir écrivain quand on vient de la grande plouquerie internationale*.

Mes rares lecteurs savaient à peine où se situait la Nouvelle-Zélande, les journalistes et les critiques littéraires s'en fichaient : qu'un Français écrive un roman se déroulant dans cette île perdue du Pacifique semblait si incongru que *Haka*, ma danse et mon cri de guerre maoris, avait attisé en tout et pour tout la curiosité d'un fanzine spécialisé, dans une campagne près de Langon dont l'existence même semblait douteuse. La mode était aux serial killers laissant d'affreux cadavres éviscérés et des inscriptions kabbalistiques qui font peur, pas à la découverte des autres cultures à l'heure de la mondialisation, sans parler de la cote lamentable des auteurs de polars français depuis la mort de Manchette. En dépit de sa sortie fantôme (plus d'attachée de presse ni de directeur de collection, dépôt de bilan : fidèle à son auteur, mon livre avait eu une sortie qu'on pouvait qualifier de suicidaire), je savais que *Haka* était bon, avec un style percutant et des personnages qu'on ne croisait pas à chaque coin de rue. Mes trente ans toléraient encore des phrases comme « Au large, le

soleil avait l'eau à la bouche » mais j'avais senti les premiers frémissements de mes ailes. Peu de gens m'avaient lu mais parmi eux peu étaient restés indifférents, j'avais même quelques fans, des gens qui n'arrivaient pas à croire qu'un gars de Montfort-sur-Meu ait pu écrire le terrible *Haka*. Encourageant, non ?

Non. Une guerre affective dévastatrice me vit, un jour, sans nouvelles de ma fille, âgée de seize mois. Disparue dans la nature, enlevée. Les couples qui se déchirent ne sont pas beaux à voir. Dans tous les cas. Le cœur d'un père vaut bien celui d'une mère, et la torture de l'absence fut violente. Un coup à en perdre définitivement la boule : je pouvais sortir d'une voiture à quatre pattes *sans m'en rendre compte*, pleurer de rire devant un poney, me réveiller avec des cheveux blancs, rester huit heures la tête plantée dans l'oreiller sans pouvoir bouger d'un millimètre, les nerfs irradiés par des névralgies que la morphine peinait à atténuer, parler de manière totalement incompréhensible, oublier le code de ma carte bancaire, mon numéro de téléphone, de sécu...

C'est dans ce climat déboussolé que je commençai *Plutôt crever*.

J'avais inauguré une série de romans autour du personnage de Mc Cash, flic borgne sans prénom, avec le peu recommandable *Delicta mortalia*. *Plutôt crever* serait le deuxième volet de ses aventures.

Le livre se voulait un hommage à *Pierrot le fou* de Godard, mais il pâtit de ma situation de l'époque. Difficile d'écrire un roman sur ce que l'on vit en direct, sans recul – il y était évidemment question d'enfant, d'abandon, de traumatismes enfouis ou non, d'injustices et de colères mal dirigées... Dans ce nouvel opus, Mc Cash, la quarantaine, se retrouve flic à Rennes après des années parisiennes et suite à sa séparation avec Angélique. Il consomme de la poudre dès la première scène dans les toilettes du commissariat, ceci tout en lisant Nietzsche – que je découvrais –, cherchant dans la philosophie radicale du divin moustachu un sens à ses excès et ses malheurs.

Un an aurait dû suffire à la rédaction de ce roman, il m'en fallut trois sans que je réussisse à recoller les morceaux de moi explosés aux quatre coins du cosmos.

Mc Cash se retrouve arbitre entre un jeune homme, Fred, devenu tueur contre son gré et un grand-père qui abuse de ses petits-enfants, des flics de l'anti-terrorisme aux abois et des amphétamines frelatées qui lui font perdre le nord, sans oublier l'ex-amant taré de l'ETA qui

cherche à récupérer son revolver et se venger d'Alice, l'amie de Fred.

Le problème de *Plutôt crever*, c'est que c'était moi le « Fred » à la veste aux poches décousues qui plaide devant le juge des affaires familiales pour récupérer sa petite, le chômeur traumatisé sans un sou vaillant qui n'a que sa bonne foi à opposer à la haine, la perversité et une morale toujours prompte à cacher ses mensonges les plus inavouables. Seulement je n'étais pas dans le coup, la tête prise dans un étau. Fred ne comprenant pas ce qui lui arrive, le personnage se perd en bons mots post-situationnistes sous le regard d'une Alice compatissante et secrète.

Plutôt crever, moins raté qu'inabouti, fut paradoxalement le roman qui me permit d'accéder à la « grande maison d'édition parisienne de mes rêves ». Huit ans étaient passés depuis mon premier roman chez Balle d'Argent vendu au bar d'Éléphant-Souriant. Le chemin parcouru pouvait paraître flatteur, mais pas du tout : j'avais méchamment raté le coche avec *Haka* et, exigeant en tout et en particulier envers moi-même, je n'étais pas satisfait de *Plutôt crever*. C'est sans surprise que le roman ne marcha pas. Je n'en fis pas une maladie. L'éditeur de mes rêves attendait autre chose de moi : la suite de *Haka*. OK.

Plutôt crever m'avait laissé dans les cordes, les deux livres de commande que j'écrivis chez d'autres éditeurs pour payer mon nouveau loyer parisien valaient à peine leur poids de papier (il y a belle lurette que je les ai virés de ma bibliographie), personne ne m'attendait mais j'étais prêt à remonter sur le ring pour casser la gueule du destin.

C'est ce qu'on se dit quand on se bat contre soi-même.

Pas de quartier

Jusqu'alors, la politique n'avait pas une grande place dans ma vie d'écrivain *rebel rebel*. Malgré leur Fête de la musique, les années Mitterrand étaient à vous dégoûter d'être de gauche, la droite avait toujours plus ou moins senti le moisi : je n'avais jamais voté et ne comptais pas le faire. Et puis un jour, je lus la biographie d'Ernesto Guevara, de Pierre Kalfon, le journaliste globe-trotter écrivain.

Je me méfiais un peu de l'icône argentine, vu le destin de Cuba et du communisme en général, mais je découvris un jeune médecin épris de liberté partant à moto (tiens) avec un copain (tiens, tiens !) à travers l'Amérique du Sud et qui, constatant l'horreur du capitalisme made in USA, qui réduisait les Indiens et les pauvres gens en semi-esclavage, avait décidé, après avoir soigné des lépreux, de faire la révolution.

Je comprenais cette colère. Généreux, rêveur, aventurier, amateur de femmes, handicapé par un asthme carabiné, Ernesto « Che » Guevara avait l'étoffe d'un héros de roman. Pris en tenailles par la CIA, les délires de Moscou et la roublardise de Castro, les crises d'asthme qui le mettaient sur le flanc des jours entiers au milieu d'une jungle hostile, Guevara était le héros d'une histoire qui, immanquablement, finirait mal : une pure inspiration pour un écrivain énervé.

Je me pris d'empathie durant la lecture de la biographie, redoutant sa fin tragique à mesure qu'elle approchait. « Che » Guevara avait peut-être fermé les yeux sur ce qui se passait dans les prisons cubaines, les exactions de Mao et les provocations soviétiques, mais ce type avait tout donné, son temps, sa vie, ses amours, pour un idéal de générosité au-delà des hommes qui s'en réclamaient. Sa mort n'était pas une injustice, juste une fatalité. Mais quand je lus le compte rendu de son exécution dans la jungle bolivienne, mon cœur se fissura : le

conseiller du dictateur mis en place par la CIA, l'homme qui avait aidé à traquer et exécuter le beau et excessif Ernesto, ce type n'était autre que Klaus Barbie.

Le chef de la Gestapo de Lyon.

Celui qui avait torturé à mort Jean Moulin, le petit préfet de l'Eure qui, en septembre 1940, avait refusé de signer les papiers administratifs avalisant l'exécution des soldats noirs par les Allemands et qui, pour montrer sa détermination aux envahisseurs, avait tenté de se suicider en se fracassant le crâne contre le mur de la cellule où on l'avait cloîtré. Jean Moulin, le héros de la Résistance et honneur de la France défaite, l'homme qui aimait les femmes et n'avait pas parlé sous la torture malgré les multiples interrogatoires... Que le tortionnaire nazi de Jean Moulin soit devenu le conseiller du dictateur Barrientos avec la bénédiction du gouvernement américain finit de me rendre totalement enragé. J'entrai en politique par aversion : je n'étais plus seul, nous étions des millions, liés les uns aux autres, face à l'oppression.

Mes livres, dorénavant, seraient politiques – tendance pas de quartier.

Haka laissait une question en suspens, en réalité la partie immergée de l'iceberg, cette énigme monstrueuse que Jack n'avait pas eu le temps de résoudre et qui traitait d'indigénisme – une réaction identitaire extrême face au processus de mondialisation. Une suite politique au livre, en définitive, que j'entamai l'année de mes trente-trois ans, plus remonté que jamais.

J'avais beau signaler à mes rares contacts que deux heures de TGV suffisaient pour se rendre à la capitale, le fait de vivre en province me coupait du petit monde des décideurs et des arts en général. Fauché quoique édité dans une grande maison d'édition parisienne avec *Plutôt crever*, je trouvai un appartement au cœur de la ville grâce à mon vieil ami Gros-Poto, qui accepta de cohabiter au prorata de nos gains, lui comme avocat fiscaliste, moi comme Rmiste... Pour résumer, j'allais faire les courses, il les payait. Nous nous connaissions depuis les terrains de foot de Montfort-sur-Meu, catégorie poussin, où je redoutais les puissants shoots que ses grosses cuisses expédiaient, parfois sur ses partenaires, dont je faisais partie ; vingt ans plus tard, d'une générosité sans faille, Gros-Poto me permettait de poursuivre ma

carrière à Paris, ville de toutes les promesses – gloire à toi, mon ami...

Le monde en l'an 2000 allait de plus en plus vite, avec l'arrivée d'Internet et des téléphones portables ; l'accès à une documentation conséquente sur la culture maorie s'accompagnant d'une bourse d'écriture du ministère des Affaires étrangères, j'eus l'opportunité de revenir en Nouvelle-Zélande comme écrivain sponsorisé, réalisant le rêve commis douze ans plus tôt après que ce salaud d'Éléphant-Souriant eut refusé de devenir clandestin.

Je n'avais pas attendu l'obtention de la bourse pour entamer la suite de *Haka* ; après un an d'écriture intensive, les grands axes du livre étaient tracés, l'intrigue, les principaux personnages. Le héros s'appelle Paul Osborne, un flic suicidaire au charme incendiaire, amoureux depuis l'adolescence de sa voisine maorie, Hana. Paul lui a joué un sale coup plus jeune, alors qu'il était la seule personne en qui elle pouvait avoir confiance dans le quartier mal famé où ils ont grandi, et depuis Paul court désespérément après son pardon...

Devenu spécialiste de la question maorie, Osborne n'est plus que l'ombre de lui-même au début du roman : exilé à Sydney (dans le quartier chaud de Kings Cross où j'avais miraculeusement trouvé du travail en marchant dans la rue), il se drogue pour oublier Hana sans se résoudre à mourir tout à fait. Osborne accepte de revenir, pour les besoins d'une enquête, au pays de ses malheurs sans savoir que le pire l'attend.

Viol, rage, impuissance, je me glissai si profondément dans la peau de Paul Osborne qu'il devint vite mon double secret, ma combustion, un être sentimentalement violent, nihiliste pour peu qu'on le pousse dans ses retranchements, un véritable danger public.

J'avais un thème fort : le risque d'une réaction indigéniste face au rouleau compresseur néolibéral en vigueur en Nouvelle-Zélande, sorte de laboratoire dans la région Pacifique. La question autochtone au cœur du roman, il me manquait le contexte politique local au début du millénaire, et une part de l'âme maorie survolée dans *Haka*.

C'est elle que j'allai chercher à l'autre bout du monde.

L'argent de la bourse avalé par le remboursement des dettes contractées durant la première année d'écriture, je débarquai à l'aéroport d'Auckland aussi fauché que la première fois, mais avec mon sac de voyage et un projet d'écriture concret.

J'ai toujours pensé que si tous les hommes ressemblaient à Poil-de-carotte, notre ami kiwi, la vie sur terre serait merveilleuse. Généreux, gentil, curieux, sensible, il était venu passer quatre mois en France quelques années plus tôt, où nous l'avions choyé comme il nous avait choyés. Poil-de-carotte se proposait aujourd'hui de m'aider dans ma mission romanesque, m'offrant de séjourner dans la maison vide de son frère où je pourrais écrire tranquille. Que demander de mieux ?

J'étais un peu décalqué après le stop à Singapour mais heureux de retrouver mon vieil ami. Je l'aperçus le premier, qui m'attendait derrière les barrières de la zone d'arrivée, mais remarquai tout de suite que quelque chose n'allait pas. Poil-de-carotte semblait contrarié, préoccupé, son visage que je n'avais pas vu depuis six ans s'était transformé. Ses traits étaient tirés, avec quelque chose d'amer à la bouche. Il sourit en me voyant sans que l'expression de malaise se dissipe, l'esprit à des turpitudes qui m'échappaient encore. Je découvris bientôt son problème – il ne trouvait plus son ticket de parking – et n'y compris rien.

On grimpa dans sa voiture et, à peine échangées quelques nouvelles de nos familles respectives, il attaqua bille en tête : il ne comprenait pas comment Tony Blair pouvait être aussi populaire en Grande-Bretagne. D'ordinaire ironique et mesuré, Poil-de-carotte, qui n'avait jamais parlé de politique, détestait Tony Blair. C'était quelques mois après les attentats du 11-Septembre et le monde avait pris un coup de vieux, à l'instar du visage de mon ami. Pour faire bonne figure, je répondis que moi non plus je n'aimais pas trop Tony Blair, chantre de la « troisième voie » post-travailliste et surtout de mèche avec George W. Bush, futur responsable du chaos au Moyen-Orient.

La méprise entre nous ne pouvait pas être plus grande : pour Poil-de-carotte, Tony Blair était un dangereux socialiste qui précipitait le Royaume-Uni dans la débâcle, quant à l'Amérique de Bush, elle devait mener une guerre sans merci au terrorisme. Moi qui étais venu ici pour critiquer la mondialisation plus prompte à l'écrasement des différences qu'à son harmonie, blessé par les petits arrangements de l'impérialisme yankee avec l'extrême droite, notre vision politique du monde pouvait difficilement être plus opposée.

Je ne reconnaissais plus le meilleur ami du monde. Poil-de-carotte ne souriait plus, ne sortait plus, son travail d'avocat le déprimait, mais il ne changeait rien, vivait dans une banlieue pavillonnaire à deux pas

de chez ses parents et se méfiait des cambrioleurs, en majorité des Maoris, autre objet de mon intérêt. L'ambiance devenait pesante.

Ses parents m'invitèrent à déjeuner dans un restaurant de la ville, où ils commencèrent à me questionner sur la France, l'antisémitisme, les réactions après le 11-Septembre. Je craignais le pire, ce fut pire.

Poil-de-carotte et son père considéraient Bush et Sharon comme des chics types, niaient le réchauffement climatique et ce qu'ils prenaient pour des élucubrations écologistes, articles de sites Internet douteux à l'appui... Je me retrouvais face à un ancien député conservateur néo-zélandais d'une ignorance crasse sur le sujet, qui balayait toute idée de réchauffement climatique par simple idéologie politique, un pur négationnisme digne des lobbys pétroliers ou autres participants à l'enfumage de tous les traités signés et jamais appliqués depuis vingt ans.

À cran, je leur parlai de mon livre en cours d'écriture, notamment de l'indigénisme comme réaction face au néolibéralisme – une crispation identitaire passéiste et archaïque contre toute idée de modernité. Poil-de-carotte et son père m'assurèrent que les Maoris étaient fantastiques pour le rugby, mais pour le reste c'était surtout une bande d'assistés qui ne pensaient qu'à « pleurer comme des bébés » pour réclamer de l'argent. Je rétorquai qu'on avait tout de même volé leurs terres, rendu leur culture exsangue, mais a priori je me trompais : les Maoris, incapables de travailler comme tout le monde, ne savaient que picoler, cambrioler et remplir les prisons.

Un peu court, non ?

Non.

Je sortais seul au mythique Cornerbar où, dans mon livre, Osborne avait posé ses guêtres, j'y rencontrai quelques inconnus avec qui finir la nuit et oublier ma blessure affective avec Poil-de-carotte, en vain.

Ce sont les gens qui m'inspirent, ces moments volés où ils se lâchent et racontent leurs histoires intimes, mais je me sentais abandonné dans ce pays que j'aimais tant : une situation absurde dont je ne décryptais pas encore le sens caché.

Un disque de Jeff Buckley, acheté dans une boutique du centre, me sortit un moment de mes turpitudes : sa gueule d'ange, sa sensibilité à fleur de peau, ses histoires d'amour désespérées, sa mort tragique lors d'un bain nocturne dans les courants du Mississippi où la drogue plus sûrement l'avait précipité, je trouvai en lui tout ce qui faisait Paul

Osborne, mon héros sous haute tension. Il en prit l'aspect physique, son aura de malheur, avec une pointe de férocité devant l'adversité qui le rendrait de plus en plus dangereux ; dans les yeux fauve d'Osborne, même la mort filait doux.

Mais pour le reste, j'écrivais sans plaisir des scènes fatalement mauvaises. Je décidai de quitter Auckland pour Waiheke, où un ami de la famille de Poil-de-carotte me prêtait sa maison, une bicoque en bois blanc typique, avec une terrasse sur pilotis dominant la mer, une plage magnifique en contrebas, il suffisait de suivre le chemin des fleurs... Un bol d'air pour mon voyage en apnée ?

J'ai tenu trois jours.

J'étais seul face à mon Œuvre – la belle affaire –, sans personne à retrouver le soir pour boire un verre, parler, échanger sur le pays, ses réussites, ses dérives, la matière même qui me manquait pour ce livre. Je n'avais pas besoin de traverser la Terre pour savoir que je ne me suffisais pas à moi-même : c'était plutôt un retour direct vers les lames de rasoir. J'écrivis à peine, ou mal, insatisfait de ce présent sans avenir, et ce n'étaient pas les baignades qui allaient me consoler. Je flottais, certes, ce qui était nouveau, mais le temps était loooooooooong.

Les parents de Poil-de-carotte, toujours prévenants, m'invitèrent un soir dans un bon restaurant de l'île. Désœuvré, j'étais malgré tout content de les voir, mais Thatcher arriva sur le tapis, l'amie intime de Pinochet qui avait brisé les syndicats et laissé mourir de faim Bobby Sands et les militants irlandais.

Le père de mon ami aimait beaucoup Margaret.

« *I hate her !* » je lui balançai dans les gencives.

Après deux ou trois verres, je souhaitais même sa mort, à la vieille.

La serveuse arriva à point nommé pour nous proposer un dessert. C'était une Maorie aux traits un peu durs mais captivants, qui m'évoqua aussitôt la Hana de mon roman en déshérence. Prompte à répondre à mes questions, elle avoua nager tous les jours plusieurs kilomètres dans la baie, où elle croisait parfois des requins... Je lui fis parvenir une lettre le lendemain (« à l'attention de la fille qui nage avec les requins, de la part du type qui nage tout seul »), une invitation à l'ancienne, avant de me rapatrier à Auckland.

Mon mot sembla lui plaire puisque Nage-avec-les-requins débarqua en ville quelques jours plus tard. Tout aurait pu bien se passer et plus

si affinités, Nage-avec-les-requins était jolie, et surtout maorie, mais je compris vite qu'elle n'aimait qu'une chose : le sport.

Le sport, le sport, le sport.

La création, le mouvement des choses, la politique, les animaux, la musique, l'amour, la question autochtone, Nage-avec-les-requins s'en battait l'œil.

Décidément tout allait de travers, dans les moindres détails. Après un mois « d'écrivain-voyageur de retour au pays de ses rêves », je comptais les jours qui me séparaient de mon départ.

L'écriture, les rencontres, les gens que je vénértais et que je n'aimais plus, je me sentais blessé, déçu, triste surtout. Quant aux Maoris, si j'avais trouvé de la documentation au musée d'Auckland qui leur était consacré, mes contacts s'étaient réduits à des regards masculins provocants et une désillusion féminine.

Heureusement, il y eut cette soirée au *marae* (lieu de rassemblement de la culture maorie) de West Coast Road, sur la route que jadis nous parcourions à dos de moto...

À l'Alliance française d'Auckland où je cherchais de l'aide, je rencontrai Christine, une dame assez âgée, ancienne prof qui avait pas mal bourlingué avant de diriger le Book Council en Nouvelle-Zélande. Mise au courant de mon enquête, Christine m'apprit qu'elle connaissait un chef maori, Pita Sharples, personnage controversé qui serait peut-être d'accord pour me rencontrer. Mais il fallait faire attention avec les Maoris, me prévint-elle, le sujet était délicat, notamment depuis les accords de Waitangi censés réparer les erreurs du passé. Le gouvernement néo-zélandais avait en effet fait repentance quelques années plus tôt concernant les spoliations de terres maories, et dégagé une enveloppe d'un milliard de dollars en guise de réparation et solde de tout compte. Maintenant que l'enveloppe était vide, les Maoris étaient sommés de se fondre dans la masse, cesser leurs revendications et se mettre au travail.

Le chef Pita Sharples était un de leurs principaux porte-parole.

Christine était anxieuse quand, quelques jours plus tard, elle me conduisit au *marae* de West Coast Road où nous avions rendez-vous. C'était la première fois en vingt ans qu'elle se rendait dans un *marae* – les Pakehas n'y étaient pas les bienvenus et elle appréhendait la rencontre. Oui, insista-t-elle au volant, la situation était très tendue

avec la communauté maorie, la société néo-zélandaise était même au bord de l'explosion. Ça lui rappelait l'Algérie dans les années 1950, alors qu'elle était jeune prof là-bas : la même haine sourde, la même incompréhension. Confirmant les dires de Poil-de-carotte et de son père député en conserve, Christine m'assura que les Maoris remplissaient les prisons, formaient des gangs, cambriolaient les maisons et « violaient parfois les vieilles femmes dans leur lit », incapables de s'intégrer à la société.

« Tu ne parles pas de politique au chef, hein ? m'adjura-t-elle dans la voiture. Le sujet est brûlant, tu comprends ? »

Comme si j'avais traversé le monde pour parler tricot de peau...

On est arrivés en avance à West Coast Road. Le chef Pita Sharples n'était pas encore là mais son fils m'attendait, un solide gaillard au sourire plutôt décontracté. D'autres Maoris traînaient autour du *marae*, si bien qu'ils m'embarquèrent dans leur « entraînement ».

« Well... On s'entraîne à quoi ?

– Au *haka*, répondit le fils du chef. Il y en a un ce soir. »

Un *haka* ? J'eus beau leur assurer que je n'étais qu'un Pakeha écrivain et ignorant, les Maoris s'en fichaient – je ne savais pas encore que le *wero* est une coutume, sorte de marque de bienvenue invitant l'étranger à se mélanger à eux.

Christine définitivement trop vieille pour courir, c'est seul que je me mis à arpenter le site dans le sillage des guerriers autochtones. Maintenant que nous étions échauffés, on pouvait passer au *haka* à proprement parler : d'abord trois sauts à effectuer en direction de son « ennemi » (cent quarante kilos), suivis d'autres sauts savants. Je fis de mon mieux, tandis que Christine se tenait sagement sur sa chaise, craignant qu'on l'envoie comme un vieux ballon sous la mêlée.

Puis, après trois quarts d'heure de postures chorégraphiées et attaques diverses dans le vide, Pita Sharples arriva enfin.

Moi qui m'attendais à trouver un chef maori aux yeux de feu, colossal et fier, je trouvai un petit homme râblé au regard vif et brillant d'intelligence, qui aussitôt m'écrasa le nez en guise de bonjour – le *hongī* maori.

Nous nous éloignâmes pour discuter et ma première question concerna l'impact de la mondialisation sur la société maorie. Le chef saisit la balle au bond sans mâcher ses mots. Compétition de tous contre tous, arrangements entre puissants toujours plus puissants sur

le dos des peuples, autochtones ou non. Enfin quelqu'un qui me comprenait ! Nous avons discuté de politique pendant une heure, comme deux vieux copains. Le regard du dangereux-maori-à-qui-il-ne-fallait-surtout-pas-parler-de-politique était rieur, son ton volontiers facétieux.

Pita Sharples m'expliqua que les tribus maories ne se faisaient plus la guerre comme jadis, sinon par *hakas* interposés : le tournoi national se profilant, ils s'entraînaient pour rester les meilleurs danseurs.

Le soir tombait sur le *marae* et, ravi de les laisser entre eux, je me tins à l'écart et observai la cérémonie, dirigée par leur chef.

Ce fut inoubliable. Cinquante Maoris, hommes et femmes, réunis sous la lune, dansant le *haka* avec une grâce et une fureur sauvages ; mes poumons aussi tremblaient tandis qu'ils avançaient vers moi, l'ennemi imaginaire, tirant la langue, chaque pas frappé sur le sol réveillant les morts, les ancêtres et la colère qui les animait ce soir encore. Ils finirent leur danse martiale à un mètre de mon visage, d'un même cri de rage qui déchira la nuit.

J'étais subjugué. Par le *haka* partagé avec eux, leurs faces grimaçantes sous la lune, la force de leurs voix immémoriales, puis leurs éclats de rire sitôt la danse achevée, et toutes leurs attentions envers moi, bienvenu du moment que je les respectais.

Christine quitta le *marae* avant moi, qui restai boire une bière avec mes nouveaux amis. Mais avant de partir, la vieille dame frileuse et apeurée me glissa, retournée par ce qu'elle venait de vivre :

« C'était une soirée extraordinaire... Je retire tout ce que je t'ai dit dans la voiture. »

En dépit de cette nuit maorie, mon retour mille fois fantasmé en Nouvelle-Zélande se soldait par un fiasco. Si j'avais glané de précieuses informations sur la culture autochtone, j'avais perdu l'amitié de mon ami kiwi et n'en avais pas fini avec mes désillusions. De retour en France, non seulement mon ordinateur mais aussi toutes mes disquettes de sauvegarde avaient été vérolés par un virus. Disparition totale. Après un an d'écriture et un rêve carbonisé, je devais tout reprendre à zéro.

Je fis lire une première version à mon éditeur parisien un an plus tard, lequel jugea ma suite néo-zélandaise peu aboutie, puis une autre version à mon ami libraire qui, de fait, trouva ça nul. Il me conseilla

de tuer le héros dès le premier chapitre ou de commencer un autre bouquin.

Écrivain-voyageur ou pas, ils commençaient à me les briser, tous, là !

Ma vengeance contre le sort serait terrible.

Ou plutôt mon *utu*, un précepte maori consistant à rehausser son *mana* (sa force et son prestige) en frappant l'ennemi plus fort qu'il n'a frappé. Œil pour dent, tête pour œil, un carnage sans fin que je perpétuai dans mon livre.

Dans *Utu*, la communauté maorie est dépeinte dans sa force culturelle et aussi dans sa dérive identitaire. Suivant ce principe de vengeance tribale, les Maoris indigénistes menés par un gourou sanguinaire, Nepia, préparent une série d'enlèvements et d'exécutions rituelles contre les symboles du néolibéralisme – magnat de la presse, politiciens, capitaine d'industrie, chef de la police... –, carnage que seul Osborne pourra arrêter.

Encore faut-il qu'il en ait envie. Champion du monde de la défonce et des coups vaches en réponse aux agressions dont il fait l'objet, mon héros urine dans son pantalon à la troisième ligne du roman, se casse le nez tout seul contre le comptoir du Cornerbar, continue à se droguer pour oublier le réel, un type qui fonce vers sa propre mort à mesure qu'il se rapproche de Hana, son amour perdu. Au milieu du chaos, des meurtres et des mensonges, Osborne s'avère le seul personnage droit et honnête du livre, quand le *utu* frappe autour de lui.

Enragé, j'y allai de bon cœur.

Le discours du père de Poil-de-carotte servit à décrire la mentalité conservatrice d'un libéralisme du bout du monde, au racisme décomplexé quoique nié. Quant à Poil-de-carotte, devenu réactionnaire comme son père tout-puissant, s'il semblait bien malheureux (on se réconcilierait des années plus tard), il devint l'adjoint d'Osborne, Tom Culhane. Une nuit, parti en torche, mon héros fait la connaissance d'Ann Brook, avatar de Bombe-Anatomique, qui lui glisse un mot doux au Cornerbar où Osborne poursuit son entreprise de destruction intime. La nuit que je n'avais pas passée avec cette femme douze ans plus tôt devint la pierre angulaire de *Utu*, la scène choc du livre où ils finiront dans un club étrange, cernés par les tueurs...

Dans cet océan de noirceur, Osborne ne cesse de chercher son amour d'enfance, Hana, devenue activiste fanatisée par Nepia, le gourou indigéniste. Nepia n'est pas le seul à commettre le *utu* des Maoris : tous les personnages du livre se vengent les uns des autres, faisant voler en éclats le vernis policé d'une société réputée paisible.

Osborne retrouvera Hana sur les lieux d'un sacrifice rituel, pour un final apocalyptique...

Ma Nouvelle-Zélande tant aimée passée à la dynamite.

Mon *Utu*.

Hautes tensions

À trente-six ans, je sentais que mon écriture et mon acuité au monde s'affinaient. Ma vie à Paris aussi commençait à prendre forme : l'élaboration de *Utu* me confinait au RMI, précarité compensée par les rencontres que je faisais dans la capitale ou lors des festivals de littérature. Amicales ou amoureuses, elles ont toujours fourni l'essence de mon moteur à explosion. Auteurs, éditeurs, artistes ou simples humains de haut vol, je rencontrais de nouvelles personnes sans perdre mes amis d'enfance, base de mon porte-avions. Parmi les musiciens dont je fis la connaissance, ceux de Noir Désir occupaient une place à part. Ce n'était pas la première fois que je côtoyais des gens dont j'admirais le travail, mais nous n'avions jamais été si proches. Moi qui, à force de les écouter en boucle, avais réussi à en déguster mon entourage, je me retrouvais à graver dans les rires le socle d'une amitié multiple. Comme Kessel, j'ai toujours préféré les hommes aux idées ; ça tombait bien, nous avions les mêmes...

J'achevais *Utu* lorsque survint l'été 2003.

Me retrouvant en vacances au cœur du cyclone, je lus l'intégrale de René Char lors de ce caniculaire et déprimant été, une lecture vécue comme un choc. Transformation, transfert, phénomène compensatoire, c'était comme si la puissance de sa poésie traversait la chute du totem Cantat pour s'encaster dans mon corps littéraire. Rapport chamanique, petit arrangement avec la tristesse des hommes, appropriation de forces obscures pour rattraper la lumière enfuie, je ressortis de cet été maudit grandi, différent.

Je savais depuis Brel qu'un vocabulaire d'académicien n'est pas le gage d'un écrit valable : deux mots surprenants lorsqu'ils sont mis ensemble peuvent en revanche créer une étincelle. La poésie de Char nourrit l'absence que laissait Bertrand Cantat, dont la voix depuis longtemps déchirait mes mots*.

J'achevai *Utu* dans les mois qui suivirent cette saison en enfer, le clavier en sang, plus remonté que jamais. Le roman avait été long à se dessiner, le chemin semé d'embûches mais la tristesse du réel m'avait poussé dans mes retranchements. Le résultat était selon moi à la hauteur de *Haka*, la dimension sociopolitique en plus et un personnage inquiétant, Paul Osborne, qui incarnait à lui seul ma part la plus sombre...

Je remportai avec *Utu* mes premiers prix littéraires, ce qui ne changea pas grand-chose à ma situation financière mais, au moins, à la différence de *Haka*, les mésaventures de mes héros néo-zélandais étaient lues. Quinze mille exemplaires vendus : en quatre ans d'écriture haute tension, cela équivalait pour un fumeur comme moi à un cancer gratuit.

J'écrivais encore *Utu* lorsque le leader des Clash décéda subitement. Joe Strummer, mon ami, mon frère. Le choc fut rude à encaisser. Comme beaucoup d'adolescents de ma génération, mon enfance avait volé en éclats en entendant les premiers accords de *London Calling*, un après-midi dans une cave où nous faisions nos « boums »... Pour lui rendre hommage, j'entamai *La Jambe gauche de Joe Strummer*, un court roman écrit sur le rythme (punk) du premier disque des Clash, avec le borgne Mc Cash comme héros.

J'imaginai Mc Cash à la dérive, pourrissant sur pied mais refusant de soigner le moignon de son œil crevé, au risque d'infecter l'autre, encore valide.

Il a cinquante ans, l'âge de Joe Strummer quand ce dernier meurt. Écœuré par la disparition du chanteur des Clash, symbole d'une vie qui fout le camp, Mc Cash, devenu flic à Brest, donne sa démission sans fournir d'explications. Au bord du suicide, envoyant valdinguer ce qui lui reste de liens au monde, il apprend via une lettre testamentaire qu'une de ses ex d'un soir, Carole, vient de succomber à un cancer en laissant une orpheline, une gamine de douze ans dont il est le père. Alice a été accueillie par une famille de Montfort-sur-Meu – la ville de campagne où les notaires tennismen vous refourguent leurs balles pourries – et ne sait rien de lui, mais Carole le supplie de s'occuper de leur fille.

Mc Cash est d'abord furieux – il ne peut plus mourir –, puis consent à se rendre dans le bled en question. Il épie la petite à la sortie de l'école, se fait arrêter par la maréchaussée locale qui lui pose des

questions auxquelles il ne peut ou ne veut répondre. On commence à le regarder d'un sale œil dans le village, où Mc Cash s'installe un moment, touché par la détresse de cette fille dont il ne veut pas. Le chien le plus pelé du monde lui collant aux basques, revenant même après les cailloux qu'il lui envoie à la gueule, Mc Cash traîne sa peine en promenade dominicale sous la pluie bretonne, quand il trouve une petite fille de trois ans noyée dans le Meu, la rivière du coin. Les gendarmes suspectent un peu plus Mc Cash, malgré son statut d'ex-flic à la Criminelle, ce qui n'arrange pas son humeur.

Alice débarque alors chez lui, un matin, pour lui faire part de ce qu'elle a vu – elle a croisé la petite fille noyée dans le Meu, dans des circonstances étranges –, croyant parler à un policier sans savoir qu'il s'agit de son père.

Outre le plaisir d'évoquer Joe Strummer et d'écrire sur mon village d'enfance – qui aime bien charrie bien –, le couple Mc Cash-Alice fonctionnait et j'avais de la rage paternelle à revendre, même à un borgne irascible refusant toute idée de procréation.

La Jambe gauche de Joe Strummer me plaisait pour son écriture dynamique mais le roman, trop court pour être édité en grand format, disparut dans l'anonymat des sorties poches. Touchant vingt centimes d'euro par exemplaire vendu, je n'étais pas près de soigner mon cancer artificiel.

J'étais heureusement en pleine forme et fus vite happé par mon prochain grand projet : l'Afrique du Sud.

Note

* « Ça sonne vraiment bien mais le sens ? À cette époque Cantat ne dit pas tes mots, comment les déchirerait-il ? » se demande mon editrice, qui connaît pourtant ses chansons par cœur. Eh bien, quand on écrit pendant des années huit heures par jour avec la même voix à bloc dans les tympans, les mots prennent son émotion, sa puissance évocatrice, son « son ». Alors oui, la voix de Cantat chez moi déchirait tout, mes livres sont pleins de ces petits papiers éparpillés.

PS : on notera au passage que les réflexions de votre éditeur vous poussent à préciser ce qui vous semble entendu, et qui ne l'est pas. J'ai la fâcheuse tendance à croire que les lecteurs sont dans ma tête, qu'ils « voient ce que je veux dire », eh bien non, pas forcément.

Prélude

Chevalier-Élégant compte parmi les meilleurs équipiers qui soient. Journaliste, il me faisait passer pour son photographe lors de ses voyages à l'étranger pour que je voie du pays : Turquie, Inde... Nous devînmes inséparables, cohabitant à Paris dans le quartier du 9^e où jadis Kessel usait ses nuits, jusqu'à son mariage avec une femme tout aussi encline à la bougeotte : Planeur-Nerveux était styliste, stylée, une femme de goût prête à le suivre n'importe où, voire à l'encourager.

Nelson Mandela enfin libéré, les jeunes mariés partirent ainsi vivre en Afrique du Sud, décidés à voir éclore la démocratie sur le fumier de l'apartheid. Eux qui constituaient ma seconde famille s'étaient installés à Cape Town depuis quatre ans quand je leur ai rendu visite, en 1999. C'était la première fois que je mettais les pieds en Afrique subsaharienne.

Intégrés à la société de Cape Town, me dispensant ainsi de passer pour un touriste, Chevalier-Élégant et Planeur-Nerveux me firent alors découvrir leur pays d'adoption. La végétation luxuriante, la lumière vive, les nuages vaporeux sur la Table Mountain, les banlieues chics et les plages de sable blanc de Clifton, le décor de Cape Town était exceptionnel. Et puis il y avait cet homme, qui deviendrait aussi pour moi le grand héros du XX^e siècle, Nelson Mandela.

Son autobiographie, *Un long chemin vers la liberté*, reste un sommet d'intelligence, d'humilité et d'abnégation. Mis à l'isolement au pénitencier de Robben Island avec le statut de terroriste, Mandela passa dix-sept années sans avoir le droit de toucher la main de sa femme, enfermé dans une cellule si étroite qu'il en ressortirait légèrement voûté jusqu'à la fin de ses jours. Réduit avec ses camarades de lutte à tailler des blocs de craie au risque que la réverbération du soleil les rende aveugles, Mandela avait tout enduré sans cultiver

aucun esprit de vengeance.

Un ancien détenu menait la visite de la prison de Robben Island : grosse émotion pour moi, de celles qui vous percutent le ventre et se fichent dans vos tripes comme une balle explosive. Je vis le grand homme de loin lors de sa dernière apparition au Parlement, lui joyeux de voir toute cette foule venue le saluer, nous pleurant à gros bouillons devant son beau sourire.

L'effet Mandela.

Les années étaient passées depuis ce premier voyage mais l'Afrique du Sud serait ma nouvelle destination littéraire. Le pays était magnifique, chargé d'histoire, colonisé par les Européens et nouvellement libéré du joug de l'apartheid tout en gardant les codes sociaux en vigueur. Mandela avait vu ce que son ancien allié Mugabe avait fait du Zimbabwe en expulsant tous les Blancs : un désert économique, et une poudrière politique. Et puis, j'avais ramené des éléments de mon séjour chez Chevalier-Élégant et Planeur-Nerveux : Joséphina, la grosse nounou xhosa de mon filleul, serait la mère de mon héros noir vivant dans les townships, le jardin botanique de Kirstenbosch une parfaite scène de crime...

Deux personnages émergent : Ali Neuman, un flic noir, et son alter ego Brian Epkeen, fils d'un ancien officier de l'apartheid.

Parmi les livres, les essais, les thèses, les documentaires et les films qui constituèrent ma première année de documentation, un fait m'avait particulièrement interpellé : la guerre entre les Zoulous de l'Inkhata du chef Buthelezi, et l'ANC de Mandela à majorité xhosa, l'autre grande ethnie du pays. Diviser pour mieux régner : dans les années 1980, le gouvernement de l'apartheid avait ainsi instrumentalisé l'Inkhata pour se retourner contre les militants de l'ANC, engendrant une guerre fratricide qui causa des dizaines de milliers de morts dans des conditions souvent épouvantables. Les milices des deux camps utilisaient fréquemment le « supplice du pneu », mis autour du cou de l'accusé et arrosé d'essence avant d'y mettre le feu.

C'est ainsi que périrait le père d'Ali en ouverture du roman, militant zoulou resté fidèle à l'ANC de Mandela, et le livre prit tout naturellement le titre de *Zulu*.

Ali, qui a assisté enfant à la mise à mort de son père, s'est exilé en terres xhosas avec sa mère, où il est devenu le chef de la police

criminelle de Cape Town, sans avoir bénéficié de l'*affirmative action* – la discrimination positive. Figure de Nelson Mandela et Mohamed Ali, mes têtes de pont de la cause noire, Ali est un homme secret, rongé par un traumatisme aussi épouvantable que le supplice de son père. Tout le sépare de Brian Epkeen, son meilleur détective et ami. Epkeen est volubile, cynique, trop coureur de jupons pour assumer un mariage avec la sulfureuse Ruby, qui l'a quitté pour un dentiste réputé de la ville. Son fils aussi le vomit. Au-delà de ses frasques, Epkeen porte le passé sombre des Afrikaners à travers son père honni, officier de l'apartheid qui a abusé de la jeune employée noire dont Brian était alors amoureux.

Un troisième flic les assiste, Dan Fletcher, d'origine britannique, un être plus fragile inspiré de Montgomery Clift, dont la femme est atteinte d'un cancer. Un premier meurtre survient, celui d'une étudiante de bonne famille, évidemment blanche : le début d'une descente aux enfers qui n'épargnera personne.

Après deux années d'écriture à Paris, tous les feux se mirent au vert pour un retour à Cape Town : mon *Utu* néo-zélandais m'avait sorti de l'anonymat, je commençais à écrire des fictions radiophoniques, des livres pour la jeunesse, on m'appelait pour des projets de scénarios et une nouvelle bourse finançait une partie du voyage.

L'Afrique du Sud restait cependant un terrain de jeu dangereux : pour m'accompagner là-bas, il me fallait du solide, un équipier qui n'aurait pas froid aux yeux...

Qui d'autre que la Bête ?

*

Hormis nos équipées sauvages sur nos vieilles pétrolettes, je n'étais jamais parti en voyage avec la Bête.

Architecte de formation spécialisé dans la destruction de tout en général et de lui-même en particulier, sorte de Celte avec une hache luisante dans son œil unique (l'autre ayant été empalé sur une branche alors qu'il roulait soûl et à trois sur sa Moto Guzzi dans les rues de Nantes), d'un tempérament nihiliste option comique (il avait notamment fait un grand trou dans le mur qui séparait sa salle de bains et son salon afin de pouvoir regarder la télé depuis sa

baignoire), à moitié drogué et sex-addict à plein temps, la Bête avait des arguments pour m'accompagner en Afrique : l'aristocrate ne travaillait pas, réservant cette activité aux manants (sa grand-mère noble avait écrit un livre sur Louis XVI, *Plaidoyer pour un roi martyr*), mais ne manquait jamais d'argent, et s'il n'avait guère voyagé dans sa vie d'esthète de la débauche, la Bête n'avait à vrai dire que ça à faire.

Avatar de Mc Cash, mon héros borgne, ami depuis vingt ans, je connaissais ses travers et surtout ses qualités : hormis pour les femmes, qu'il pouvait vous voler pour peu que vous soyez un peu raplapla, la Bête était l'homme le plus droit et honnête que je connaisse, affichant un mépris souverain pour toute forme de bassesses humaines, une âme noble en somme, résumant ses défauts à de simples excès.

Ayant moi-même écrit un *Petit éloge de l'excès* sous forme d'essai-portrait – où je le mettais déjà en scène –, j'étais mal placé pour lui jeter la pierre. La Bête était mon jumeau négatif, ma part de destruction massive, mon côté punk remis au clou pour cause d'écriture intensive, ce que j'aurais pu devenir si ma famille avait eu assez d'argent pour que je le dépense sans travailler. La Bête n'avait pas eu la chance de trouver une passion susceptible de cannibaliser les démons de l'autodestruction propres à notre punkitude, mais nous nous comprenions d'un regard, sans avoir besoin de parler. Je l'avais ramassé plus d'une fois à la petite cuillère lors de crises de larmes d'autant plus spectaculaires qu'elles étaient rares et irrépressibles, et si sa sensibilité s'avérait parfois brutale, nous riions le plus souvent comme des tordus – au sens propre, je le crains... Enfin, quand il ne s'adonnait pas à ses drogues favorites, la Bête pratiquait le krav-maga – ou comment tuer des gens à mains nues. Un solide garde du corps, non ?

Je profitai d'un apéro au Chatham, un bar de Rennes, pour lui demander si partir en Afrique du Sud sur les traces de mon livre l'intéresserait. Sa réponse fusa aussitôt :

« Y aura de la négresse ?* »

La Bête est très femmes de couleur. Notamment depuis qu'il s'est rendu au Sénégal, où un de ses oncles toubabs avait une maison. Alléché par les mœurs volages de certaines femmes locales, et bien qu'à moitié aveugle, le borgne n'avait pas hésité à marcher cinq kilomètres dans la brousse en pleine nuit pour rejoindre le bar où,

paraît-il, les filles n'attendaient que lui pour s'amuser en arrondissant leurs fins de mois. De fait, après avoir chassé les hyènes à coups de pied au cul, la Bête avait dépensé ce soir-là mille francs CFA, soit l'équivalent de trois cent trente-trois bières, en l'honneur des clients réunis là, si bien que les Sénégalaises l'avaient porté en triomphe jusqu'à leur couche, qu'il n'avait plus quittée.

Autant vous dire que la situation géopolitique de l'Afrique du Sud, la Bête s'en battait l'œil.

Il y avait pourtant de quoi frémir. Vingt-six mille agressions graves par an, dix-huit mille meurtres, soixante mille viols officiels (probablement dix fois plus), cinq millions d'armes à feu pour quarante-cinq millions d'habitants : les chiffres en matière de criminalité étaient effrayants. Comment la première démocratie d'Afrique pouvait-elle être également le pays le plus violent du monde ?

Près de quinze ans après la chute de l'apartheid, l'enjeu était de taille pour le pays, qui s'apprêtait à organiser l'événement le plus médiatique de la planète, la Coupe du monde de foot. Quatre milliards de téléspectateurs, un million de supporters à sécuriser, reportages, rencontres, interviews, le monde entier aurait bientôt les yeux braqués sur le pays, qui ne *pouvait* pas donner une image si effroyable. Qui aurait envie d'investir dans un pays considéré comme le plus dangereux du monde ?

La nouvelle Afrique du Sud devait réussir là où l'apartheid avait échoué, montrer que la violence n'était pas africaine mais subséquente à la misère et au déclin racial.

Il reste que, contrairement à ce qu'avait annoncé le président Mbeki, le successeur de Mandela, le crime n'était pas « sous contrôle ». Le pays avait affaire à une déferlante de gangs, petits ou grands, dont les méthodes sophistiquées étaient comparables à celles des USA des années 1930 : corruption de la police, inefficacité de la justice, passivité du gouvernement. À travers ses campagnes anti-crimes, le secteur privé ne s'en prenait pas à la démocratie mais aux hommes qui géraient la poudrière, l'ANC en tête. Mandela n'était plus là : à l'approche de la Coupe du monde, les Blancs pouvaient contre-attaquer.

Nous partîmes, la Bête et moi, en février 2007. Huit ans étaient passés depuis mon premier voyage à Cape Town, Chevalier-Élégant et

Planeur-Nerveux étaient revenus vivre en France mais depuis ce séjour inaugural, je savais que l'Afrique du Sud serait un gros morceau de vie à avaler. Apartheid, homicides, vols, viols, sida, il y avait là-bas tous les ingrédients pour écrire un polar émouvant et ultra-violent.

Je ne me trompais pas.

Note

* « On se croirait parfois dans SAS ! » commente mon editrice. À ceux qui seraient choqués par ce type de réflexions, la Bête a l'humour deuxième, voire troisième degré qui, si on le prend au premier, peut le faire passer pour un demeuré raciste, sexiste et inconséquent. Je connais trop les failles de son cynisme pour me laisser berner : on est plus près de Desproges que de Bigard.

Branche morte

Nous ne fûmes pas longs à nous mettre dans le bain : en transit à Johannesburg, changeant de terminal pour rejoindre Cape Town, nous apprîmes par une série d'affiches qu'entrer dans l'enceinte de l'aéroport était « à nos risques et périls ». Une mesure juridique anglo-saxonne censée empêcher les gens de se retourner contre l'aéroport en cas de grabuge, mais à prendre au sérieux – un touriste italien, fier de braver l'avertissement, était revenu en slip.

Nous arrivâmes sains et saufs à Cape Town, sous un soleil de plomb, cueillis par un vent salvateur qui faisait battre les lanières du bandeau de la Bête – un bandeau de cuir noir, qui depuis vingt ans zèbre son visage de play-boy borgne. Connaissant sa propension à déborder du cadre, j'avais loué une voiture à l'aéroport de Cape Town pour filer directement en Namibie, où je savais l'accès aux bars et boîtes de nuit limité. C'était aussi là que se terminerait mon livre. Mais la route serait longue.

L'après-midi déjà entamé, on fit une halte sur la côte ouest de la province du Cap, à Paternoster, un village perdu où la saison était passée avant nous.

Les rues de Paternoster étaient désertes, copie d'un film de Far West XXL. Les Boers qui vivaient là, descendants de Hollandais aguerris à l'élevage et à l'agriculture, étaient des marmules de cent quarante kilos aux mollets comme des troncs. On a pris l'air du large sur la plage de sable blanc, où des rouleaux turquoise décoiffés d'écume s'écrasaient métronomes. Le soleil resplendissait sous un vent aussi violent que rafraîchissant après toutes ces heures de vol ; on a posé nos bagages dans un motel un peu miteux, le seul ouvert dans ce village fantôme.

Sa douche prise, la Bête m'invita à le rejoindre au bar de l'établissement, dont on avait entrevu le comptoir vide au moment de

prendre les clés. Il était six heures du soir quand je le trouvai, une chope d'un litre de bière à la main, conversant avec un autochtone visiblement ravi de l'aubaine.

Le premier contact qu'eut la Bête avec l'Afrique du Sud fut celui d'un fermier afrikaner rougeaud d'un mètre quatre-vingt-quinze aux épaules de buffle, Harry, qui, en voyant mon ami borgne arriver dans le bar de l'hôtel, lui avait lancé un tonitruant :

« *Are you a drinking partner ?* »

Je confirmai à l'ami Harry : comme partenaire de boisson, la Bête était au poil. Le colosse de Paternoster riait de plus belle, tout content de sa trouvaille, et, nous adoptant aussitôt, nous fit des blagues de son cru.

« Ici on m'appelle Harry Hole ! il beuglait, euphorique. Harry le trou du cul ! »

Un jeu de mot avec *asshole*, à prononcer avec l'accent local. La décoration du bar allait bien avec son humour : des soutiens-gorge étaient suspendus au comptoir, des petites culottes, des tampons, lampions virils d'une fête testostéronée à la bêtise.

Un rien cynique, la Bête encourageait l'ami Harry, un sourire malin dans ma direction – « Si tu as besoin d'un gros plouc dans ton livre, sers-toi ». De fait, Harry était joyeux, lourdingue, accueillant. Un de ses acolytes déboulant à son tour dans le bar de l'hôtel, nous bûmes deux fois plus. Comparé aux deux mammoths, même la Bête passait pour une poupée Big Jim. Après une heure d'échanges bruyants, fasciné par la soif *made in Brittany* de mon équipier et mon projet de livre qui se finissait en Namibie, Harry n'y alla pas par quatre chemins.

« Qu'est-ce que vous allez vous faire chier en Namibie, les gars ! Y a rien là-bas ! Que du sable ! » assurait-il en prenant son grand et gros copain à témoin. « Restez donc plutôt ici : si vous voulez, je vous invite dix jours chez moi, à la ferme ! Vous verrez c'est super, on n'aura rien d'autre à faire que manger des saucisses au barbecue en buvant de la bière ! Qu'est-ce que vous dites de ça, les gars ? Hein ? »

Un regard vers la Bête (« Même pas en rêve ») et nous éclusâmes notre hectolitre sous les postillons lourds de bière avec lesquels les Afrikaners brossaient nos visages. J'avais repéré un petit restaurant de fruits de mer vers la plage, à deux pas, péché mignon autrement plus classieux que leur concours de pets au houblon, et je sais rester

inflexible dans ce type de situation.

Je ne suis pas gauche caviar, plutôt gauche langouste.

Le rand, la monnaie sud-africaine, ne valant pas un clou, nous fêtâmes dignement notre arrivée. Plus tard, alors que la Bête et moi dégustions une grosse langouste agrémentée d'une série de cocktails devant la mer, un jeune type qui passait là nous donna de l'herbe locale, un sac entier de *dagga*, par pure bonté. La Bête n'en revenait pas.

Une arrivée en douceur, avant de basculer dans le désert du Namib.

Mille kilomètres à travers le veld, les étendues sauvages du far west sud-africain, avant d'atteindre la frontière namibienne : nous traversâmes de somptueux paysages désolés où les petites villes assoupies ne semblaient s'éveiller qu'aux rites dominicaux de descendants huguenots à l'ennui patent. Les jeunes filles afrikaners, endimanchées dans des robes à rubans roses, rappelaient de grosses majorettes défilant devant des églises tout aussi blanches, leur père surveillant d'un œil sévère leurs impossibles idylles.

La Bête acheta un chapeau de cow-boy local dans une de ces boutiques de chasse où les trophées d'animaux n'émouvaient que moi, ami des bêtes depuis l'enfance. La vie est rude dans ces contrées reculées, que les pionniers boers avaient défrichées en bravant tous les dangers, en proie aux tribus hostiles puis à l'armée anglaise.

Cette dernière avait inventé les premiers camps de concentration lors de la guerre des Boers à la fin du XIX^e siècle, enfermant puis laissant mourir de faim des milliers d'Afrikaners, terreau de l'apartheid (littéralement « développement séparé ») lorsqu'ils prendraient le pouvoir quelques années plus tard... Epkeen, mon héros blanc, traverserait ce veld fait de collines vertes et jaunes, plus seul que jamais sur les terres de ses ancêtres. Une matière brute, à l'image des gens qui y vivaient, entre mœurs passéistes et tradition.

Enfin, la Bête étant ainsi fait que, s'il se trouve en possession de cannabis, il fume tout jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, nous passâmes la frontière à moitié défoncés, sous les regards souriants des douaniers namibiens.

J'avais déjà arpenté le désert du Namib avec Parfum-pour-hommes, ma compagne de l'époque, une virée hors du temps, décor idéal pour un final dans la fournaise, entre sang et poussière. Les routes cahoteuses aux nids-de-poule post-atomiques que j'avais traversées

huit ans plus tôt avaient fait place à des routes bétonnées, impeccablement entretenues. Le désert restait fantastique. Orange, jaune, rose, mauve, pourpre, la couleur des dunes changeait selon l'heure et l'inclinaison du soleil, majestueuses, immenses. Je me sentais bien au milieu de ces étendues vides, en harmonie avec les éléments. Il n'y avait pas de roches rouges ravinées par le vent comme en Jordanie, le désert du Namib était nu, avec ses springboks aux yeux de biches égyptiennes alanguies à l'ombre de midi sur le bord de la route.

Les rares personnes qui vivaient là étaient des Khoïkhoïs, des Bochimans, et quelques descendants d'Allemands qui, passé le temps des colonies et de l'apartheid, n'en gardaient pas moins la main sur le business. Les Noirs que nous prenions en stop, surpris qu'on s'arrête, semblaient avoir peur de nous ; la plupart ne parlaient pas anglais mais l'un d'eux, étudiant, nous expliqua que les Blancs d'ici les considéraient, en gros, comme des zébus errant le long de la piste, qu'ils n'étaient donc pas conviés à entrer dans les bars ou restaurants du coin. Enfin, les Blancs qui vivaient dans le désert namibien n'étaient pas tous des brutes racistes incultes et laides avec leur teint de *rednecks* satisfaits et leurs battoirs pour caresser le porc-épic. Certains d'entre eux tenaient des fermes ou des éco-lodges où les touristes de passage pouvaient passer la nuit.

Nous garâmes notre voiture dans une cour de ferme écrasée de soleil. Il y avait des chambres libres mais, plutôt fauchés, nous plantâmes notre tente sur le terrain un peu plus bas, sous les arbres que le propriétaire avait prévus à cet effet. Nous étions les seuls à camper sur ces terres désertées, l'été battait son plein et les animaux étaient partis en masse se rafraîchir au Botswana et ses deltas.

Une idée me vint alors que nous buvions un verre avec le fermier qui nous louait son terrain.

La Namibie est un des endroits les plus chauds au monde ; à cette période de l'année, la température au sol peut atteindre soixante-dix degrés. À ce tarif, même les animaux les plus endurcis se cachent du tueur céleste. Quant aux humains, leur espérance de vie au soleil est tout aussi limitée.

« Prenez toujours une bombonne d'eau d'avance, nous prévint le fermier, et ne vous éloignez pas de la piste ! L'autre jour deux types se sont perdus ; on a fini par les retrouver trois jours plus tard au milieu

du désert, tellement déshydratés que leurs cadavres étaient tout secs, méconnaissables, on aurait dit des branches mortes ! »

Effrayant. Romanesque.

J'avais trouvé le dernier cadavre de *Zulu*, celui que Brian Epkeen retrouverait au bout de la piste, trop tard...

Nous roulions sur des routes sans fin, croisions quelques buissons, et la chaleur grimpait encore – quarante-sept degrés à l'ombre. Le soleil nous mordait littéralement la nuque quand on s'arrêtait faire le plein. Enfin nous trouvâmes un endroit pour dormir près du grand canyon, que nous comptions visiter le lendemain, le coffre rempli de bouteilles d'eau et d'alcool.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la Bête n'avait pas la même sensibilité que moi face aux animaux, vivants ou morts. Là où je m'émerveillais d'un grand koudou surpris sur le bord de la route, la Bête m'enjoignait de l'écraser, « vite, avant qu'il ne s'enfuie ! », et quand je m'arrêtais pour parler doucement aux si jolis springboks qui prenaient le frais sous un arbre au cœur de l'après-midi, mon équipier leur criait dessus pour qu'ils détalent. Pour lui, les autruches n'étaient qu'une bande de grandes connes à la cervelle de chenille ; les girafes, les gazelles, la Bête ne faisait pas de différence. D'ailleurs, la carte du restaurant où l'on dînait ce soir-là lui convint tout à fait : springbok, oryx, koudou, autruche, tous les animaux du coin étaient au menu.

Un phasme de quarante centimètres passa à nos pieds pendant que la Bête dévorait son antilope, l'air de la nuit namibienne était chaud, la quatrième bouteille de vin rouge reposait sur la table face au désert, le ciel comme paravent... Je me sentais chez moi : la puissance évocatrice de la nature nourrissait mes personnages, qui prenaient chair avec elle.

La Bête ayant amené une tente qui se monte en la jetant par terre, nous nous réveillâmes le lendemain matin le visage boursoufflé de chaleur et d'alcool, pour ainsi dire difformes, mettant fin à notre tentative de camping. Près de dix ans étaient passés depuis ma première incursion namibienne et les splendeurs du pays me ravissaient toujours autant. Le canyon de la Fish River – le deuxième plus grand au monde –, les routes désertiques, les dunes et les réserves privées, la Bête aussi appréciait la sauvagerie des lieux. L'été, les animaux étaient rares, mais c'est le plus dangereux d'entre eux que

nous fuyions en particulier : le touriste.

Ce dernier brillant par son absence, certains lodges étaient vides, à moitié prix, complétant le luxe d'une nature africaine en pleine forme. Elle était mon alliée, celle qui embrase mon imagination. Elle carbure sans discontinuer quand je voyage, en conduisant, en somnolant contre la vitre, en buvant un verre avec mon équipier, quand une autruche passe à hauteur – je *suis* l'autruche, même une seconde –, quand le vent chaud souffle sur mon visage et que toute la beauté du monde m'absorbe, quand le temps rétrécit les nuits d'ivresse, quand je ne pense à rien et que la nature me remplit.

Les gens vous parlent naturellement lorsqu'ils se sentent écoutés, ils vous confient parfois des choses qu'ils ne diraient pas à leur femme, leurs enfants, vous racontent leur histoire, même banale. Tout le monde a quelque chose à dire sur son pays, sa vie, la politique. Il suffit de poser des questions, de préférence le coude sur le comptoir, s'intéresser aux gens dans leur diversité, avec leur bêtise et leur tendresse. Tous ont des anecdotes étonnantes, des informations de première main que je relie à mon livre.

Lors de la visite d'un parc namibien, le maître des lieux me montra des photos des morsures d'une araignée spécialement venimeuse qui vivait dans les environs, une plaie purulente et visiblement douloureuse, aussitôt susceptible de gâcher la mort d'un des salopards qui nourrissent mes intrigues. La question du pardon et de la vengeance traverse tout le livre : cette araignée allait la symboliser...

Je n'intellectualise pas beaucoup ce que je fais ou vis. En voyage, je prévois un minimum de choses – des contacts à rencontrer, des lieux qui fixeront les étapes du périple – et attends de voir ce qui arrive. Nous sommes ce qui arrive. Au fond c'est de cela qu'il s'agit. Le « personnage » de l'araignée n'aurait jamais vu le jour si le gardien du parc ne m'avait pas parlé de celles qui peuplent le désert. On peut ficeler une intrigue, apprendre dans des livres ou en suivant des cours spécialisés comment tirer un récit au cordeau, mais il est susceptible d'exploser à la vue d'une simple araignée...

C'est elle qui m'a donné l'ultime ressort de *Zulu*.

De même, nous faisons le plein dans une station-service perdue au milieu du désert quand une jeune femme namibienne vêtue de lambeaux qui mendiait devant les pompes se présenta à nous, son bébé rachitique, comme mort, dans les bras ; j'imaginai Epkeen

croisant cette mère dans la même station-service, femme khoïkhoï devenue folle après que des babouins avaient volé son bébé – la pauvre bercerait une poupée de chiffons à la place de son enfant, demandant à Epkeen s'il avait vu son petit, quelque part... Non, il ne fait pas toujours bon être dans ma tête.

Ni dans celle de la Bête.

La *dagga* sud-africaine fumée depuis des lustres, mon ami borgne se tenait encore malgré le manque qui le taraudait. Je l'observais avec amusement. Son comportement sur des terres aussi inhospitalières pouvait s'assimiler à de l'inconséquence (marchant en plein soleil à l'assaut de la plus haute dune du monde, ascension estimée à une heure quinze, en plus des deux kilomètres de piste pour l'atteindre, la Bête allait partir les mains dans les poches de son short, sans eau ni chapeau), voire à de l'inconscience (alors qu'il jetait des gros cailloux dans le gué que nous devions passer pour en estimer le fond, une bande de babouins rappliqua en montrant les crocs, et la Bête prit une branche pour les chasser, ces connards).

Nous achevions notre dernière bouteille de vin sur la terrasse de notre lodge, quand je proposai à la Bête de marcher un peu dans le noir et de s'allonger pour admirer la Voie lactée. Le borgne n'y voyant à moitié rien, je le laissai à son fond de pinard et marchai pieds nus sur le sable. Il était doux et tiède comme l'air de la nuit. Je m'allongeai cinquante mètres plus loin, au pied d'un arbre mort, sur le sol de ce désert qui me parlait tant. Un silence nu passa sur moi, bras écartés face au ciel étoilé, essais vaporeux, têtes d'épingle ou machines filantes à travers l'infini nocturne. En osmose avec les éléments, je passais des minutes lumineuses, bleu pétrole saupoudré de poussières cosmiques, quand un battement puissant et répétitif fendit le silence : les ailes d'un grand hibou blanc.

L'oiseau se posa sur la branche de l'arbre mort près duquel je reposais et, stoïque, me fixa comme une bête curieuse. On était deux. Je ne bougeai pas d'un pouce, les mains écartées sur le sable. Le hibou ne bougea pas davantage – après tout c'était son territoire –, visiblement curieux. Je lui parlai doucement, pour ne pas l'effrayer, il m'écoutait depuis sa branche et me devint bientôt familier, comme si nous étions branchés l'un à l'autre par un lien secret et mystérieux, rare et pur moment d'harmonie qu'un pas lourd brisa alors.

« Qu'est-ce que tu fous ? me lança la Bête.

– Chut ! Regarde sur la branche, il y a un hibou qui est venu se poser. Ça fait cinq minutes qu’il est là. On se parle sous les étoiles. Allonge-toi, tu vas voir comme c’est beau*. »

La Bête maugréa sous l’œil suspicieux du rapace, consentit à poser sa carcasse sur le sable. La nuée d’étoiles le captiva une minute ou deux. Ça ne dura pas.

« C’est nul ton truc.

– Pauvre plouc.

– C’est ça... Tiens, je vais faire un peu de sport, moi ! »

La Bête faisait régulièrement des exercices d’étirement très vaguement inspirés du yoga pour prévenir le retour d’une hernie discale qui l’avait tenu éloigné des terrains pendant des mois : il commença ainsi à s’arc-bouter sur le sable tiède, soufflant comme un bœuf à chaque figure acrobatique, tira sur ses jambes, ses bras, ses reins, ahanant si fort qu’on n’entendait plus la nuit.

Le hibou déguerpit illico de sa branche, entre écœurement et effroi, me laissant seul avec mon équipier. Sa gymnastique celte dura dix minutes, agrémentée de grognements et commentaires intempestifs, salopant définitivement l’instant magique.

La Bête finit par retourner vers la tente, les tendons bien étirés.

Et le grand hibou blanc revint bientôt, à sa place, pour poursuivre notre conversation silencieuse...

Si en partant je n’abandonnai qu’une trace légère sur le sable où l’on devinait encore l’emplacement de mes doigts, la Bête avait labouré le sol comme si un rhinocéros avait pris un bain de poussière pour éliminer ses parasites – j’étais parti en Afrique avec Godzilla.

Comme rien ne se perd, je me servais de cette scène lorsque Epkeen, à la recherche d’Ali perdu dans le désert, désespère de jamais le retrouver : lui aussi parlera au hibou, ému, sans obtenir de réponses...

Après dix jours en Namibie, où l’imagination carburait *in situ*, j’avais le final de mon livre, une fin belle et tragique comme je les aime. La mort n’est qu’une infime partie de la vie, c’est elle que je célèbre dans mes *unhappy ends*... Enfin, comme pour les films de cinéma dont les scènes sont tournées dans le désordre, il était maintenant temps de revenir au début de *Zulu* : Cape Town.

Note

* « Tu n'as jamais croisé de hibou dans la forêt bretonne ? » me taquine mon éditrice. Aucun de la sorte. J'ai beau avoir grandi près de la forêt de Paimpont, je ne me promène pas avec mon petit pot de beurre la nuit dans les bois. Ce n'était pas un hibou à la Walt Disney mais une sorte de grand-duc blanc d'une beauté à couper le souffle, perché sur la branche d'un arbre mort au milieu d'un désert austral tout aussi majestueux. Quelle chance de vivre un moment pareil. À cinq ou six ans déjà, apprenant que le dernier lion d'Asie venait de mourir, je pleurai pendant des heures, inconsolable à l'idée qu'un tel animal n'existerait plus jamais. Je voulais être Daktari, le vétérinaire des bêtes sauvages de la série télévisée, me marier avec une lionne, chasser les braconniers (à mort, hein), sauver mes amis les animaux de la folie des hommes.

Les sentiers de la gloire

Je regrettais le désert namibien, ses langueurs, les rares animaux croisés et le vent brûlant sur la peau de mes héros à l'agonie ; enfin, nous arrivions à Cape Town, une des plus belles villes du monde.

Nous posâmes nos sacs dans une pension proche d'Observatory, le quartier étudiant où Chevalier-Élégant et Planeur-Nerveux avaient vécu. Le Green Elephant était tenu par de jeunes métis cool et avenants. Des murs surmontés de fils barbelés et de lignes électrifiées ceinturaient l'enceinte et le jardin avec piscine – dedans, aucune femme de couleur. Dix jours sans amour, ça faisait long pour la Bête, qui commençait à regarder les pics verdoyants de la Table Mountain avec une sérieuse envie d'en scalper la moitié.

« Allons donc nous promener... »

Deux cents mètres suffirent à nous plonger dans l'ambiance. Un homme gisant à terre devant la pharmacie, des passants affolés, l'unité d'intervention de la police qui déboule avec armes de poing et gilets pare-balles, les gyrophares de l'ambulance qui hurlent à la mort : pour une première sortie dans le quartier populaire de Victoria, nous étions servis. Des épaves jonchaient les trottoirs, le visage ravagé par l'alcool ou la drogue, certains dans des états assez effrayants.

Le sida et la condition des enfants des rues étant deux des sujets de *Zulu*, j'avais organisé un rendez-vous dans un bistrot d'Observatory avec Raymond, un médecin belge qui travaillait pour une ONG dans le township de Khayelitsha. Avec ses moustaches broussailleuses et son regard vif, Raymond inspirait la sympathie. Le médecin m'expliqua son combat contre cette grande plaie qui dévastait le pays, le sida. Là encore, l'Afrique du Sud battait tous les records : près de dix pour cent de la population étaient infectés, une femme sur trois dans les townships, le plus souvent victimes de viol ou de viols conjugaux.

Si rien ne changeait, l'espérance de vie, qui avait déjà baissé de cinq

ans dans les années 1990, pourrait perdre quinze ans et tomber à quarante ans. D'ici trois ans, me dit-il, près de deux millions d'enfants auraient perdu leur mère des suites du sida. Au-delà des statistiques, les gens touchés par le virus étaient considérés dans les townships comme des pestiférés (certaines femmes refusaient de se faire soigner à l'hôpital de peur d'être battues par les infirmières, qui les accusaient « d'écarter trop facilement les cuisses ») et souvent prêts à croire n'importe quoi pour se soigner. Des milliers de malades s'imaginaient guérir en déflorant des vierges, croyances encouragées par des *sangomas* ignares, les guérisseurs, sous prétexte de médecine traditionnelle : sacrifice, émascation, enlèvement et torture d'enfant, les crimes rituels les plus abominables étaient régulièrement commis sous couvert de guérison miraculeuse. Plusieurs centaines de meurtres officiellement ces dix dernières années, des milliers plus sûrement : enfants mutilés, bras, sexe, cœur, organes arrachés, parfois à vif pour un surplus d'« efficacité », vertèbres vendues à prix d'or, la foire aux horreurs battait son plein, une foule d'incrédules anonymes dans le rôle de tueurs. D'autant que n'importe qui pouvait se déclarer « guérisseur » – la plupart des *sangomas* n'étant en réalité que de simples brûleurs d'encens psalmodiant des rengaines.

« Avec nos campagnes pour le port des préservatifs, nous prêchons dans le désert, me confia Raymond. Et le gouvernement ne nous aide pas. »

Pour contenir le fléau, la politique sanitaire du gouvernement ne préconisait pas seulement l'ail et le jus de citron, mais aussi de prendre des douches après les rapports sexuels ou d'utiliser des pommades lubrifiantes, les microbicides, qui malheureusement n'avaient pas tenu leurs promesses. Les explications de cette politique sanitaire irresponsable sont complexes, raison pour laquelle j'avais inclus des labos pharmaceutiques dans mon roman.

En 2002, le gouvernement sud-africain avait engagé un bras de fer avec cette industrie qui refusait la distribution de médicaments génériques pour les personnes infectées. L'accès aux antiviraux avait finalement été entériné avec le concours de la communauté internationale, mais le sujet restait brûlant. Pour le président Mbeki, une nation était comme une famille unie, stable, nourricière, qui s'épanouissait dans un corps sain et discipliné. Mbeki invalidait les statistiques de séroprévalence, le taux de décès, les violences sexuelles

relevant selon lui de la sphère privée. Il mettait en accusation pêle-mêle son opposition politique, les activistes de la lutte contre le sida, les multinationales et les Blancs toujours prompts à stigmatiser les pratiques sexuelles des Noirs, alors en position d'accusés – le « péril noir », résurgence de l'apartheid. Le rejet des préservatifs, considérés comme non virils et l'instrument des Blancs, finissait de noircir un tableau déjà passablement désespérant.

« Ben c'est pas avec ça qu'on va draguer », résuma sobrement la Bête, avant de recommander une tournée.

Car nous n'étions pas au bout de nos peines. L'interrogeant au sujet du Mandrax, une drogue des townships, le médecin me répondit qu'une autre dope faisait aujourd'hui des ravages : le tik. Fabriqué à partir d'éphédrine, transformé en méthamphétamine, le tik peut être fumé, inhalé ou injecté en intraveineuse. Aussi produit sous forme de cristaux (crystal meth), le tik coûte le sixième du prix de la cocaïne pour un effet dix fois plus puissant. Fumer ou injecter la méthamphétamine produit un flash rapide : stimulant physique, illusion d'invincibilité, sentiment de puissance, maîtrise de soi, énergie, volubilité excessive, euphorie sexuelle... À moyen terme, les effets s'inversent : fatigue intense, décoordination des mouvements, nervosité incontrôlable, paranoïa, troubles hallucinatoires visuels et auditifs, plaies et irritations de l'épiderme, délire (fourmillement d'insectes sur la peau), sommeil incoercible, nausées, vomissements, diarrhée, vision brouillée, étourdissements, douleurs à la poitrine. Hautement addictif, le tik mène à la dépression ou à des psychoses proches de la schizophrénie, avec des dommages irréversibles au niveau des cellules du cerveau. La paranoïa peut en outre entraîner des pensées meurtrières ou suicidaires, et les symptômes psychotiques persister pendant des mois après le sevrage.

Voilà donc le genre de junkies que nous avons croisés dans les rues du quartier : des accros au tik.

Labos pharmaceutiques, sida, drogue dévastatrice : mon intrigue policière prenait forme, d'autant qu'un personnage réel et particulièrement rebutant, Wouter Basson, hantait *Zulu*.

Chimiste de génie, Basson avait participé au Project Coast avec les services secrets de l'apartheid, un projet qui visait à éliminer les opposants au régime ségrégationniste puis la population noire dans son ensemble. Parmi ses multiples méfaits, Basson avait imaginé

inoculer le virus du sida dans l'eau afin de contaminer les townships où s'entassaient les différentes ethnies – d'après la logique mathématique de l'époque, l'arrivée de la démocratie s'avérant inéluctable avec le processus de mondialisation et l'affaiblissement de l'URSS, la population blanche ne représentant que dix pour cent du pays, l'élimination des Noirs était la seule solution viable pour garder le pouvoir.

Malgré les deux cents chefs d'accusation qui le frappèrent lors du procès dont il fit l'objet à l'avènement de la démocratie, ce Mengele à la sauce apartheid avait finalement été relaxé. « Un jour sombre pour l'Afrique du Sud », avait déclaré Desmond Tutu, prêtre et défenseur des droits de l'homme qui supervisait la commission Vérité et Réconciliation mise en place pour pacifier le pays.

Le magistrat chargé de juger Wouter Basson était le beau-frère d'un général de l'armée, et Basson savait trop de choses : impliqué dans les magouilles des barbouzes occidentales, le chimiste avait trempé dans la guerre Iran-Irak qui sévissait alors, participant à fournir des armes chimiques à Saddam Hussein, alors notre allié – en dépit de tous les traités d'interdiction de telles armes.

Basson n'était pas le seul criminel à n'avoir jamais été puni pour ses exactions ; beaucoup de militaires ou complices de l'apartheid avaient refusé de témoigner à la commission Vérité et Réconciliation, certains avaient même poursuivi leurs activités sans changer grand-chose à leur mode de vie et encore moins leur façon de penser. L'un d'eux, Terreblanche, activiste pro-apartheid, prendrait le nom d'un des principaux criminels de mon livre – ironie du sort, le véritable Terreblanche se ferait tuer par ses ouvriers noirs, qu'il aimait tant battre à coups de fouet, une vieille tradition afrikaner.

Les labos pharmaceutiques sous-traitant désormais leurs expériences, à la fois pour plus d'opacité et pour faire baisser leurs coûts, la plupart des tests de médicaments avaient lieu dans les pays émergents, parmi lesquels l'Afrique du Sud.

Avec le tik, les gueules cassées avachies sur les trottoirs de Cape Town donnaient un visage à la mort. En attendant de voir ça de plus près, il me fallait traîner du côté d'Observatory, le quartier où Nicole, la jeune étudiante de mon livre, était sortie avant qu'on la retrouve massacrée dans le jardin botanique.

Tout le monde, à commencer par les gens du Green Elephant, nous recommandait de ne pas nous aventurer seuls dans les rues le soir, encore moins à pied, mais ni la Bête ni moi n'étions venus ici pour boire des sodas avec les mémères en short des hôtels sécurisés. C'est donc de nuit et à pied que nous avons arpenté l'avenue bigrement déserte en direction des bars d'Observatory. Il est impossible de passer inaperçu avec un borgne en bandeau noir à ses côtés, encore moins s'il est vêtu en kaki paramilitaire. Nous n'avions pas grand-chose sur le dos, aucun objet de valeur, mais j'avais quand même briefé mon équipier.

« Si on se fait braquer avec une arme, tu ne casses pas la gueule du type, vu ? »

Une douzaine de bars s'alignaient dans la rue principale d'Observatory, épiscentre des activités nocturnes. La faune locale était plutôt joyeuse, accueillante. J'imaginai les dernières heures de ma jeune victime, les types qui lui tournaient autour. Après quelques verres de rhum aromatisé, la Bête eut envie d'un petit remontant avant d'aller tester les night-clubs du quartier. Les vendeurs ambulants ne commercialisant pas seulement des sandwiches ou des cigarettes, nous optâmes, non pas pour du tik (merci bien) mais pour un sachet de Durban Poison, la marijuana de la côte qui, après un trois-feuilles d'herbe pure fumée dans un coin peu passant, nous envoya cul par-dessus tête.

Nous longeâmes quelques clubs peuplés de petits Blancs propres sur eux jusqu'au bout de la Lower Main Street, où un groupe de jeunes Noirs et métis, garçons et filles, se pressait devant une sorte de hangar qui faisait office de boîte de nuit.

« Ça a l'air bien ! » me certifia la Bête, l'œil rubicond.

Des fesses rebondissaient dans son âme blanc cassé. Son bandeau noir et sa tenue de combat alimentant le mystère, nous entrâmes sous les yeux éberlués des noctambules – nous étions les seuls Blancs présents –, ce qui ne dispensa pas le videur de nous fouiller au corps pour savoir si nous ne cachions pas d'armes.

L'ambiance à l'intérieur du hangar était assez festive, le décor réduit au strict minimum : un comptoir, quelques chaises, deux pauvres spots, une platine. Les gens étaient beaucoup plus calmes que nous, buvaient peu et nous observaient, curieux, sans agressivité. C'était la première fois que je me retrouvais dans un club exclusivement noir,

qui plus est post-apartheid. La Bête se moquait de moi – je dansais, paraît-il, comme Louis de Funès sous la drum'n'bass. Je lui fis remarquer qu'avec sa dégaine de fermier afrikaner et son œil rouge sang, aucune fille n'approchait à moins de trois mètres – ni aucun garçon d'ailleurs. Une forme d'unanimité, de vide autour de nous, qui rappelait la vieille peur du Blanc.

Laissant la Bête à sa danse de guerre, j'improvisai quelques pas et gestes mystérieux, entre David Bowie et Dalida, aussitôt imité par mes voisins de dance floor, visiblement ravis de faire n'importe quoi avec moi. « Ah ! si Mandela voyait ça ! » s'écriaient mes bras de cybernaute sous les sourires hilares de mes nouveaux frères et sœurs noirs. J'en avais la rage à l'œil.

« C'est bien que vous soyez là ! me cria bientôt un jeune Black. On ne voit jamais de Blancs ici !

– On n'en a rien à foutre des Blancs, nous ! je m'emportai, à fond dans mon trip fraternité avec les opprimés. On est venus vous voir, vous : pas des grosses touristes en sandales !

– ... ?

– Allons boire un verre, c'est moi qui offre ! »

Oui, j'ai tendance à m'emporter dans ces moments-là, et je me fous de savoir ce qu'on peut en penser. J'ai toujours été du côté des animaux face aux humains, du côté des Indiens face aux cow-boys, des femmes face aux hommes, j'avais l'âme noire face aux Blancs. J'étais Mohamed Ali contre Nixon, Mandela contre l'apartheid, j'étais Ali Neuman, le héros zoulou de mon livre. Fraterniser avec les victimes d'hier, non pas avec le sentiment de culpabilité du petit Blanc bien-pensant, mais parce que leur histoire m'enrage comme si je l'avais vécue. Et le cynisme visant à hocher la tête avec un rien de commisération devant ce type de sentiment m'a toujours fait dégueuler. J'ai l'empathie dans les tripes, c'est ma douleur et ma force. OK ?!

La proclamation de zones blanches sous l'apartheid avait entraîné des déplacements massifs de population noire et métisse, éparpillant les communautés et détruisant le tissu social : le pouvoir les avait ainsi parqués dans les townships, sorte de bidonvilles, de l'autre côté de la Table Mountain.

Au-delà de Mitchell's Plain s'étend une zone dunaire, les Cape Flats,

où le gouvernement de l'apartheid avait décidé de bâtir Khayelitsha, « nouvelle maison », modèle de l'urbanisme de contrôle à la sud-africaine : très éloignée du centre-ville.

Tsotsi est le nom donné aux gangsters qui y font la loi.

Les Cape Flats sont divisés en territoires, tenus par des gangs aux activités variées. Ils ont ici une tradition ancienne et se sont même transformés en syndicat – en 1994, considérant que le gangstérisme était issu de l'apartheid, mille cinq cents *tsotsis* avaient manifesté devant le Parlement pour bénéficier de la même amnistie que les policiers. Certains gangsters sont employés par les propriétaires de débits de boissons illégaux, les *shebeens*, ou par les barons de la drogue pour protéger leur territoire. D'autres *tsotsis* forment des organisations pirates, pillant d'autres gangs pour se fournir en drogue, alcool et argent ; il y a aussi les bandes de pickpockets qui agissent dans les bus, les taxis collectifs ou les trains, les mafias spécialisées dans le racket, et enfin les gangs des prisons qui gèrent la vie en détention (contrebande, viols, exécutions, évasions), auxquels tout prisonnier adhère, de gré ou de force.

Principalement constitué de cabanes en bois et de *matchbox houses*, littéralement « maisons en boîtes d'allumettes », Khayelitsha est l'un des plus vieux townships de Cape Town. Conçu pour accueillir deux cent cinquante mille personnes, il en compte aujourd'hui un million, peut-être deux – ou trois : après les squatteurs, les sans-logis des autres townships surpeuplés ou les travailleurs migrants, Khayelitsha n'en finit plus d'avaloir les réfugiés de toute l'Afrique, des centaines de milliers de personnes qui par instinct de survie convergent vers la pacifique province du Cap.

Poumon de mon livre, le quartier sert de tampon entre Cape Town, estampillée « plus belle ville du monde », et nombre de migrants du reste de l'Afrique subsaharienne. Un endroit qu'il était bien entendu peu recommandé de parcourir à l'aveuglette.

J'avais déjà mis les pieds à Khayelitsha avec Joséphina, la nounou xhosa de mon filleul : nous y avons passé une journée formidable, l'accompagnant dans son église où un prêtre noir aussi survolté que James Brown nous avait accueillis à bras ouverts. Seulement le temps était passé et il nous fallait un nouveau contact pour y retourner.

L'Alliance française d'Auckland m'ayant permis de passer une soirée inoubliable avec les Maoris du *marae* de West Coast Road, je me dis

que celle de Cape Town pouvait peut-être m'aider.

Après l'avoir prévenu par mail de ma visite, je me présentai dans le bureau du directeur de l'Alliance française et ressentis au premier regard une forme d'animosité, alors que nous ne nous étions jamais rencontrés.

« Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous », me coupa-t-il très vite, avant de replonger sur son ordinateur, la mine indifférente.

Le directeur de l'Alliance n'avait pas le temps de parler à un écrivain français qui préparait un livre se déroulant dans le pays où il était chargé de promouvoir la culture et la langue de Molière : pas un mot.

La Bête m'attendait dans l'entrée.

« Alors ?

– Laisse tomber, c'est un connard », l'informai-je.

Il y a des coups de pied dans le ventre qui se perdent. Il ne restait plus qu'à boire un verre, voire manger un morceau. Un couple de jeunes, une Blanche et un Noir, tenaient le petit bar-restaurant de l'Alliance française, qui leur louait l'espace. On a tout de suite sympathisé : la jolie blonde était polonaise, fuyant l'ultra-catholicisme de son pays ringard qui, à l'image de sa famille, voyait d'un œil atterré sa liaison avec un Noir, un Français du 93, exilé comme elle en Afrique. Nos nouveaux compagnons.

Une rencontre en engendrant d'autres, le couple était ami avec Beau-Sourire, le plongeur du bar de l'Alliance, un jeune Xhosa qui habitait Khayelitsha. Beau-Sourire avait comme eux vingt-trois ans et proposa de nous faire visiter son quartier, dimanche si on voulait...

Débordant sur l'autoroute qui mène à l'aéroport, le township de Khayelitsha était plein d'enfants en short qui nous faisaient coucou à la vitre, de maisons bricolées avec les moyens du bord, de taxis collectifs surchargés, de mamas se dandinant sur leurs vieilles claquettes. Là encore, aucun Blanc à l'horizon.

On est passés au supermarché du township pour acheter ce qui manquait le plus à la mère de Beau-Sourire, avant de découvrir sa famille. Ils étaient fauchés, comme tout le monde ici, mais vivaient dans une maison en dur, et les deux petits dansaient dans la cour au son de la radio locale. Nous avons arpenté le quartier en voiture, bu un verre dans un *shebeen* où des jeunes, d'abord intimidés par notre présence dans le débit de boissons clandestin, finirent par nous mettre

la pâtée au baby-foot (avec des joueurs en plastique et la Bête qui ne voyait même pas la balle, c'était pas dur). Complexe sportif, églises, dispensaire médical, palais de justice, quartier historique de Khayelitsha, nous traînâmes un peu partout avant de longer le commissariat d'Harare, l'un des deux postes de police du township.

Il était cerné de fils électrifiés, une lourde grille d'acier en bloquant l'accès, avec des cages à l'arrière des véhicules de police stationnés dans la cour. Deux cents policiers travaillaient là pour gérer les dérives d'un million d'habitants, accentuant l'impression de Fort Apache en territoire hostile.

« Allons-y. »

J'entrai sur la pointe des pieds, ne sachant trop comment on allait m'accueillir, me présentai comme écrivain, demandai à interviewer un policier et créai une brève panique au comptoir du commissariat d'Harare : le flic à l'accueil assura qu'il n'avait pas le temps, un autre prétextait que lui non plus, un troisième avait mal aux dents, enfin l'officier trancha : la jeune flic enrobée aux gentils yeux de phoque qui finissait son service, oui, vous là-bas, allez donc parler à l'écrivain blanc !

La pauvre agent de police tremblait de tous ses membres en nous faisant entrer dans le bureau voisin, proche des cellules. Je la rassurai vite sur mes intentions – je cherchais de simples renseignements sur la vie des policiers du township dans le cadre d'un roman sud-africain –, si bien qu'elle se détendit un peu, avant de livrer tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Les policiers d'Harare faisaient face à une population peu coopérative : ils venaient souvent arrêter leurs fils ou leurs frères, et la peur des représailles cousait les lèvres. Les meurtres étaient fréquents à Khayelitsha, les viols quotidiens, les violences conjugales endémiques. La jeune policière vivait dans la peur : peur qu'on défonce la porte de sa bicoque la nuit pour la cambrioler, peur qu'on la viole, qu'on la tue pour dérober son arme de service, peur du meurtre aveugle commis en pleine rue, peur des vendettas si on arrêtait un *tsotsi* trop puissant. Elle ne cachait pas que son métier était dur, déprimant : sujets au stress, sans cesse face au danger, choqués par les crimes et les récits des victimes, fatigués, sans suivi psychologique ou incompris de leur conjoint, les policiers se suicidaient par dizaines.

« Mais j'adore mon métier, conclut-elle dans un sourire cent pour cent africain. Aider les gens, c'est toute ma vie ! »

J'avais trouvé le personnage de Janet Helms, la métisse amoureuse de Dan Fletcher qui rejoindrait l'équipe d'Ali après la mort du jeune policier et piraterait les comptes des labos et de leurs complices : même anxiété, même force de vie devant le malheur. Une part d'Afrique noire.

Les informations affluaient, se rattachaient à *Zulu* par petites touches, complétant le puzzle que j'avais à l'esprit. La première version du livre était presque achevée avant le départ en Afrique du Sud mais j'avais cité beaucoup de lieux de mémoire, il m'en manquait encore et rien ne vaut le terrain.

Je traînai la Bête dans les décors qui nourriraient mon roman, à commencer par le merveilleux jardin botanique de Kirstenbosch où l'on retrouverait le corps de Nicole, la jeune étudiante. Le lieu du crime est un passage obligé dans le polar ; pour donner un intérêt particulier à ce type de scène, je cherche un détail, une vision légèrement décalée, voire poétique, susceptible de surprendre le lecteur. En l'occurrence, je plaçai le corps de Nicole parmi les magnifiques iris de Wilde, fleurs blanches aux pétales ensanglantés – c'est la vision qu'aurait Ali de la scène de crime.

Clifton, le quartier chic du bord de mer, abriterait la maison des parents réactionnaires de Nicole ; le quartier malais qui recouvrait les vestiges de District Six (l'ancien quartier métissé du centre-ville rasé par l'apartheid) serait celui de Judith, sa copine étudiante.

La plage de Boulders Beach où s'ébattaient une colonie de manchots, Gordon's Bay où rôdent les grands requins blancs, le village de pêcheurs de Fish Hoek, le cap de Bonne-Espérance et ses babouins en liberté, la route à flanc de falaises de Chapman's Peak, les bars de Long Street où je lisais la presse le matin, le complexe marchand du Waterfront érigé sur les quais du port de commerce, je traînai partout et à toute heure pour nourrir les scènes de *Zulu* sans jamais ressentir peur ni crainte particulière. Si toutes les habitations restaient sécurisées, avec fils barbelés électrifiés et « réponse armée », après le traumatisme de l'apartheid, la population noire et métisse de Cape Town n'aspirait qu'à accéder au niveau de vie de la classe moyenne blanche, sans heurts. La ségrégation n'était plus raciale mais sociale.

Nous passâmes quelques jours parmi les vignobles de la région de Stellenbosch où Ruby, l'ex-femme d'Epkeen, vivait désormais avec son riche dentiste, avant de nous rendre sur la plage de Muizenberg, une étendue de sable blanc longue de plusieurs kilomètres battue par les vents au large de Cape Town. C'est là qu'a lieu un des moments forts du roman.

La cruauté fait partie de la société sud-africaine : on peut y mourir pour une montre, une voiture ou une télé à écran plat, de la manière la plus impitoyable qui soit. Ces faits divers, relayés par la presse, sont évidemment traumatisants. Même si cette violence est subséquente à un demi-siècle d'apartheid où la majorité des gens ont été maintenus dans l'ignorance, sans repères ni morale collective digne de ce nom, elle suinte encore de la nation arc-en-ciel.

Pour décrire cette cruauté, j'imaginai mon trio de flics sur la piste du tueur de Nicole, marchant des kilomètres sur la plage de Muizenberg pour interroger les surfeurs : ils tombent alors sur une bande de *tsotsis* défoncés au tik qui, dans une scène pénible, coupent les mains de Dan Fletcher avant de l'égorger.

Je n'ai aucun plaisir à écrire ce type de scène. Mon imagination est toujours sur le fil du rasoir et je déteste quand on sent que l'écrivain « jouit » des sévices infligés à ses personnages. La violence du monde est suffisamment présente, voire insupportable, pour en rajouter. Elle m'effraie particulièrement depuis le jour où j'ai cogné sur le violeur de ma première amoureuse avec l'envie de ne plus m'arrêter, de laisser cette raclure sur le carreau pour qu'il ne sévisse plus jamais. Les larmes que j'ai versées cette nuit-là à Rennes sont toujours là, rentrées, appliquées au masque du monde.

Mon imaginaire est violent depuis que j'ai pris conscience des hommes. J'éprouve sans doute une forme de fascination, mais surtout une vive répulsion pour toute cette barbarie. On me parle souvent de cette scène sur la plage de Muizenberg. Si elle « fonctionne », ce n'est pas pour son originalité mais pour son réalisme, la compassion pour Dan Fletcher et sa vie qui pourrait être la nôtre, banale, unique. Les victimes de mes livres ne sont pas des faire-valoir du détective chargé de résoudre l'affaire, mais des êtres à qui on ôte leur seule richesse, la vie. Et si je les choisis jeunes, c'est parce que c'est encore plus écœurant. La violence gratuite contribue à déshumaniser la personne qui en est victime ; même s'il s'agit d'un assassin ou d'un bourreau, il

vaut mieux lui trouver une fin bien méchante, par où il a péché de préférence, pour donner un sens à cette violence.

Il y a certes des psychopathes dénués de sentiments et capables de toutes les atrocités, mais ils représentent une catégorie si infime du prisme humain qu'ils le décrivent à la marge. Hannah Arendt ou Primo Levi nous éclairent sur cette « banalité du mal » et les raisons qui poussent des êtres dits civilisés à se vautrer dans la barbarie. C'est ce type de violence qui m'intéresse.

La Bête et moi suivîmes l'itinéraire des trois policiers de *Zulu*, nous éloignant de la petite station balnéaire. La plage était impressionnante, d'une lumière belle et aveuglante, presque blanche du sable soulevé par les vents. Après deux kilomètres de marche, nous ne tombâmes pas sur des *tsotsis* ultra-violents mais sur des gamins qui jouaient au foot.

À force de grossir, les townships avaient débordé sur la route de l'aéroport de Cape Town, envahissant les terrains vagues jusqu'aux dunes qui bordaient la longue plage de Muizenberg. Les gamins avaient ainsi un superbe terrain de jeu. Ils étaient toute une bande à courir après un ballon, surpris de voir des Blancs débarquer si loin de la station balnéaire. Tous les gosses du monde adorant se faire peur avec des pirates (je rappelle que la Bête porte un bandeau noir), nous ne fûmes pas longs à nouer le contact. Bizarrement les gamins ne savaient pas qu'on pouvait faire des buts avec deux tee-shirts en guise de poteaux, mais rigolèrent vite en voyant la Bête rater toutes ses volées.

Si la réalité rattrape toujours la fiction, elle flâne aussi à sa guise.

Le voyage touchant à sa fin, le hasard voulut que Chevalier-Élégant, de retour en Afrique du Sud pour un reportage télévisé, nous invite sur le tournage. Il se tenait à Llandudno, à quelques miles de Cape Town, où les nouveaux riches se faisaient construire de superbes maisons d'architecte sur les collines dominant la mer – la villa du jet-setteur français filmé par l'équipe de Chevalier-Élégant devint celle de Kate, une autre étudiante blanche retrouvée morte sur la plage en contrebas.

Passé le shooting, nous suivîmes le jeune millionnaire français en Ferrari dans un restaurant huppé de la ville (un mois plus tôt, un gang armé de kalachnikov avait braqué tous les clients), puis dans une boîte

à la mode. Entouré de mannequins, la Bête avait retrouvé son poil soyeux sans perdre ses habitudes addictives, et il se trémoussa sur la piste, oubliant les caméras. Les Noirs de la boîte-hangar d'Observatory nous manquaient un peu au milieu des paillettes et des blondes, mais la *dagga* nous mit sur orbite pour une dernière nuit sud-africaine.

La Bête connut son jour de gloire deux mois plus tard, lors de la diffusion du fameux reportage télé, où il apparaissait une poignée de secondes, se trémoussant l'œil rubicond au milieu de la jet-set féminine.

Je tenais mon livre, ses personnages, ses décors, et boucler la boucle avec Chevalier-Élégant, l'ami par qui tout avait commencé, était un signe du destin. Je ne me trompais pas : pour la première fois de ma vie d'auteur, les derniers mois d'écriture se déroulèrent comme par magie. La trame était là avant mon retour en Afrique, mais il manquait le supplément d'âme, les détails qui changent tout, la réplique entre Ali et Zina qui décrit son impuissance à l'aimer mieux que toutes les explications psychologiques ou traumatiques, un peu plus de tendresse pour Ruby et Brian, deux doigts d'humour pour atténuer la violence d'un pays âpre, dur au mal, comme mes héros. Le voyage m'avait donné tout ça.

Ce livre marqua aussi la rencontre avec Cheval-Fougueux, mon nouvel éditeur de romans noirs, un jeune homme passionné, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, bourré d'idées et d'enthousiasme, dix fois plus cultivé que moi, aussi dingo, plus fragile surtout, maladroit parfois. On ne se quitterait plus.

Zulu publié, la sortie se fit d'abord assez timidement. Les auteurs n'ont pas le couperet au-dessus de la tête comme les réalisateurs dont le film doit marcher le jour même de sa sortie sous peine d'être évincé des écrans, mais la durée de vie moyenne d'un livre sur les étals est d'environ trois mois. Puis il gagna un premier prix « prestigieux », puis un deuxième, un producteur acheta les droits audiovisuels du livre, avant que *Zulu* ne gagne d'autres prix littéraires, faisant grimper les ventes à mesure que les mois passaient. Non seulement je sortais la tête de l'eau, mais je pouvais faire la planche en regardant le ciel. Comme il avait toujours été bleu, j'étais heureux sans trop m'y voir briller.

En attendant, fini le RMI, les emprunts aux copains pour payer le loyer, les demandes de bourse d'écriture, les fins de mois qui

commencent le dix, les peluches made in Corée du Nord pour ma fille. J'arrivai au bout du tunnel, là où tous les auteurs rêvent de se retrouver : vivre enfin de sa plume. Plus de vingt ans après ma première publication au bar d'Éléphant-Souriant, il faut avouer que ce vent de liberté faisait rudement plaisir. L'effet du succès tourne les têtes mal boulonnées, mais la mienne est trop rock pour céder à cette pauvre bourrée. Il y a toujours un Everest à grimper, celui du prochain livre, d'autres pays à explorer en recommençant tout à zéro, de nouvelles rencontres auxquelles se préparer.

La seule vraie différence entre l'avant et l'après succès, c'est que maintenant c'est moi qui invite.

« Donner rend plus fort », disaient les Sioux. Une façon d'être qui va bien à ma petite tribu, depuis toujours.

Fausse pistes

Je finissais l'écriture de *Zulu* quand survint un événement imprévu : la disparition de mon ami Marc au large de l'Espagne.

Avocat rencontré à Rennes sur les terrains de rugby, flibustier au long cours – il avait passé le Cap Horn avec le navigateur Christophe Augain lors d'une course australe –, Marc portait un dentier depuis qu'un semi-remorque lui avait démolì la face et les dents de devant lors d'un accident de la route, appareil qu'il ôtait volontiers dans les bars pour faire peur à ceux qui la ramenaient. Un type intelligent et un cœur en or malgré ses hurlements et ses provocations éthyliques... Marc, disparu en mer.

On n'a jamais retrouvé son corps mais d'après les débris de son voilier, un bout d'étrave, on supposait que Marc avait été broyé par un cargo de nuit. Ou qu'il s'était fait découper par un bateau de pêche espagnol, ces chauffards de la mer – seul à bord lors du drame, Marc avait dû s'endormir plutôt que de prendre le quart. Dans tous les cas, on ne passerait plus de soirées folles ensemble, à refaire le monde en le tordant dans tous les sens, ses grands yeux bleus mimant la folie dure... Mourir un cargo dans la gueule, oui, c'était bien le style de Marc.

Ébranlé par sa disparition et l'ambiance fraternelle des années Sarkozy qui envahissait la France, je décidai d'axer le prochain « Mc Cash » autour des politiques migratoires, de l'accueil et du destin des migrants dans un pays jusqu'alors considéré comme celui des droits de l'homme.

Les récits de naufrage au large des côtes, de femmes et d'enfants flottant le ventre plein d'eau, de jeunes retrouvés gelés dans le train d'atterrissage des avions, les arrestations des survivants sans papiers à la sortie des écoles par la police française, les églises qui les protégeaient éventrées à coups de hache, tous ces espoirs rançonnés

par les passeurs et les mafieux qui s'engraissaient sur leur dos mouillé, ce même argent blanchi dans les paradis fiscaux qui, au final, arrangeait tout le monde – les un pour cent qui se partagent sans nous le magot –, le sort des marins exploités par les armateurs, leurs trafics et pavillons de complaisance, autant de sujets qu'affronterait Mc Cash à son corps défendant.

Les routes qu'utilisaient les migrants en 2008 convergeaient jusqu'au goulot d'étranglement de Ceuta, l'enclave espagnole au nord du Maroc, d'où ils espéraient rejoindre l'Europe. Les autres partaient des rives méditerranéennes avec les moyens du bord, ou alors carrément d'Afrique noire. Mc Cash ayant besoin de prendre l'air, j'avais décidé d'envoyer mon borgne dans un de ces pays d'émigration.

Lequel ?

J'avais trouvé Tanger triste, sur le port les jeunes cachés sous les essieux des camions prêts à embarquer se faisaient chasser par les bergers allemands de la police, je ne connaissais aucun passeur tunisien ou libyen, les gardes-côtes m'auraient ri au nez si je leur avais demandé de les accompagner, j'avais juste traîné un peu sur la côte andalouse où les migrants accostaient, quand ils accostaient.

Une association basée à Arras, Colères du présent, me proposa alors une virée avec une cinquantaine d'artistes militants à Saint-Louis du Sénégal, dans le cadre d'un échange culturel. Le lieu où les malheureux partaient pour l'Europe en pirogue : c'était un signe du ciel ou je n'y voyais plus rien.

La Bête accepta aussitôt de m'accompagner.

Nous nous retrouvâmes ainsi à Saint-Louis avec les artistes locaux. La région était musulmane mais les Sénégalais plus coulants que les Arabes au sujet de l'alcool : nous vidâmes la cave de notre cantine le premier soir, celles de la ville le lendemain, de la région le troisième. Les membres du groupe Marcel et son orchestre étaient de sérieux clients, mais j'avais mon arme secrète : la Bête. Rien à voir avec un diesel : la Bête boit tout de suite beaucoup, de tout, tout le temps, et ne s'arrête que pour fumer de l'herbe ou enlever son slip.

Les femmes sénégalaises étaient effectivement d'une grâce naturelle époustouflante – Angélique, l'ex-femme de Mc Cash devint dès lors sénégalaise –, mais après une semaine de ce régime alcoolisé, force fut de constater que pour témoigner du désespoir des migrants africains,

c'était un peu court.

Hormis ce triste record de débauche en terre musulmane et le fait d'avoir trouvé un modèle pour Angélique dans un prochain roman, je ne tirai rien de ce voyage à Saint-Louis du Sénégal. La suite des aventures de Mc Cash devait-elle être reportée *sine die* ?

J'avais déjà écrit une centaine de pages autour de la disparition de Marc, des marins au long cours exploités dans les zones de non-droit que constituent les mers du globe, du naufrage qui ressemble de plus en plus à un meurtre. Comment intégrer le personnage d'Angélique et le récit de ces migrants qui risquaient tout pour atteindre l'Europe-Eldorado ?

Je comptais évoquer le parcours des Africains, le danger qui les guettait sur la route et les passeurs qui tiraient profit de leur misère mais, bien avant que le problème ne prenne une ampleur dramatique avec les réfugiés d'Irak et de Syrie, j'allais être happé par un autre tourbillon : celui de l'histoire argentine.

Contre-feux

La première fois que j'entendis parler de l'Argentine, c'était en 1978. J'avais onze ans et, comme la moitié des gamins, pensais foot. C'était ma première Coupe du monde, je croyais encore aux valeurs du sport, mais un copain d'école plus âgé m'avait parlé de junte militaire, de torture, de boycott. Un de nos joueurs, Rocheteau, « l'Ange vert », avait même évoqué l'idée de ne pas se rendre en Argentine pour protester contre les exactions des militaires, qui avaient besoin de voir l'équipe nationale gagner la Coupe du monde pour redorer leur blason.

De fait, la compétition s'avéra une succession de tricheries, d'arrangements, de pressions sur les joueurs – les finalistes hollandais, qui avaient prévenu qu'ils ne serreraient pas la main du dictateur Videla, étaient entrés sur la pelouse sous une haie de mitraillettes plusieurs minutes avant l'équipe d'Argentine, histoire de sentir l'hostilité.

Mon copain d'école ne se trompait pas : le stade de River où avait eu lieu la finale de la Coupe du monde 1978 donnait sur « l'avenue de la joie », noire de supporters exaltés après la victoire de l'équipe nationale, hurlant « *Argentina ! Argentina !* » en passant devant l'École de mécanique de la Marine, la sinistre ESMA, premier centre de torture et de disparitions organisées par la dictature vidéliste. Les malheureux « subversifs » les entendaient, ces cris de joie taurine, pendant qu'on les violait ou qu'on les passait à la *picana*, la gégène.

On n'enlevait pas les gens au petit bonheur, on enlevait tous ceux qui défendaient des idéaux de gauche – militants, syndicalistes – ou qui en avaient l'aspect. Des hommes en Ford Falcon sans immatriculation kidnappaient ceux qui avaient les cheveux longs (= beatniks), des lunettes (= lecteurs), les filles en jupe (= salopes qu'on violait à la chaîne pour leur apprendre qu'il faut rester à la maison

sous la férule du chef de famille, gardien de l'ordre moral et chrétien), des écrivains (= de gauche), des psychanalystes (= marxistes freudiens), les curés de *barrios* (= défenseurs de pauvres), etc.

Parmi ces trente mille disparus, combien d'Edgar Morin, de Jean Malaurie, Bourdieu, Deleuze, Coluche, Grisélidis Réal ou Belmondo ?

Je n'avais jamais mis les pieds en Argentine, ni même en Amérique du Sud, mais la dictature qui avait sévi là-bas me faisait gamberger à mesure que je me documentais sur le sujet : enlèvements, tortures, assassinats, les témoignages des survivants étaient à la limite du supportable.

Je fis un premier voyage de « repérage » en 2008, avant la sortie de *Zulu*, avec ma compagne de l'époque, Loutre-Bouclée, et Jeromeradigois.com, sculpteur émérite et complice de précédents voyages en Andalousie et au Maroc, histoire de prendre le pouls du pays.

L'appartement que nous louions rue Peru, au cœur de San Telmo, le vieux quartier du centre-ville de Buenos Aires, était typiquement portègne, avec son marbre fissuré et ses meubles d'un autre temps. Le balcon donnait sous un pont autoroutier où les camions rugissaient nuit et jour ; une famille de *cartoneros* vivait là, entassée sous les voûtes hurlantes, victime de la crise financière, depuis longtemps visiblement – un pauvre bric-à-brac formait leur maison en carton. Un bébé pleurait le soir, langé avec les moyens du bord. Où la mère avait-elle accouché ? Mon esprit dansait déjà à la vision de ce triste tango.

Nous nous rendîmes Plaza de Mayo – la place de Mai – où, tous les jeudis depuis 1977, face à la Casa Rosada (l'Élysée local), les Grands-Mères manifestaient pour réclamer le « retour en vie » de leurs maris et enfants enlevés pendant la dictature. Leur colère légitime, leur courage (les premières d'entre elles avaient été kidnappées et liquidées par les militaires), leur obstination à ne jamais céder devant aucune menace ni chantage, à refuser toute forme d'amnistie, leur foi en la vérité et la justice, je n'en menais pas large derrière mes lunettes de soleil. Des pleurs ravalés à grand-peine, les poils dressés sur les bras devant la place où elles défilaient, le combat de ces vieilles femmes en fichu me retourna l'âme côté écorché.

Maintenant c'était sûr, mon prochain livre serait argentin.

Nous errions au hasard des rues, des parcs, des avenues. Près de

l'ancienne gare de Retiro, Regazoni, un sculpteur portègne, avait laissé ses œuvres en plan dans le jardin en friche, autour d'un hangar qui lui aussi semblait à l'abandon : un squat pour les recalés de la mondialisation ? La crise financière de 2001-2002 avait frappé le pays avec une violence inouïe, précipitant des millions d'Argentins sous le seuil de pauvreté ou d'indigence, comme j'avais pu le vérifier en bas de chez nous. Parmi les témoignages que j'avais lus de la débâcle économique, le fait que des étudiantes soient contraintes de se prostituer pour poursuivre leurs études me laissait un goût particulièrement amer*.

Six ans après la crise financière, le pays s'en relevait à peine. Poursuivant notre exploration, nous visitâmes Colonia, en Uruguay, de l'autre côté de l'embouchure du Rio de la Plata où, trente ans plus tôt, les avions des « Vols de la mort » jetaient les détenus enlevés. L'ancienne ville coloniale avait du charme avec ses maisons colorées, ses rues paisibles et ses places pavées où volaient les perroquets : le refuge idéal pour un militaire à la retraite impliqué dans les crimes...

Buenos Aires restant la capitale culturelle de l'Amérique du Sud, je comptais intégrer un travesti dans mon livre, le premier cadavre d'une longue série ; le quartier de La Boca, avec son vieux transbordeur et ses navires piqués de rouille baignant dans l'eau croupie, ferait une parfaite scène de crime. La ville m'inspirait, avec son parfum d'Europe, ses parcs, ses vieux bars au standing délicieusement suranné et l'esprit portègne qui s'en dégageait.

Restait à trouver des personnages à la hauteur de ce pays, si loin, si proche...

« Je peux te l'assurer : c'est pas au Brésil qu'on trouve les plus beaux trav', c'est ici, à Buenos Aires ! »

Ainsi parlait Alexandra, la fille de Lalo Schifrin, le grand compositeur de musiques de films et de séries télévisées. On s'était rencontrés dans un bar du centre avant qu'elle ne nous invite chez elle à poursuivre la nuit. J'avais besoin d'un travesti dans mon livre, Alexandra se proposait de nous emmener dans leur antre : il fallait juste attendre six heures du matin, que le Performer ouvre.

Nous étions donc passablement allumés en entrant dans le fameux club de travestis. Je m'attendais à un endroit clinquant, avec une piste aux étoiles où des hommes imparfaits souriraient enfin comme des

femmes, cernés de paillettes et de plumes, toutes plus « belles » les unes que les autres, et je tombai sur un trou à rat.

L'entrée était une simple porte découpée dans un rideau de fer, si étroite et sombre qu'il fallait se baisser et avancer à tâtons dans une espèce de corridor, jusqu'à une boîte crasseuse avec un unique comptoir où deux pauvres hères attendaient le déluge. On n'y voyait quasiment rien, piètre stratagème visant à cacher les trous de cigarettes qui jonchaient les sièges et les canapés de velours rouge, nos semelles collaient au sol comme à un vieux tapis mazouté, et une barre de pole dance s'ennuyait ferme sur la piste vide qu'un spot paresseux balayait.

Pour sûr, Copacabana pouvait aller se rhabiller.

Nous suivîmes Alexandra jusqu'au bar, où une de ses connaissances nous accueillit à bras ouverts ; « Paula », un jeune travesti au cou gracile, le visage dopé au fond de teint avec deux couettes tombantes sur une robe fatiguée, se jeta sur Loutre-Bouclée. Il manquait une dent à son sourire, ses yeux de biche envoyaient des signaux de détresse, mais le travesti prit un air enjoué et lui lança tout de go :

« Tu peux me demander tout ce que tu veux ! »

C'était tendre, naïf, d'une platitude pathétique. Bon Dieu, quel désespoir chez cette pauvrete, condamnée à se jeter sur la première inconnue déboulant dans sa boîte miteuse et lui proposer « tout ce qu'elle a ».

Rien.

Tout...

Au fond, Alexandra ne pouvait pas mieux se tromper : Paula serait le travesti que je cherchais, le jeune homme à la sexualité compliquée qui finirait ses nuits au Transformer après le tapin sur le port de La Boca.

Huit heures du matin. Jeromeradigois.com tournait comme une toupie sur la barre de pole dance pendant que les premiers clients entraînaient les trav' vers les backroom. Paula avait disparu, pas pour tout le monde.

La visite de l'ESMA, ce fameux centre de torture à Buenos Aires, fut éprouvante à plus d'un titre.

La caserne était devenue le musée de la Mémoire, totalement vide, qu'une ancienne détenue faisait visiter à des petits groupes de

touristes ou curieux triés sur le volet. Trois heures durant, la femme avait décrit les lieux et ce qui s'y passait, les boîtes en forme de cercueil où les prisonniers étaient rangés sans avoir le droit de bouger, des jours, des semaines entières, surveillés par le regard panoptique des gardiens, « sardines » qu'on sortait de leur boîte pour des séances de bastonnade, viol, collectif ou non, torture à l'électricité, avant d'être liquidés, leurs corps jetés dans la mer depuis des avions pour les faire disparaître à jamais.

Il faisait une chaleur terrible lors de cette visite. Nous sortions à peine du Transformer et l'état dans lequel nous étions accentuait le sentiment de malaise que nous ressentions en parcourant les couloirs sordides de l'ESMA. Les murs des caves où on torturait en secret suintaient de violence, comme si les cris des suppliciés sourdaient encore.

En sortant de ce musée d'horreur, le taxi qui nous prit fit la moue en entendant nos commentaires. Selon lui, il ne fallait pas croire ce qu'on racontait sur l'ESMA, c'était une guerre contre le terrorisme, le gauchisme, les subversifs, etc. Il finit de m'écœurer.

Néanmoins j'avais glané une piste intéressante pour mon intrigue : d'après l'ancienne détenue qui menait la visite, tous les papiers et documents liés aux séquestrations et disparitions avaient été brûlés par les policiers et les militaires au retour de la démocratie, mais les services secrets gardaient toujours une copie sur microfilm : ce dernier devait être aujourd'hui quelque part dans un coffre, au Panama ou en Floride, avec les noms des coupables, les dates, les lieux de séquestration des victimes, les circonstances de leur décès jusqu'à leur tombeau.

Je repensai aux Grands-Mères de la place de Mai, à leur combat pour la vérité et la justice : retrouver ce microfilm serait pour elles le témoignage ultime de la culpabilité des militaires et, peut-être, la possibilité de faire le deuil de leurs proches. Une idée romanesque, que je ramenai avec moi à Paris.

J'entamai l'écriture du futur *Mapuche* lorsque je rencontrai un couple franco-argentin à Paris, Ourson-Producteur et sa femme Beauté-Flippée, dont les parents avaient fui la dictature. Nous devînmes amis dès le premier *asado* dans le jardin familial. Tandis que je leur parlais de mon livre, ils me mirent rapidement en garde : la corruption de la police argentine est telle que personne ne croirait à

un justicier flic.

Après *Haka*, *Utu* et *Zulu*, où les héros étaient flics, c'était l'occasion de changer l'étoffe de mes héros : un détective, c'était parfait.

Le père d'Ourson-Producteur était éditeur clandestin à Buenos Aires quand on l'avait jeté en prison, avant le coup d'État de Videla. Les détenus étaient encore répertoriés officiellement, c'est ce qui l'avait sauvé. Il devint Carlos, l'ami journaliste de Rubén qui, au début du roman, met le détective sur la piste de la photographie disparue – un mélange du véritable Carlos et de Raoul Vaneigem, mon penseur fétiche, dont les deux hommes partageaient la bonhomie et l'humeur pétillante.

La mère de mon ami avait été arrêtée à son tour et incarcérée à l'ESMA. La malheureuse était restée deux mois là-bas avant d'être libérée et de rejoindre son mari en banlieue parisienne, où elle était devenue prof d'espagnol ; mon castillan s'avérant des plus médiocres, je repris des cours particuliers avec elle, dont les yeux s'embuaient souvent à l'évocation de l'ESMA.

Ils me présentèrent l'avocate des Grands-Mères de la place de Mai en France, Sophie Thonon, une autre femme admirable qui se battait contre l'impunité des bourreaux. Une aide précieuse.

Si mes romans sont violents, mon attraction pour les armes se résume à peu de choses – je sais la différence entre un pistolet et un revolver, qu'on presse une queue de détente, pas une gâchette, c'est à peu près tout –, j'écris donc les scènes d'action d'un trait sans m'épuiser à les relire, vite à court d'inspiration, au contraire d'autres d'apparence anodine que je peux reprendre vingt, trente, cinquante fois.

Les confrontations entre un homme et une femme comptant parmi les scènes que je préfère travailler, je logeai un couple au centre du récit. Amour vs barbarie, c'était toute l'histoire des Grands-Mères.

Après plusieurs tâtonnements (l'identification d'un héros est la première chose à lui donner corps), deux prénoms s'imposèrent pour jouer les premiers rôles : Jana et Rubén.

À l'instar des disparus, les « Indiens » mapuches sont des fantômes en Argentine. Tirés à vue dans la pampa lors de la « campagne du Désert » – le nom en dit long sur la façon dont les peuples autochtones étaient considérés – par l'armée un siècle plus tôt, les Mapuches se sont réfugiés dans les contreforts des Andes et la région de Neuquén.

Ils n'en sortent guère que pour défendre leurs parcelles menacées par Benetton – « United Colors for White People » – ou grossir les banlieues des villes.

Jana, mon héroïne, serait mapuche pour témoigner de leur présence spectrale dans un pays globalement blanc, et sculptrice pour défendre la culture autochtone tout en évitant les clichés du folklore.

Après deux ans de travail, l'intrigue se dessinait. Je n'écrivais plus au saut du lit – à quarante ans passés, on a besoin d'une heure ou deux avant que le cerveau « refasse les niveaux » (c'est ça ou arrêter de boire) – mais mes personnages me réveillaient toujours avec la même ferveur impatiente. Jana, Rubén.

Réduite à se prostituer pour payer ses études d'art en pleine débâcle financière, victime du racisme ordinaire envers les « Indiens », fauchée mais libre, Jana habite dans le hangar de l'ancienne gare de Retiro avec Paula, un travesti à l'incisive cassée qui tapine du côté de La Boca. Personnalité complexe, Paula aide sa mère à la blanchisserie de San Telmo, rue Peru.

Un jour, Jana rejoint Paula au Transformer avant de retrouver le corps mutilé de Luz, un ami trav', près du transbordeur de l'ancien port de commerce. Face à l'indifférence des policiers et la crainte que le tueur s'en prenne à Paula, Jana demande l'aide d'un détective, Rubén, qui la renvoie dans ses cordes : son travail consiste à rechercher les criminels et les cinq cents bébés volés pendant la dictature. Et puis il enquête sur la disparition suspecte d'une photographie... Il est beau, triste, dangereux. Comme elle.

Rubén est passé entre les mains de l'ESMA alors qu'il était adolescent, avec sa jeune sœur et son père écrivain. Il est le seul à être sorti des salles de torture et n'a jamais dit ce qui s'était passé.

Rubén travaille aujourd'hui comme détective pour les Grands-Mères de la place de Mai, dont sa mère fait partie, cachant l'effroyable vérité sur la disparition de leurs proches. Il est secret, habité par des fantômes, incapable d'aimer une femme tant cette horreur lui serre le cœur.

L'affaire dont il s'occupe, celle d'une jeune photographe portée disparue, croisera bientôt la piste de Jana. Leur amour, violent, inscrit dans le sang, fera d'eux des dangers publics...

Deux ans étaient donc passés depuis mon premier voyage en

Argentine. Le succès de *Zulu* me permettant d'inviter plusieurs équipiers, cinq fidèles m'accompagnèrent pour ce second déplacement. Jeromeradigois.com, drôle, inventif, talentueux, et sculpteur comme Jana, Clope-Dur, musicien dub-rock lui aussi hispanisant, lunaire, débrouillard et gros fumeur, ma compagne Loutre-Bouclée, la Bête, alléché par l'aura des Argentines, et le Libraire-qui-trouvait-ça-nul.

Ce voyage ayant été prévu de longue date, j'avais demandé à chacun de prendre des contacts avec l'Argentine et les gens qu'on pourrait rencontrer là-bas. Hormis la Bête, je savais que je pouvais compter sur eux.

Note

* « Tu devrais lire sur ton propre pays ! » me suggère mon éditrice. Le jour où je verrai des jeunes femmes postées tous les dix mètres devant les universités de France et de Navarre, c'est sûr que je me poserai d'autres questions. Si la pauvreté en France pousse certaines personnes à se prostituer pour étudier, on ne peut la comparer à celle qui a détruit la moitié de l'Argentine, les gens se retrouvant du jour au lendemain sans argent ni moyen de le récupérer, les banques ayant fermé en emportant leurs économies. Les Argentins ont été victimes d'un vol organisé, une spoliation à grande échelle par les plus riches, qui n'ont pas hésité à spéculer contre leur propre monnaie avant de rapatrier leurs dollars à l'étranger, les banques et les instituts financiers parmi lesquels l'inévitable FMI. Qu'en bout de course une jeune femme voulant coûte que coûte poursuivre ses études soit contrainte d'écarter les cuisses en se bouchant le nez me révolte. Ce n'est pas une pose de chevalier blanc, juste une douleur partagée et une colère brute.

PS : « Ton éditrice te fait juste remarquer que tu écris parfois de manière trop lapidaire sur ce qui te rend dingue ! » me renvoie cette dernière comme droit de réponse : elle a raison !

L'équipée sauvage

Nous arrivâmes un jour de mars 2010 à Buenos Aires, fatigués par la journée de voyage dans des bars statiques (aéroport de Paris, puis Madrid) ou volants (Airbus), mais bouillants.

Je ne suis pas métaphysique pour deux sous mais j'observe les signes et d'ordinaire tâche de les suivre. Après un bref imbroglio avec les loueurs locaux, nous investîmes un loft d'architecte à l'agencement finaud, tout de bois et de verre, avec un toit-terrasse aménagé qui donnait sur les lumières de la ville, des bambous pour nous protéger d'une éventuelle brise nocturne et un *asado* pour griller la meilleure viande du monde.

Palermo, le quartier de la bringue.

Un appartement de film, de roman. Un de mes personnages y vivrait, c'était sûr – ce serait Jo Prat, inspiré d'un chanteur de rock argentin vieillissant dont nous verrions le concert dans le parc de Lezema, et accessoirement un des amants de la photographe disparue. Certains endroits vous repoussent physiquement, d'autres lieux vous donnent tout de suite envie d'y vivre. C'était le cas ici. Jana et Rubén viendraient se réfugier dans cet appartement, où ils vivraient leur première nuit d'amour.

Miguel débarqua chez nous, calle Gurruchaga, pour notre première soirée argentine. Miguel était le copain d'un copain argentin de Clope-Dur, jeune *porteño* beau gosse, alerte et clubeur dans l'âme : une bonne recrue. Miguel nous mena bientôt jusqu'à un bar de nuit de Palermo où, vibrant aux sons puissants de la musique, nous goûtâmes l'une des spécialités sud-américaines, que nous fîmes aussitôt nôtre, le *pisco sour*. Un cocktail à l'effet hautement dynamisant – alcool de raisin, blanc d'œuf, sucre, citron – qui augmenta le volume, déjà dans le rouge. À raison d'une tournée de pisco par personne, il fut vite quatre heures du matin. J'avoue que nous n'étions plus nous-mêmes.

Jeromeradigois.com et Clope-Dur battirent pavillon au milieu du chaos, mais en visant bien l'avenue Cordoba, la cinquième rue à gauche menait directement au Niceto Club. Un défi pour notre Bête borgne, qui n'y voit à peu près rien la nuit.

N'ayant pas le cœur de laisser le pire d'entre nous à son destin d'avion renifleur, le Libraire-qui-trouvait-ça-nul et moi dûmes porter l'animal au sang bleu jusqu'au Niceto Club. Écrivain-voyageur, un travail d'équipe. Nous déposâmes la Bête devant la niche-club, entrâmes par une succession de miracles avant qu'une vision nous cloue sur place : musique *dance* à fond, cinq cents personnes se trémoussaient devant la piste, des lumières stroboscopiques et une scène orgiaque où un trav' obèse se faisait enfiler par un gladiateur, deux bombes sculpturales version blonde et brune se roulant des pelles avant d'enfiler des godemichés et chevaucher un légionnaire à genoux qui appréciait la manœuvre, un éphèbe taillant une pipe au bec d'un canard qui constituait le décor, un autre éphèbe enfonçant une épée en plastique dans le rectum du gros travesti, lequel goûta la lame factice avant de se tourner vers le public avec une mimique goulue : les performers du Club 69, une compagnie « théâtrale », s'en donnaient à cœur joie. Un mime chorégraphique obscène du plus haut comique que nous découvrîmes, hallucinés au-delà de l'alcool et la drogue. Rien ne semblait réel, pourtant tout l'était : tous ces jeunes en vrac, les corps sublimes des danseuses, le show, l'humour porno, le pisco sour que Miguel m'apporta avant de disparaître. Un pur délire.

On a dû rentrer vers sept ou huit heures du matin, par groupes de un, éparpillés, qu'importe ; j'avais trouvé le club portègne où Paula assouvirait ses penchants homo sans subir les représailles de la société machiste argentine, l'endroit où Jana et Rubén se retrouveraient pour ne plus se quitter. Le Niceto Club offrirait aussi une porte de sortie à mon personnage travesti, qui avait là l'occasion de quitter son démon de mère.

Notre ami Miguel resta invisible pendant plusieurs jours. Nous finîmes par le retrouver dans un bar associatif. Il s'était réveillé vers midi sous un porche près du Niceto Club avant de rentrer chez lui sous les quolibets des passants. Il lui avait fallu trois jours pour se remettre, mais trois verres au comptoir lui firent oublier sa promesse de ne plus jamais ressortir avec nous, les Celtes.

Conquérants du bonheur, on avait sorti la hache de guerre.

Il est toujours assez curieux de revenir sur les lieux du crime. Ceux de *Mapuche* en l'occurrence. Parmi les quartiers du grand centre-ville de Buenos Aires, celui de La Boca était le plus populaire. Si on s'y faisait facilement détrousser dès la nuit tombée, de jour on pouvait se promener le long du vieux port de commerce, dont l'eau croupie près de l'ancien transbordeur offrait la première scène de crime. Je la peaufinai *in situ*, attrapai les détails au vol, avant d'amener ma troupe dans l'atelier de Jana.

Les sculptures de Regazzoni prenaient le frais dans les herbes folles de l'ancienne gare de Retiro. Des avions déglingués de l'Aéropostale, des varans à clous, rivets, écrous géants, des monstres en rails ferroviaires tordus, des machines fantastiques : l'artiste était parti en France, abandonnant son atelier aux aléas du temps. Deux ans étaient passés depuis ma première venue et, hormis la végétation et la rouille qui rongait les œuvres, la friche n'avait pas changé. Grimpé à ma suite dans un avion fait de traverses, le Libraire-qui-trouvait-ça-nul passa à travers le plancher vermoulu de l'appareil, manqua de s'éventrer sur un bout de ferraille, croyant peut-être mimer les Vols de la mort de la dictature : mes équipiers s'impliquaient à fond dans le trip écrivain-voyageur.

« *Las putas al poder, sus hijos ya están en él !* » (« les putes au pouvoir, leurs fils y sont déjà ! ») – même les slogans sur les murs y mettaient du leur.

La crise financière qui avait ravagé le pays neuf ans plus tôt était encore visible dans les rues, pas seulement sous la forme de graffitis, autre spécialité locale. Des familles mendiaient toujours sur des cartons le long des avenues du *microcentro*, des bataillons de *cartoneros* sortaient à la nuit tombée pour remplir leurs charrettes de rebuts, les travailleurs pauvres manifestaient en masse, cernés de camions blindés. Certains d'entre eux, traînant la nuit dans des endroits glauques, auraient leur place dans *Mapuche*, sniffant de la colle à rustine à l'ombre du stade de Boca Junior.

Avais-je bien préparé mon voyage ou la chance nous souriait-elle ? J'avais l'impression de vivre mon livre en direct, d'y croiser les

personnages qui me manquaient. Nous rencontrâmes ainsi Miss Bolivia, une minuscule rappeuse inca, dans un ancien théâtre (fermé depuis la crise) devenu un bar associatif avec scène musicale gratuite. « Buenos Aires restera toujours Buenos Aires », assurent les *porteños*, amoureux de la culture. Clope-Dur enregistra un tube avec la chanteuse dans notre appartement magique transformé en studio : l'occasion pour la petite miss de devenir un témoin pour Rubén, la dernière personne à avoir vu vivante la photographe disparue...

Le quartier de Palermo offrait des lieux idéaux pour l'enquête de Rubén, lui aussi un oiseau de nuit. On y collectionnait les fêtes au gré des amis d'amis argentins venus grossir la vague. Les nuits étaient courtes en sommeil, longues en bouche.

Les vieux qui s'embrassaient dans la rue, les tangos de la « Catedral » – une milonga du centre sans trop de touristes où Rubén traînait la nuit sur la piste de la photographe –, la poésie des sculptures dans les parcs du centre-ville, la beauté décrépite du quartier de San Telmo où résidait mon détective, l'amour des arts partout présent, les librairies de Corrientes, les rencontres encore : Buenos Aires était jeune et belle, tonique, tentant de ravalier les démons de la dictature à des souvenirs jaunis dans une tête frappée d'Alzheimer.

Le hasard du calendrier voulut que le procès de l'ESMA s'ouvrît à Buenos Aires lors de mon retour en Argentine, après des années de procédures : Videla, le chef de la junte, y était jugé avec des dizaines d'autres militaires incriminés dans la mort des trente mille disparus. Je lisais *Página 12* (l'un des rares journaux de gauche) tous les matins sur la terrasse de notre loft, suivant les dépositions des accusés. Peu regrettaient les crimes commis, certains souriaient même, provoquant les familles de victimes. Le fascisme, sous toutes ses coutures, me fichait une salubre nausée : j'avais des portraits de criminels à portée de main, pour mon livre, il suffisait de lire le journal et les témoignages poignants des survivants.

Je n'étais pas bien réveillé en me rendant au siège des Grands-Mères de la place de Mai, du côté d'Independencia. Clope-Dur, qui m'accompagnait comme interprète, avait lui aussi bien du mal à faire le point après la nuit passée.

Obtenir un rendez-vous avec les Grands-Mères surbookées n'avait

pas été chose facile – un coup de fil de leur avocate française avait tout débloqué in extremis –, mon espagnol avait un peu progressé à force de traîner dans les bars mais j'avais préparé mes questions pour mon interview avec les infatigables militantes des droits de l'homme. Rosa, la vice-présidente des Grands-Mères, nous attendait comme convenu dans la maison où siégeait leur association, qu'elle commença par nous faire visiter. Avocats, journalistes, enquêteurs, spécialistes en informatique, ils étaient une vingtaine, travaillant à temps plein ou bénévoles, toujours à la recherche des enfants de disparus – bébés le plus souvent donnés à des couples stériles proches des militaires, parfois aux tortionnaires de leur propre mère...

Après trente années de labeur et d'acharnement, les *Abuelas* avaient retrouvé plus de cent bébés : il en manquait encore quatre cents, perdus dans la nature, des hommes et des femmes aujourd'hui âgés de trente-cinq à quarante ans, ignorant l'ignominie dont leurs parents adoptifs s'étaient montrés complices.

Rosa nous fit entrer dans son bureau et mon cœur se serra en voyant la photo accrochée au mur, le portrait noir et blanc d'une jolie jeune femme, sa fille, disparue à dix-sept ans. Clope-Dur, lui, en perdait son castillan. Je l'avais à peine briefé sur le sujet, beaucoup de termes propres au vol de bébés lui échappaient, il bafouillait du cerveau, analphabète de lui-même*.

Après une demi-heure d'interview poussive, la vice-présidente des Grands-Mères finit par s'amuser.

« Vous êtes sûrs que vous comprenez le castillan ? »

Rosa, en dépit de tout, avait gardé son sens de l'humour. Ce n'était pas la moindre de ses forces. Ces mères avaient vécu le pire dans leur chair, la disparition de leurs enfants ou de leurs maris, leur mort jamais officialisée, la certitude qu'ils avaient été torturés avant d'être exécutés, jetés à l'eau ou dans une fosse commune, anonyme, mais elles luttait toujours avec le sourire.

« Les militaires ont peut-être volé et tué nos enfants, fit Rosa, mais ils ne voleront jamais notre amour. »

Fleur bleue sur le tas de fumiers humains, je contenais avec peine mes sentiments lame de rasoir. Avant de quitter l'ancre des Grands-Mères, je leur confiai que mon livre ne sortirait pas avant deux ou trois ans en France, qu'une traduction en espagnol n'était pas assurée, mais la vice-présidente me rassura : chaque goutte apportée à leur

moulin défendait leur cause contre l'oubli.

« La vérité est comme l'huile dans l'eau, conclut-elle, goguenarde : elle finit toujours par remonter ! »

Les rencontres de ce genre ne laissent pas indifférent, tant sur le plan personnel que sur celui de la fiction : truculente, acharnée, un brin aristocrate, la mère de Rubén prit aussitôt les traits de Rosa.

Nous montâmes dans un taxi en sortant du siège des *Abuelas*, vaseux mais conscients d'avoir parlé à un témoin clé de l'histoire argentine, sa part sombre... Le chauffeur du taxi non plus n'était pas dans son assiette. Il avait la soixantaine et observait la rue avec circonspection.

« Palermo ? relança-t-il. Hum... Vous pouvez m'indiquer la route ? »

Quand on lui fit remarquer que Palermo était un des quartiers les plus connus de Buenos Aires et qu'il était tout de même chauffeur de taxi, l'homme au volant nous avoua être amnésique.

Il avait tout oublié.

Comme la moitié des gens de son pays.

Mis en contact via un ami du Libraire-qui-trouvait-ça-nul, nous retrouvâmes Eugenio dans un bar de la plaza Cortázar, où se jouait un tournoi de ping-pong pisco sour. Quelques smashes plus tard, nous étions frères. Cœur ouvert, fervent lecteur, sexagénaire cent pour cent portègne, l'ami Eugenio nous invita à le rejoindre tous les six le week-end suivant dans sa maison de vacances au nord de Buenos Aires, dans le delta del Tigre.

Nos adieux à Buenos Aires s'égrenèrent d'aube en aube, où je peaufinai le style de mon livre et la *dance* sur la piste des clubs. Enfin, lessivés, nous louâmes un minibus, une sorte de bétailière au moteur minuscule pouvant transporter jusqu'à huit personnes. Il pleuvait des cordes lorsque nous quittâmes la capitale argentine, une dernière gueule de bois en guise de cortex. Le delta del Tigre, dont les rhizomes confluaient avec le fleuve Paraná venu du Brésil, avait la superficie de la Belgique et un climat tropical marqué.

Il pleuvait toujours quand nous grimpâmes dans un des vieux bateaux en bois qui arpentaient le delta.

Passé les premières maisons sur pilotis et les barques colorées arrimées aux pontons, l'endroit s'avéra vite des plus sauvages, tout de lianes et de jungle épaisse où les insectes bombardaient les surfaces. Nous ne vîmes bientôt plus que des cadavres de branches dérivant au

gré du courant, et plus aucune trace humaine. Un endroit vraiment paumé, qui contrastait avec la frénésie urbaine. Le bateau-bus s'apprêtait à faire demi-tour quand Eugenio nous adressa depuis la rive des signes sous la pluie. Elle n'avait pas cessé, ce qui n'avait pas empêché notre ami portègne de dresser pour nous le traditionnel *asado* dominical.

Il habitait une vieille maison de bois et nous attendait de pied ferme. En entrée, l'Argentin avait prévu des saucisses grillées, en plat principal de la viande – une demi-douzaine d'espèces différentes – et en dessert des abats. Nous nous écroulâmes dans son salon sitôt l'*asado* liquidé à coups de vin local, soulés de fatigue. Eugenio nous avait également réservé une maison où dormir, celle d'un ami, un peu plus loin le long de la rive. Vermoulue, de style colonial, avec de hautes portes vitrées ouvrant sur le fleuve, nous l'adoptâmes aussitôt.

Je profitai de ces trois jours de repos pour remplir mes carnets de notes, arpentant le jardin de jungle, aux prises avec de coriaces moustiques, pendant que mes équipiers faisaient les cons dans le canoë de notre hôte.

Cette maison perdue du delta del Tigre serait celle des tueurs, la planque où ils torturaient les témoins enlevés à Buenos Aires. L'histoire se répétait. La mienne.

Eugenio y figurerait en bonne place, comme l'ami du défunt père de Rubén, qui mènerait le détective jusqu'à la planque des tueurs dans le delta. Problème : comment les criminels pouvaient-ils s'en échapper alors que les vedettes de la police fluviale rappliquaient ? Les Vols de la mort, me souffla Jeromeradigois.com. Les pilotes qui jetaient les corps des disparus à la mer : bien sûr, les tueurs avaient un hydravion !

Hormis la Bête, qui faisait de la musculation avec des troncs d'arbre, tout le monde était impliqué dans mon histoire argentine. Même le Libraire-qui-trouvait-ça-nul. Une équipe soudée, la seule qui soit.

Quittant l'humidité insectisée du delta del Tigre, nous roulâmes plein ouest des heures durant sur d'interminables lignes droites au cœur d'une pampa désertique, exactement comme nous l'avions imaginé : de l'immensité vide, à perte de vue.

Filant vers les Andes, nous arrêtons régulièrement notre bétailière coréenne au milieu de nulle part pour faire le plein d'essence et d'eau, étirer nos vertèbres. C'est sur un de ces bords de route crasseux que

Jeromeradigois.com adopta un chien, son nouveau copain, qu'il nomma Gasoil – un vieux bâtard pelé qui, dans *Mapuche*, accompagnerait Jana jusqu'à la fin du livre.

Nous quittions à peine la station-service qu'une voiture embusquée nous arrêta. Clope-Dur au volant n'ayant pas eu le temps de mettre les phares, obligatoires même en plein jour, les flics étaient ravis : c'était trois cents euros d'amende... ou quatre-vingts en liquide. Mes amis argentins m'avaient prévenu au sujet de la police corrompue : la preuve.

Enfin, après des heures de route, on s'est arrêtés pour la nuit à Rufino, une petite ville qui crachait son gasoil sur le bord de la Ruta 6.

Le type de la station-service nous indiquant un hôtel non loin, on a suivi le bitume puis le chemin de terre qui menait au lieu en question. Il y avait bien une maison derrière les arbustes mais aucun hôtel en vue, sinon des box à voitures, certains clos par une bâche en plastique... Bizarre. Un curieux personnage déboula bientôt, une sorte de vieux type en haillons qui portait deux chaussures différentes sur ses sandales éventrées, et une improbable perruque à moumoute. On était six à le regarder, sceptiques.

« Vous êtes brésiliens ? nous lança l'ermite déguisé, reluquant d'un drôle d'air l'unique femme de la bande. Pour la chambre, c'est deux cents pesos la demi-heure ! »

Nous voilà bien, à dormir par tranches d'une demi-heure.

« Vous voulez voir ? » il s'emballa.

On est allés jeter un œil à la chambre, pour rigoler. Les box étaient des nids d'amour tarifés pour les notables de Rufino, qui pouvaient cacher leur voiture derrière une bâche prévue à cet effet et prendre leur plaisir avec les pauvres malheureuses qui traînaient dans ce coin de pampa. Ou les pauvres malheureux – le soir tombant, des trav' racolaient les routiers près de la station-service... Une affiche au-dessus du lit pas très propre avertissait les clients qu'il était « interdit de laisser des traces sur les murs ». *So chic*.

Devant notre manque d'enthousiasme à s'entasser dans son nid à foutre, le gérant des box baissa ses prix, divisa la nuit par dix pesos de l'heure, comprit malgré sa perruque en laine que nous n'allions pas nous enfilet « comme des Brésiliens », abandonna la partie, dépité.

Mais rien ne se perd pour un écrivain : lancés à la recherche d'un couple de disparus (les vrais parents de la photographe), Jana et

Rubén croiseraient ce sordide personnage sur la route des Andes, qui les mènerait aux corps enterrés trente ans plus tôt.

Le centre de Rufino offrant des chambres dignes de ce nom, nous sympathisâmes avec les serveuses de l'hôtel, des jeunes désespérées d'être là et qui des yeux nous suppliaient de les emmener. Je les comprenais – la première ville était à trois cents kilomètres.

Mendoza, atteinte le lendemain soir, était autrement plus attrayante. L'architecture, les avenues gaies et colorées, les rencontres avec les bringueurs du coin, la ville au pied des Andes nous allait comme un pisco sour sur une terrasse ombragée. Nous arpentâmes les vallées fertiles et les vignobles de la région, la cordillère barrant l'horizon à perte de vue. Un spectacle grandiose dont il fallait être blasé congénital pour se lasser, d'autant que ces vignobles figuraient dans mon livre : le propriétaire de l'un d'eux serait un profiteur de guerre, impliqué dans le meurtre des parents disparus pour voler leurs biens... Je notais, griffonnais, enregistrais tout.

Les couleurs des Andes étaient folles, le vent chaud et les nuits de Mendoza aussi longues qu'à Buenos Aires. Les cadavres des parents étant censés être enterrés dans les environs, nous avons erré entre les lacs de montagne aux eaux turquoise, les cols, les canyons. Quatre mille mètres d'altitude. J'avais imaginé des paysages andins déchiquetés, des sommets dramatiques, tout était beau, doux, harmonieux. Même l'Aconcagua (point culminant des Amériques) semblait une pente agréable, à peine enneigé tout au fond de l'azur.

Nous marchâmes sur les contreforts du géant, du bon air à pleins poumons, avant de reprendre la route. J'échafaudai mille scènes dans ces lieux magiques, où les chiens dormaient entre de vieux rails de chemin de fer balayés par la poussière d'altitude, heureux d'être ensemble.

Les vestiges de thermes étaient à l'abandon au cœur de la montagne, ravagés par un tremblement de terre survenu bien des années plus tôt. L'eau de soufre y coulait encore, colorant les roches et les ruisseaux qui dégringolaient là. J'imaginai une scène d'action dans ces lieux isolés, quand un faux barrage de police pousserait Jana et Rubén à se retrancher dans l'ancienne cure thermale ; leur voiture endommagée suite à l'échange de coups de feu, mon couple d'amoureux passerait la nuit dans ce désert d'altitude : des os de vaches blanchissaient encore sur la piste de sable rouge qui menait à

la « montagne aux sept couleurs ». Un décor assez puissant pour que Rubén dévoile à Jana le secret de ses silences – le « Cahier triste ».

Je ne réfléchis pas beaucoup à la méthodologie de mes livres, comme si, à l'instar de mes personnages, les actes primaient sur la psychologie. Ou alors est-ce l'influence du cinéma, où l'on montre plutôt qu'on ne dit les choses, qui conditionne ma perception ?

Par exemple, tout le personnage de Rubén est résumé dans la scène de fusillade dans les Andes. D'abord acculé dans l'ancienne cure thermale avec Jana, voyant que les tueurs refluent, le détective ne se contente pas de leur échapper : il se rue après eux arme au poing, pour en liquider un maximum. Dans ses yeux sombres rôde un tempérament de feu. Et c'est le sang-froid dont Jana fait preuve lors de l'attaque qui l'encourage à livrer son secret.

J'ai tendance à agir de la même façon dans la vie, et dans mes romans. Mes personnages s'affinent à mesure que je rencontre leur avatar dans le réel : je ne les quitte jamais. Du moins le temps du livre. Certains surgissent au hasard du voyage, d'autres se construisent petit à petit. Mes héros en particulier. D'abord ébauches, ils deviennent mouvants, mobiles, puis familiers, presque réels. Quand le personnage est réussi, ce n'est plus le cerveau qui dicte les mots, mais les mains. Un moment rare. Une quête.

Jana fait partie de ces personnages devenus si intimes qu'ils semblent prendre corps. Comme Rubén, j'en tombai amoureux fou.

Note

* « Ce qui veut dire ? » demande mon éditrice. Rien, justement. Clope-Dur était dans le dur, il aurait pu parler tout aussi bien chinois, ou avec des lettres de l'alphabet qui n'existent pas.

Au cœur du volcan

Au fond rien n'a changé. Pour moi, un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit. Édité ou non, le seul critère est la ferveur qu'on y met. J'ai été assez longtemps écrivain au chômage pour mesurer la solitude de l'auteur livré à lui-même devant son écran. Elle reste la même, qu'un éditeur attende votre texte ou non. La seule chose qui compte est de parvenir à retranscrire correctement ce qui nous brûle la cervelle. Le syndrome de la page blanche est pour moi une vaste blague ; malgré le temps et l'énergie que j'y mets, je n'ai jamais assez d'heures pour écrire, tous les jours je maugrée parce qu'il faut que j'arrête. Grésillant comme un poteau électrique défoncé le long de la piste, je n'ai jamais mis de limites à mes rêves mais mesure la chance que j'ai de pouvoir voyager pour écrire.

Ainsi, après trois semaines terriblement argentines où les voiles de mon livre se gonflaient, nous passâmes l'ultime col de la cordillère et basculâmes côté Chili.

La chute fut rude.

Déjà en dévalant l'impressionnante descente en lacets, le paysage changea radicalement : fini les roches colorées, les monts hallucinés et les crêtes apaches, ce côté-ci des Andes semblait austère, presque abandonné. Étrange sensation partagée, qui se vérifia dans la première ville où nous posâmes nos sacs. Cent mille habitants vivaient à Los Andes, une ancienne ville coloniale dont il restait peu de vestiges. Nous demandâmes l'adresse d'une librairie et la réponse a fusé.

« Oh ! Pour les livres, il faut aller à Santiago ! »

Il n'y avait aucune librairie à trois cents kilomètres à la ronde. Bienvenue au Chili.

La côte Pacifique était belle, heureusement, les pélicans volant en escadrilles aux lueurs rasantes du crépuscule. Nous avons traîné le long des rivages avant de rejoindre Santiago où nous avons rendez-

vous avec Longue-Figure.

J'avais rencontré le photographe mapuche à la fondation France Libertés de Danielle Mitterrand un an plus tôt, lors d'une réunion de sensibilisation à la condition de ce peuple autochtone ; fantômes en Argentine, considérés comme terroristes au Chili, les Mapuches et leur résistance pour l'affirmation de leur identité et de leurs territoires étaient une épine dans la cuirasse du pouvoir des Blancs.

Lunaire, un air de Droopy sur son long visage cerné de mèches tombantes, doux et toujours attentionné, Longue-Figure serait notre guide et nouvel équipier en territoires mapuches, qu'il connaissait de longue date. Jana, exilée à Buenos Aires, portait le poids de leur histoire, et je savais les Mapuches assez mal disposés envers les *winka*, les étrangers.

Longue-Figure nous présenta une amie pharmacienne de Santiago qui confectionnait elle-même ses acides et traînait avec de drôles de loustics : notamment un poète ivrogne déclamant ses vers à qui aimait les postillons et son acolyte, un gros type à face porcine qui riait de ses propres blagues graveleuses en descendant des canettes. Pas du tout mon style.

Nous nous retrouvâmes un dimanche midi pour un pique-nique sur les hauteurs de Santiago, où des jardins arborés permettaient d'échapper un peu à la pollution. Le porc et le poète étaient déjà fin soûls, pleins de bière et de sueur de la veille, arrosant des moules géantes sur un barbecue idoine.

Le poète hurlait ses vers entre deux rasades, le gros type adipeux beuglait des histoires de *conchas* (les fameuses moules, insulte courante à connotations évidemment sexuelles), sa chemise débraillée mouchetée de taches de graisse sous sa gorge non moins rissolée. Oui, un véritable porc, et fier de lui avec ça, coupant toute discussion de réflexions intempestives où la taille de ses testicules tenait le haut du pavé. Un homme répugnant en tout, affichant sa bêtise mâle avec un regard concupiscent qui aurait fait vomir une pissotière. Jamais vu quelqu'un d'aussi abject.

J'avais imaginé plusieurs salopards dans mon livre, sans trop les fouiller : évêque compromis sous la dictature, anciens militaires amnistiés par Menem et recyclés dans le business, tortionnaires devenus hommes de main ou employés dans les services de sécurité, j'avais l'embarras du choix, mais il serait El Toro, le tortionnaire de

mon livre.

Tout le Chili n'était pas à l'image de Santiago, sale et triste avec ses buildings fonctionnels et sa brume de pollution. Nous dînions avec une copine de Clope-Dur rencontrée à Barcelone, quand une amie danseuse de Longue-Figure apparut dans le restaurant : une jeune Mapuche, qui rappelait Pocahontas avec sa bouille d'Indienne, ses longues nattes noires et son sourire cuivré. Le reste n'allait pas fort : désespérée par son mariage raté, Poca songeait à se suicider.

Elle ne pouvait pas mieux tomber.

« Une virée d'une semaine en territoires mapuches, ça te dirait ? »

Les yeux noirs de Poca ont mis les phares.

Un avant-goût de Jana.

Bien sûr qu'elle partirait avec nous.

Après plusieurs semaines de bringue en Amérique du Sud, la Bête n'allait pas bien du tout.

J'avais conseillé à mes équipiers d'arriver en forme, connaissant le programme de notre séjour austral, mais la Bête avait profité du mois précédant notre départ pour travailler (ce qui n'arrive pour ainsi dire jamais) dans un bar (une pure provocation). À rebours, on peut dire que la Bête avait tiré son feu d'artifice dans l'avion vers Buenos Aires, liquidant les mignonnettes de la compagnie et envoyant valser son plateau-repas sur le voisin.

Débarqué en Argentine au bout du rouleau, la Bête avait dû rester plus d'une fois seul dans sa chambre pendant qu'on dégomma les étoiles, le ventre comme une enclume. C'était son problème, jusqu'à ce que ça devienne le nôtre.

Un long voyage nous attendait avant de joindre l'Araucanie. Nous quittâmes Santiago en fin de matinée, à huit dans la bétailière, descendant la Panaméricaine qui menait aux territoires du Sud. Nous passâmes la première nuit à Lotta, une ancienne ville minière du bord de mer, que le tremblement de terre venait de dévaster. La pauvreté y était plus visible, la solidarité aussi. Des slogans électoraux étaient peints sur les murs décatés, des mots de défaite et de promesses jamais tenues. Lotta la Rouge avait soutenu Allende, puis les partis de gauche au retour de la démocratie, en vain.

Il n'y avait plus de travail à Lotta, même le pan de route qui s'était écroulé sur les baraquements des pauvres accrochés à la colline (une

dizaine de morts) tardait à être reconstruit. L'Hotel Social Club était tenu par d'anciens mineurs, qui nous proposèrent leurs meilleures chambres zéro étoile. La Bête n'allait pas mieux ; son ventre le faisait souffrir, les médicaments qu'il avalait depuis des semaines étaient sans effet. Nous repartîmes le lendemain pour Concepción, où Longue-Figure m'avait organisé un rendez-vous avec Cristian, un avocat qui défendait des Mapuches emprisonnés.

Si l'Argentine cherche un terrain d'entente avec les communautés du Chubut, au Chili, leur territoire originel, la situation est tendue : un brin paranoïaque, Longue-Figure redoutait les barrages des carabiniers ou de l'armée.

Les Mapuches, les « gens de la terre », sont en effet considérés ici comme des terroristes. La loi de Pinochet qui condamnait toute forme d'opposition avait été abrogée à l'arrivée de la démocratie, sauf pour eux. Même Michelle Bachelet, la présidente socialiste, détourne les yeux sans répondre quand on lui parle du « problème mapuche ». La moitié d'entre eux se concentrent dans les villes, les autres vivent toujours sur leurs terres ancestrales, dont les militants réclament la récupération en vue d'une autonomie concertée avec le pouvoir chilien. Les entreprises d'exploitation forestière – des multinationales étrangères – rasant les forêts primaires et détruisent la biodiversité pour fabriquer de la pâte à bois. Les pins et les eucalyptus qu'ils plantent à la place poussent plus vite que les arbres centenaires mais, voraces en eau, assèchent les nappes phréatiques. Les projets de mines achèvent le morcellement et le saccage de leur territoire.

Les Mapuches organisent des manifestations, des récupérations de terres, déplacent des clôtures et se font aussitôt réprimer par les forces spéciales et les carabiniers. Quant aux *werken*, les messagers des communautés chargés d'exprimer leurs requêtes aux autorités, on les jette en prison après des procès iniques.

L'avocat de Concepción me raconta comment les témoins à charge se présentent cagoulés au tribunal, de peur d'être victimes de représailles de la part des Mapuches – en fait des repris de justice à qui l'État aménage des remises de peine en échange de faux témoignages. Cristian nous donna les contacts de Mapuches emprisonnés à Angol, que je pourrais visiter, visiblement sans problèmes. Bizarre...

Sortant du déjeuner, Longue-Figure et moi retrouvâmes nos

équipers dans la rue où nous avons garé la bêtaillère. Concepción était ravagée après le tremblement de terre survenu trois mois plus tôt, qui avait causé des milliers de victimes. Bâtiments éventrés, ponts renversés, fils électriques pendant aux coins des rues, il régnait une ambiance de fin du monde dans la ville et personne n'avait envie de faire de vieux os. Seulement, la bêtaillère ne démarrait plus. Un problème électronique, qui survenait à deux mille kilomètres de Buenos Aires où nous avons loué le véhicule.

Clope-Dur qui, outre son groupe d'électro-dub-rock, était ingénieur du son, rebrancha les fils sur d'autres circuits ; nous n'avions plus de clignotants mais nous pouvions filer vers le sud sans demander notre reste.

Le fleuve Biobío marque la frontière naturelle entre l'Araucanie et la moitié nord du Chili. D'après Longue-Figure, l'appellation « Araucan » venait des soldats et colons espagnols, qui décrivaient les guerriers rebelles comme « ceux qui ont la rage ».

L'histoire des Mapuches était celle d'une guerre défensive, d'abord contre l'impérialisme des Incas, maîtres du sous-continent, que les guerriers mapuches avaient repoussés au-delà du fleuve. Les Incas ne s'y étaient plus jamais aventurés. Plus tard, une troupe de cinq cents soldats espagnols lourdement armés menée par le conquistador Pedro de Valdivia avait tenté de mener une campagne d'éradication, mais ce qui constituait alors la première armée du monde avait été harcelé, attaqué puis massacré jusqu'au dernier, le cœur de Valdivia dévoré cru par les Mapuches.

Il fallut l'invention de la Remington, deux siècles plus tard, pour en venir à bout, lors d'une guerre à mort appelée « pacification de l'Araucanie » où les soldats et les miliciens des grands propriétaires terriens étaient payés pour ramener les oreilles de ces chiens d'Indiens, les seins des femmes, des paires de testicules... Les maladies importées par les Européens avaient fait le reste.

Les survivants s'étaient réfugiés dans les contreforts des Andes, sur des terres de caillasse où rien ne poussait. Réduits en esclavage dans les *estancias*, leurs terres balafrees par les barbelés, arrachés à leur famille pour intégrer les écoles chrétiennes, niés par les différents pouvoirs, les Mapuches avaient tout enduré sans jamais céder.

L'arrivée d'Allende, à travers la réforme agraire et la reconnaissance de leur existence, allait leur donner un espoir de courte durée, le

retour de bâton pinochétiste les réduisant à l'état d'autochtones spoliés. Une colère indienne suintait toujours des territoires du Sud.

Quel contraste avec la malheureuse mais souriante Poca, petite fée mapuche tombée du ciel pour nous accompagner sur les terres de ses ancêtres. Sa gentillesse, sa sensibilité au monde, sa pauvre valise et les trois affaires qu'il y avait dedans, tout était émouvant chez elle. L'arrivée en Araucanie doucha vite mon enthousiasme.

La Mapuche qui nous recevait pendant une semaine dans sa maison d'hôtes avait la cinquantaine austère, les commissures des lèvres tombantes, comme porteuses de mauvaises nouvelles. Vêtue d'une tunique traditionnelle, Bouche-Amère me prit à part, moi l'écrivain-voyageur.

« Qu'est-ce que tu t'imagines ? me tança-t-elle vertement. Que tu vas écrire un livre au nom des Mapuches ? De quel droit ? Moi ça fait cinq ans que je suis revenue de Santiago pour m'installer ici, au bord du lac, cinq ans que la communauté me tient à l'écart, comme pour me faire payer le fait d'avoir vécu parmi les *winka* ! D'avoir gagné de l'argent avec eux ! Il faut des années avant de comprendre l'âme des Mapuches, et toi tu débarques avec ta bande pour cinq jours ! Avec un malade en plus ! se rengorgeait-elle à l'intention de la Bête, enfermée depuis une heure dans les toilettes de la salle de bains. Tu t'imagines sérieusement que tu peux parler pour nous, *winka* ? »

Winka, étranger, n'était pas un mot d'amour.

« Hein ? insistait Bouche-Amère, la mine mauvaise. Et en plus tu parles mal espagnol ! Ha ! »

Elle commençait à me courir sur le haricot. Mapuche ou *winka*, tout le monde pleure de la même manière et ce que j'ai dans le cœur, je le sais mieux que quiconque. Il faut être noir pour défendre la cause noire ? Être une femme pour défendre la cause des femmes ?

Bouche-Amère bougonna devant mes arguments. Elle souffrait d'être rejetée par les siens, qui lui reprochaient d'avoir gagné l'argent des *winka* à Santiago pour construire des chambres d'hôtes ici, toujours pour les *winka*. Que sa maison soit à la mode « bio » n'y changeait rien. Bouche-Amère pouvait revêtir des vêtements mapuches, parler le mapudungun et cultiver les herbes médicinales dans son jardin, elle restait une demi-traître, une profiteuse de guerre.

Ses lèvres plissées pour témoins, notre logeuse avait de l'amertume à revendre.

Raison de plus pour la renvoyer dans ses cordes. Et puis je pensais à la Bête, tordu de douleur gastrique dans la chambre du fond où il venait de se réfugier, sourd à nos querelles.

La Bête n'était pas Craint-Blanc, « l'hypercondriaque » qui m'avait accompagné en Jordanie sur les traces de Lawrence : son mal de ventre n'était pas une lamentable tentative pour rentrer chez lui par avion sanitaire. Le coin était isolé et son état empirait, il fallait faire quelque chose.

« Toi qui es si fortiche, tu n'aurais pas plutôt un remède pour mon copain malade ? lançai-je à Bouche-Amère en désignant les herbes de son jardin. Il a mal au ventre depuis des semaines et nos médicaments sont sans effet. »

La Mapuche haussa les épaules et, devant l'insistance pacifique de Longue-Figure, consentit à récolter quelques spécimens d'herbe de son parterre. Elle prépara sa mixture pendant que nous écoutions les mouches voler, concoction que j'apportai dans la chambre de la Bête. Lui qui d'ordinaire éructait sa joie noire de vivre en ingurgitant tout et n'importe quoi, il se tenait recroquevillé en chien de fusil sur le lit, l'œil rouge. C'est à peine s'il releva la tête en me voyant. Ça allait de mal en pis.

« Tiens, bois ça, lui dis-je en tendant la tasse brûlante.

– C'est quoi ?

– Un remède mapuche. »

Il dressa péniblement la tête.

« Qu'est-ce que c'est encore que ces conneries ? »

La Bête ne croyait en rien, encore moins aux autres.

« Fais pas chier, je le motivai : ça fait une heure que la vieille bique me prend la tête alors tu vas boire son truc sans te brûler. Au point où tu en es, de toute façon, ça ne peut pas te faire de mal. »

La Bête avala une gorgée de thé en maugréant, puis une autre en dépliant sa carcasse sur le lit. Nous évoquâmes un moment son état de santé, les possibilités de rapatriement – la Bête n'avait évidemment aucune assurance –, quand son visage lentement s'est détendu.

« C'est bizarre, dit-il bientôt, on dirait que ça va mieux... »

Il n'en avait pas bu la moitié.

« Finis. »

Quand nous prîmes le petit déjeuner le lendemain matin, la Bête

allait beaucoup mieux. Était-ce le fait d'avoir guéri le beau pirate avec sa potion magique ? Bouche-Amère aussi sembla métamorphosée. Elle nous parlait toujours comme à des chiens mais l'allure impressionnante de la Bête lui tirait des roucoulements insoupçonnés. Je laissai la troupe à la maison et partis avec Longue-Figure pour tenter de rencontrer le *lonco*, le chef de la communauté du lac Lleu-Lleu. L'occasion de mesurer l'étendue des dégâts causés par les multinationales du bois ; la moitié des collines avoisinantes était pelée, comme scalpée par les entreprises *winka* dont l'écho des camions parvenait jusqu'à nous.

Le *lonco* de la communauté absent, nous avons visité une famille amie de Longue-Figure, des petits paysans propriétaires d'un hectare de patates, d'une vache et de quelques poules. Si les enfants semblaient contents de voir des étrangers, les parents se méfiaient toujours. Enfin, après avoir évoqué la situation – guère folichonne – dans la région, ils finirent par nous inviter chez eux, le soir même, avec toute l'équipe.

Nous rentrâmes à la maison d'hôtes, appréhendant plus ou moins nos retrouvailles avec le dragon mapuche qui nous hébergeait, et trouvâmes la Bête au bras de Bouche-Amère, qui lui prodiguait ses conseils curatifs en lui décrivant les herbes de son jardin, toute fière de son savoir autochtone. La Bête se tenait à carreau ; après tout, sa potion magique l'avait remis d'aplomb... Nous préparâmes quelques pisco sour en bon souvenir de nos nuits argentines, avant de partir dîner chez les paysans mapuches.

Bouche-Amère n'était pas invitée. Elle faisait la gueule. Était-ce son rejet de la communauté ou le fait qu'on lui arrache sa Bête ? La famille de paysans habitait une petite maison en bois pourrie ; une télé noir et blanc tentait de capter un des stupides shows des chaînes privées, que les enfants arrêtaient bientôt de regarder. Nous étions les attractions du soir.

Le maté bu, les trois tomates et le bout de salade avalés, nous fîmes une séance photo tous ensemble, comme une nouvelle famille. Ces pauvres gens ne rêvaient ni n'espéraient grand-chose, craignant simplement que leurs enfants ne désertent ces terres infertiles et les abandonnent à leur sort – crainte fondée, comme je l'appris en partageant une cigarette dans la cour avec les deux ados de la famille.

Vers minuit, alors que nous venions de rentrer chez Bouche-Amère,

une réplique du tremblement de terre secoua la maison d'hôtes comme un ivrogne au milieu du passage.

Des forces telluriques pesaient sur nous...

José Wenchwn est un des principaux *werken* emprisonnés. Porte-parole de sa communauté, il défend l'idée d'autonomie de leurs territoires spoliés, sans violence mais avec fermeté. Longue-Figure avait filmé un entretien avec lui en prison, et nous comptons le voir à Angol, où il purgeait sa peine – accusé sans preuve d'avoir mis le feu à des camions forestiers, José avait écopé de sept ans de prison. Une injustice parmi d'autres.

Ses parents habitaient une maison de bois d'une propreté exemplaire. Le père occupé au champ, la mère de José répondit à mes questions. La dignité de cette femme forçait le respect, son chagrin silencieux me brisait le cœur. Les enfants de José dessinaient à la table de la cuisine, deux petites filles aux yeux noirs assises sur les genoux de leur grand-mère, qui ne comprenait pas pourquoi la police traitait son fils comme un dangereux délinquant.

« José n'a jamais fait de mal à personne », plaidait-elle, le regard perdu vers ce vide.

Sachant que nous visiterions José en fin de semaine, Longue-Figure informa la mère de José que nous organiserions un *gllellipum* pour lui, si la *machi* Ana était d'accord. La mère ne dit rien. Elle embrassa les Mapuches qui nous accompagnaient au moment de se quitter, pour les *winka*, une poignée de main suffirait.

Les Mapuches vivant sur les contreforts de la cordillère, c'est naturellement dans les volcans qu'ils avaient choisi leurs dieux. La *machi* Ana résidait un peu plus haut dans les collines ; après un nouveau circuit à travers les pistes qui longeaient le lac et la forêt, je débarquai avec Poca et Longue-Figure chez la chamane de la communauté.

Guerriers de l'invisible, les *machi* étaient en relation directe avec la Terre et les esprits ancestraux, en particulier Pillan (ou Ngünechen), la divinité suprême des volcans. Ce cordon ombilical leur permettait d'interpréter les signes de la Terre. Les *machi* inspiraient crainte, respect et jalousie. Certains membres de la communauté leur reprochaient de monnayer leurs talents de chaman auprès des *winka*.

Nous attendions dans la cour quand une petite pomme fripée

apparut bientôt sur le seuil de la cabane, la *machi* Ana, une femme maigre et sans âge vêtue d'une robe mal coupée et trop grande d'un bleu roi tonitruant. Elle semblait ivre – pas de cérémonie sans vin –, reconnu malgré tout Longue-Figure et embrassa la princesse Poca. Le dentier de la vieille *machi*, trop grand, sortait de sa bouche quand elle parlait, la faisant passer au mieux pour une vieille folle.

Un *yeyipum*, la cérémonie ultime des chamans mapuches, pouvait durer trois jours : un *gllellipum* quelques heures seulement, selon la qualité des gens présents et le mal à traiter. Je sentais qu'elle se méfiait de moi mais enfin, pour José emprisonné, Ana était d'accord : le *gllellipum* aurait lieu vendredi matin...

Nous rentrâmes à la maison d'hôtes à la nuit tombée. Bouche-Amère écouta le récit de notre entrevue chez la *machi*, la cérémonie que cette dernière donnerait en l'honneur de José, les traits plus maussades que jamais – elle n'était toujours pas invitée.

Enfin, la Bête étant devenue sa coqueluche, la maîtresse des lieux lui avait livré le secret de son remède miracle et un sachet entier de ses herbes magiques pour les jours à venir. L'occasion de taquiner la Bête.

« Dis donc, on t'a vu te promener bras dessus bras dessous avec Bouche-Amère dans le jardin : tu n'aurais pas une touche par hasard ?

– Bah, elle est vieille : elle me dégoûte ! »

Le poil de la Bête.

Manquant de temps en terres mapuches, nous mîmes les bouchées doubles. Nous proposâmes d'abord à l'école du village d'organiser un « sound-sculpture » avec les enfants – le groupe d'instituteurs était ravi –, avant de passer chez les parents de José pour apporter des feutres et des blocs à dessin à ses enfants. Ce simple geste me donnait envie de pleurer dans la cour, allez savoir pourquoi.

Enfin, invitée à la petite fête qu'on donnerait demain à l'école du village, Bouche-Amère se détendit un peu. Après quelques tournées de pisco sour, nous jouâmes même ensemble de la musique traditionnelle mapuche avec des instruments rustiques. Pour le coup, la Mapuche avait raison : on était vraiment nuls.

Le dernier jour dans la communauté arriva.

Nous débarquâmes le matin chez la *machi*. Le vent sifflait dans l'arrière-cour de la bicoque, un froid insidieux qui nous glaça les os.

Ana nous attendait avec les victuailles pour la cérémonie du *gllellipum*. Je l'avais quittée l'avant-veille chancelante, perdue dans une robe flashy grossièrement taillée, rattrapant son dentier volant, nous la retrouvâmes à jeun, méfiante. Son mari était là, petit homme au visage buriné, souriant, les cheveux d'un blanc immaculé sous un chapeau fatalement élimé. Enfin, après une heure d'attente et de préparation (balayage de la cour de terre battue, poules et chiens envoyés au diable), la cérémonie put commencer.

Le *gllellipum* serait donné en faveur de José et de ses frères mapuches détenus à Angol – que la force des volcans soit avec eux. Ana disposa les cigarettes et le vin que nous avions apportés sur la première marche du *rewe*, le totem de bois sculpté, cinq marches comme des encoches, qui menaient à une petite plate-forme où les *machi* grimpaient parfois, lors de transes qui pouvaient durer des heures. La vieille femme s'agenouilla devant le *rewe*, ajusta son serre-tête, un *trarilongko* d'argent, tira trois cigarettes du paquet, qu'elle reposa sur la première marche. Après quoi elle prononça quelques mots en mapudungun, des incantations que la bise du matin emporta vers la forêt toute proche. La *machi* aspira trois bouffées de cigarette, passa la fumée sur son visage buriné, avala une gorgée de vin, une autre... Nous la regardions faire, assis en rond autour du *rewe*, tandis que Poca assistait la *machi*. Enfin, Ana saisit son *kultrung*, le tambour mapuche, commença à frapper en rythme et se mit à chanter une mélopée hypnotique.

D'où cette momie mal fagotée tirait-elle cette voix ? Elle semblait venir du fond du monde, une voix belle et éraillée, ondulée et puissante, qui nous prenait à témoin. La cérémonie dura une heure, peut-être deux. Porte-parole du *gllellipum*, nous dûmes tourner avec Ana autour du *rewe*. La *machi* psalmodiait des incantations incompréhensibles tandis que nous encerclions le totem, à cheval entre l'envoûtement et le ridicule.

Poca souriait. Elle ne songeait plus à son chagrin d'amour, à se suicider. Le retour sur la terre de ses ancêtres l'avait remise d'aplomb.

La cérémonie s'acheva dans un étrange climat. Même si je n'avais rien ressenti de particulier, une force inconnue s'échappait de ce vieux bout de femme.

Le froid du matin nous poussa jusqu'à la cabane de bois où vivaient Ana et son mari. Le dernier tremblement de terre ayant fracassé leur

vaisselier, nous déjeunâmes dans des assiettes en carton, échangeant dans un castillan de contrebande. Branchée sur les volcans, la *machi* Ana savait que la terre allait trembler bien avant la catastrophe ; elle savait aussi combien de temps dureraient les répliques, quand, comment et sous quelle forme cela finirait – un éclair frapperait la mer, marquant la fin du cycle.

Quand elle nous demanda s'il y avait des volcans chez nous, on lui répondit que les nôtres s'étaient éteints il y a longtemps. La vieille femme nous observait comme des choses abstraites, une paire de godillots sur la table lui aurait fait le même effet.

Poca tenta de l'éclairer.

« Tu sais, la France, c'est en Europe : de l'autre côté de l'océan !

– De l'océan ? »

La *machi* se méfiait : l'océan était plein de volcans sous-marins, là où Kai Kai, la divinité sombre, affrontait Ngünechen, depuis la nuit des temps.

« Au-dessus de Santiago ? demanda-t-elle.

– Bien plus loin ! Après la mer ! »

Notre petite danseuse avait beau agiter les bras, Ana ne voyait pas où elle les envoyait paître. La *machi* ne connaissait que la terre et les volcans. Cela lui suffisait visiblement, avec un peu de pinard. Une vieille folle à nos yeux de *winka*.

« L'Europe aussi va être touchée par les volcans, assura-t-elle, ses deux dents valides pour témoins. Bientôt, hum, hum... La France aussi ! Oui, la France aussi va être touchée ! »

Nous opinâmes doucement, pour ne pas la vexer – avant que les volcans d'Auvergne se réveillent, on avait le temps de changer de planète.

Les parents de José arrivèrent, coupant court aux délires telluriques de la chamane. Ils mangèrent avec nous, parlèrent de leur fils emprisonné avec un amour et une dignité émouvants. Ou alors était-ce le contexte, les jours intenses que nous vivions sur ces terres reculées qui faisaient aussi de nous des messagers. À part la Bête qui n'avait qu'une hâte, se tirer de ce coin pourri pour reprendre une activité normale, tout le monde avait la gorge serrée en quittant les parents de José.

Il était temps de rejoindre l'école du village.

Jeromeradigois.com et Clope-Dur avaient déjà mêlé leurs arts en Martinique et dans plusieurs îles caraïbes – sons et sculpture, un exercice bien rôdé que nous exporterions ici.

L'école des Mapuches ne payait pas de mine, avec son baraquement de bois, son avancée en guise de préau et son but de foot comme une vache seule au milieu d'un champ. Une école de village, qui me rappelait mon grand-père instituteur de campagne.

Bouche-Amère était déjà là, discutant sous le préau avec les adultes. Elle tâchait d'être naturelle mais la pression de la communauté devait peser sur la paria. Nous débarquâmes dans notre bétailière, attractions du jour, au milieu des gamins incrédules : ordinateur, sono, monceaux de terre glaise pour la sculpture (Jeromeradigois.com et la Bête avaient trouvé un spot dans la forêt), nous saluâmes la compagnie avant d'organiser l'espace. Les instituteurs, eux aussi mapuches, semblaient ravis, Bouche-Amère se tenait en retrait.

La Bête adorant effrayer les enfants, ces derniers ne le quittèrent plus, gloussant devant son bandeau de pirate, hurlant quand l'ogre se mettait à les poursuivre avec ses serres prêtes à les mâcher menu.

Ils étaient une soixantaine, toutes classes de primaire confondues, la curiosité accrue à mesure qu'ils découvraient nos jouets. Clope-Dur eut à peine le temps de faire deux notes sur son clavier qu'il avait trois gamins sur les genoux.

J'expliquai le déroulement de l'après-midi à une ronde attentive de profs et d'enfants. Danses mapuches et contes avec notre copine Poca, puis division en deux groupes : musique avec Clope-Dur, sculpture avec Jeromeradigois.com. Après quoi, on finirait par un match de foot Celtes-Mapuches.

Mon castillan avait des crampons mais les enfants se mirent à brailler comme s'ils avaient marqué un but. Poca captiva les petits avec ses histoires de Kai Kai et de Ngünechen, joua de la guimbarde en poursuivant son histoire, et dansa comme une hirondelle sur la pelouse.

Bouche-Amère comptait les étoiles dans les yeux des gosses sans voir qu'ils étaient son reflet. Jeromeradigois.com distribua un bloc de terre aux volontaires, prit notre ami borgne comme modèle et leur montra comment faire. Clope-Dur et les autres gamins envoyaient les basses pendant que leurs copains sculptaient ce qui leur passait par la tête : des bateaux, des animaux mythologiques, des têtes de totem,

drôles, effrayantes, des délires de Mapuches fauchés qui ne connaissaient pas la pâte à modeler.

Bouche-Amère parlait maintenant librement avec tout le monde, les enfants, les instituteurs de la communauté, la femme de ménage, « Dis donc, ils sont sympathiques, tes amis *winka* ! ». Notre logeuse adressait des œillades modestes, sa Bête adorée en ligne de mire, qui se faisait sculpter le portrait au milieu des élèves.

Le match de foot dans le champ fut un triomphe. Même la Bête qui n'avait jamais su mettre un pied devant l'autre se mit à shooter dans tous les sens, dégommant le plus souvent un tibia autochtone, tout en brillant aussi fort qu'eux. Une mêlée remportée haut la main par la communauté (tous les Mapuches voulant jouer dans notre équipe, nous passâmes notre temps à fusiller le pauvre gardien) tandis que les filles, plus sages, dansaient avec Poca.

Nous promîmes d'envoyer les photos de cet après-midi aux instituteurs, tapâmes dans les mains des garçons, échangeâmes de grands signes d'adieu avec les filles hilares. Un franc succès.

Bouche-Amère, le soir, avait du mal à cacher sa joie. Même les répliques de tremblement de terre qui secouaient son chalet lui passaient au-dessus : la communauté l'avait acceptée, grâce à nous. Un drapeau pirate flottait en territoire mapuche.

Avant de quitter sa maison d'hôtes, nous lui offrîmes le portrait que Jeromeradigois.com avait sculpté de la Bête, avec un chapeau de paille, un foulard et une brindille dans la bouche pour l'adoucir, un cadeau que nous laissâmes sur le bar de son salon, de manière à ce que Bouche-Amère le voie, tous les jours, bien en face.

Un cadeau de *winka*.

« Allez, *pehukawal* ! »

Salut, en mapudungun.

*

José et ses frères mapuches se battaient aussi pour la reconnaissance de leur statut de prisonniers politiques. Détenus à Angol, ils étaient considérés comme terroristes mais on pouvait les rencontrer à l'heure des visites, sans rendez-vous.

Je compris cette bizarrerie quand la police prit mes empreintes

digitales et oculaires, la copie de mon passeport et toutes autres informations nécessaires à un fichage en règle. En cas d'évasion, me voilà suspect... Enfin, je pus discuter deux heures avec José et ses amis emprisonnés, en toute quiétude, avec Longue-Figure en renfort et une multitude de questions. Les réponses des Mapuches ne me surprenaient pas. Ces hommes étaient des militants écologistes qui proposaient un autre modèle de développement, et se voyaient rejetés comme de dangereux subversifs.

Exactement comme une dictature gère ses opposants. Il y avait de quoi méditer. Y compris au sujet de mon livre : la situation politique des Mapuches chiliens n'avait rien à voir ni avec l'Argentine, ni avec le personnage de Jana. Je devrais garder toutes ces informations pour un autre livre.

Quittant la prison d'Angol, nous partîmes faire la bringue à Temuco pour nos adieux aux terres mapuches.

Il nous fallut trois jours de route à travers la pampa pour rejoindre Buenos Aires, et trois de plus pour prendre l'avion qui nous ramènerait à bon port.

Les ennuis commencèrent quand nous nous retrouvâmes bloqués avec des milliers de gens hystériques à l'aéroport de Madrid : un volcan s'était réveillé en Islande, qui empêchait toute forme de trafic aérien sur le nord et l'ouest de l'Europe.

La France aussi était touchée...

Un coup de la *machi* ?

Un mot sur une aile

J'étais au fond du trou en rentrant d'Argentine, ce fossé glauque et infâme où hurlaient les disparus de *Mapuche* ; je rêvais de corps nus couverts d'excréments cloîtrés dans des cellules sombres et qu'on écorchait à l'aide d'un rabot, leur peau découpée en fines lamelles de sang et de matières fécales...

Cheval-Fougueux, mon éditeur, ressortit livide de la première lecture : le roman n'était pas mauvais, il était horrible, triste, une véritable torture pour le lecteur qui, s'il réussissait à le terminer, n'avait plus qu'une envie, le jeter par la fenêtre, le brûler, l'enterrer dans le jardin, enfin, n'importe quoi du moment qu'il ne figure pas dans sa bibliothèque. Tout le monde mourait, Rubén se faisait violer par El Toro, Jana massacrait les tueurs un à un en leur faisant payer cher leur barbarie, s'ouvrait les veines dans le lac de son enfance sans savoir que Rubén vivait encore, le temps pour lui de retrouver son corps sans vie et mourir à son tour. Roméo et Juliette version hardcore, un pur cauchemar.

Pour sortir *Mapuche* du charnier où il s'était fourré, je compris que je devrais faire un effort psychologique surhumain, un renversement de perspective nietzschéen. Des enseignements du philosophe, j'avais retenu une chose, applicable à la vie : pour rétablir l'équilibre perdu, il ne faut pas chercher à remonter la pente depuis ce point d'équilibre, le sommet de la montagne si l'on veut, mais depuis l'extrême opposé du spectre – le pied de l'autre versant pour garder la métaphore. Tout était noir dans mon récit, sans l'ombre d'un soleil en vue. Pour que *Mapuche* retrouve sa vraie nature, je devais invoquer ce qui s'opposait le plus à toute idée d'horreur et de désolation : la poésie, la beauté, l'amour... De jolis mots. Restait à mettre le concept en application.

Comment faire quand on est plongé dans l'obscurité la plus opaque ?

Je traînais dans une boutique de disques quand Loutre-Bouclée me tendit un DVD tiré d'un bac, un *live* de Bowie datant de 2004 que je ne connaissais pas. Les années 1990 avaient été pour lui une résurrection mais ses albums suivants, en revanche, ne m'avaient guère enthousiasmé.

« Je le prends », dit Loutre-Bouclée.

Une bonne idée : dès son entrée sur scène, Bowie non seulement n'avait pas pris une ride mais il n'avait jamais été aussi classe, rayonnant. Et les morceaux qu'il interprétait étaient tous bons, parfois meilleurs que les versions album, qu'il n'hésitait pas à transformer vingt ans plus tard, *car c'est comme ça qu'ils devaient être chantés...* C'était lui, mon salut, David Bowie, mon protecteur depuis toujours. Ce qu'il évoquait pour moi depuis l'adolescence serait mon inspiration, loin, si loin des pensées qui me taraudaient.

Le retour de kick fut terrible. Le noir de *Mapuche* m'avait rendu aveugle, je mis du bleu-Bowie partout. Le regard sombre de Rubén devint piqué de « petites fleurs myosotis », je l'habillai de la même veste noire pour souligner son élégance portègne, visualisai la silhouette du détective dans les rues de Buenos Aires, la prestance qu'imprimaient ses pas vers Jana, l'attraction qu'il opérerait sur elle. Un renversement de perspective. Semaine après semaine, ma fée mapuche aussi prenait corps en beauté, canalisant la violence de sa colère pour créer et non détruire son identité en se vengeant. Je changeai toutes les scènes, revisitai chaque phrase d'un œil bleu-Bowie, bien décidé à réinventer l'amour qui unissait mon couple, cœur brûlant du roman.

Jana devint bientôt réelle. Mieux, je l'aimais comme Rubén l'aimait, passionnément mais confiant dans les liens qui les unissaient. Je rêvais la nuit de la sensation de leur amour. Une tuerie, dans tous les sens du terme, et du tragique à revendre tant je connaissais ses mots, sa voix, chacun de ses gestes, chacune de ses réactions, dans toutes les circonstances. Je connaissais le désespoir et la sauvagerie qui pouvaient la tuer, qui la tueraient si Rubén ne venait pas la sauver.

Il me fallut un an pour tout remettre en place : lors de la première partie, Jana et Rubén se rencontrent autour de deux affaires de disparitions appelées à se recouper, la deuxième partie les voit se faire emporter par le tourbillon, la dernière est un crescendo vers la furie la plus totale.

Sauf que je n'avais pas de fin. Jana piégeait les tueurs dans la forêt, mais après ?

Je butais sur l'épilogue, ne trouvais pas le lieu adéquat ni l'élan qui y mènerait.

La dernière scène laisse un goût particulier à la lecture d'un livre, ce sentiment dont on se souvient avec émotion ou indifférence. L'amour sauvage qui liait Jana à Rubén m'avait porté jusque-là, le final ne pouvait pas être fade, prévisible, convenu. Après tout ce que nous avions traversé, la dernière scène devait au contraire être étrange, sombre, tragique, puissante, salvatrice. Mais aucune de celles que j'imaginai ne convenait.

Et puis je fis un rêve. Un rêve où je volais au-dessus du bitume, un mètre ou deux, suivant les méandres de virages de montagne : la route grimpait à mesure que je progressais, le décor rappelait les Andes et une chanson m'accompagnait vers les sommets chaloupés, *Word on a Wing*, de Bowie. « Un mot sur une aile ». Je volais avec elle au ras du sol, gravissant la montagne selon les virages de plus en plus serrés, et les mots de Bowie me guidaient, inexorablement. Enfin le décor changea : j'aperçus une bâtisse au sommet d'une colline, un lieu inquiétant, abandonné visiblement. J'approchai et découvris un monastère en ruine, qui bordait une forêt humide.

La dernière scène de *Mapuche* était là, parfaitement claire malgré la bruine qui tombait. Après une course éperdue contre le temps et la mort qui guette ma jeune guerrière, Jana et Rubén se retrouveraient, vivants.

Beaux, comme Bowie, et bien vivants.

Le voyage dans la lune*

Il y a des voyages prévus des mois à l'avance après un long travail de documentation, certains destinés à la simple découverte de nouveaux territoires, et d'autres d'un genre inattendu.

Tout a commencé par un coup de fil de Richard-Cœur-de-Lion, le producteur qui avait acheté les droits cinéma de *Zulu*, et qui à force de ténacité et de coups de griffes avait réussi à faire de mon histoire sud-africaine un film avec des vedettes hollywoodiennes – Forest Whitaker et Orlando Bloom.

Le montage du projet *Zulu* avait duré quatre ans. Contrat, espoirs, attentes, rebondissements, mauvaises nouvelles, pas de nouvelles, couperet brandi au-dessus des têtes, fin des haricots, sursaut, changements de cap, nouvel espoir, rencontres déterminantes, accord du réalisateur Jérôme Salle, repérages, mise en production, puis catastrophe à la veille du tournage quand le premier rôle s'est désisté, re-rebondissements, sauvetage in extremis avec l'accord de Forest Whitaker, tournage enfin, invitation de l'auteur à Cape Town, réussite finale : je croyais avoir tout vécu avec cette aventure cinématographique, mais je me fourrais le script dans l'œil.

« Ton smoking est prêt ? me lança Richard-Cœur-de-Lion au téléphone. Parce qu'on va à Cannes avec *Zulu* pour la clôture du festival ! »

Le Festival de Cannes, carrément. J'étais heureux pour Jérôme, le réalisateur du film, heureux pour les acteurs et l'équipe du film que j'avais rencontrés sur le tournage, mon cœur aurait dû bondir dans tous les sens, mais pas du tout. Une angoisse me serra aussitôt les tripes : si les femmes invitées à fouler le fameux tapis rouge de la Croisette peuvent rivaliser d'extravagance, les hommes sont consignés au smoking.

Mesurant une grosse poignée de centimètres, de quoi aurais-je l'air

dans un smoking ? Tom Cruise ? Sarkozy ? La honte me montait déjà au front, j'en perdais mon flegme, ma syntaxe, la boule.

« Un smoking ? Putain, où je vais trouver un truc aussi naze ?

– Bah ! On s'en fiche, ce qui compte c'est de clôturer le festival avec *Zulu* ! »

Richard-Cœur-de-Lion avait furieusement raison mais je ne songeais qu'à cette histoire de smoking. Le pauvre type dont j'aurais l'air là-dedans n'en démordait pas.

J'annonçai la nouvelle aux filles, le soir à la maison. Ma fille se voyait déjà dans les bras d'Orlando Bloom, Loutre-Bouclée bondissait à l'idée de m'accompagner – il lui fallut entre une et trois secondes pour savoir comment dégotter la robe de ses rêves pour grimper les marches au milieu des stars, un rude coup pour l'égalité homme-femme.

Je n'en finissais plus de dérailler mais Loutre-Bouclée me rassura.

« Je connais un magasin qui en loue, des smokings, ne t'en fais pas pour si peu. »

Tu parles que je ne m'en faisais pas. Tout est lié chez moi, connecté de l'orteil au bout des cils, trop entier pour être découpé en parts. Plutôt crever qu'enfiler un pantalon à pinces, un short à carreaux, des sandales, des mocassins à glands ou non, des tongs, des Crocs, un pull à losanges, un manteau beige avec une capuche, un pantalon informe ou mal coupé, un survêtement. C'était Bowie, Strummer ou rien du tout : pigé ?

« Tiens, essaie celui-là au lieu de t'énerver », fit Loutre-Bouclée en me tendant un costume noir pendu sur un cintre.

Une vieille folle à l'humour étonnamment graveleux me souriait en se frottant les mains, sournoise. Le vendeur nous était tombé dessus à peine entrés dans sa boutique de Saint-Germain-des-Prés, un décor de chasse et de gentleman-farmer qui me donnait envie de rendre dans un des parapluies exposés là.

« Il va vous aller très bien, celui-ci, argumentait le vendeur. Essayez-le ! »

Un smoking avec des revers au col satiné, comme les mafieux de casinos des films en noir et blanc, Sinatra et consorts, tous ces crooners ringards dont le charme me faisait l'effet d'une tarentule dans la chaussette.

J'enfilai le smoking en question dans la cabine d'essayage, manquai

déjà de tout déchirer tant je me sentais mal dedans, ressortis pour me voir en pied dans le miroir, croisai mon reflet une seconde et adressai un regard noir à Loutre-Bouclée : *jamais*.

En plus du revers satiné d'une autre époque, la veste avait des épaulettes de général russe en guerre contre Napoléon, les manches étaient trop longues d'un mètre ou deux, les pans de la veste me tombaient sur les genoux, et c'est elle qui m'allait le mieux : le nœud papillon avait des ailes de condor, mais le pire était encore le pantalon, du 36 pourtant, si large que je ne le sentais pas. Mon pantalon de smoking ne touchait pas les jambes. Fallait le faire.

J'avais la grâce au point mort quand Jérôme Salle me sortit de là : lui non plus n'avait pas de smoking pour Cannes, mais un simple costume. Seul le nœud papillon était obligatoire... Je me trouvai donc un chic costume anglais et une chemise blanche. Avec une fine cravate noire, mon look de Cannes avait un côté Tin Machine qui finit de me faire sentir bien, rock. Il manquait encore le nœud papillon mais l'attachée de presse de *Zulu* m'assura qu'ils en avaient à l'hôtel où nous descendions.

Entre Montfort-sur-Meu et les paillettes, vingt mille lieues sous les mers. J'étais prêt à plonger en apnée.

Déjà, dans l'avion qui nous menait à Nice, j'étais assis dans la rangée voisine de Laetitia Casta. Une très jolie femme, l'air intelligente, sympathique. Il y avait d'autres visages connus parmi les voyageurs festivaliers, qui se cherchaient plus ou moins du regard. Une berline noire aux vitres teintées nous attendait à l'aéroport pour nous mener au fameux hôtel. Des barrières avaient été dressées devant l'entrée pour repousser les gens, dizaines de curieux agglutinés là, brandissant leurs smartphones au rythme des voitures noires qui déposaient les mystérieux VIP. J'entrai incognito au bras de Loutre-Bouclée, croisai l'équipe du film dans le somptueux hall, récupérai mes clés.

Dans la chambre la plus naze du Martinez, celle où l'on reçoit les auteurs inconnus, une bouteille de champagne attendait dans un seau à glace, avec un grand bouquet de fleurs et un kit de beauté pour filles. On a arrosé ça, avant de retrouver Orlando et Forest à la terrasse-jardin du palace. L'occasion de sympathiser avec Conrad Kemp – Dan Fletcher dans le livre. Souriant, simple, passionné,

comme les deux stars qui lui donnaient la réplique, avec un humour british qui me rappelait les amis kiwis, Conrad était le plus chic Dan Fletcher que je pouvais imaginer.

Nous descendîmes quelques cocktails, il y avait des stars partout, à l'aise, le soleil se couchait doucement sur la terrasse, tout le monde était beau, aimable, les techniciens du film rivalisaient de drôlerie et de bonne humeur, on formait une équipe soudée, Jérôme, Forest, Orlando, Richard-Cœur-de-Lion, Julien le scénariste, parés pour la clôture du lendemain. Nous finîmes la nuit dans une des fameuses fêtes ultra-privées ; notre agent nous fit passer parmi une haie humaine avant de grimper sur le toit-terrasse du club, qui dominait la baie de Cannes. Il ne manquait plus qu'Audrey Hepburn dévalant l'avenue au volant d'une Aston Martin. Je m'emparai d'autorité du comptoir, commandai des vodkas, tendis ma carte bleue à la serveuse, qui me renvoya d'un regard.

« Ici on ne paie pas, monsieur. »

Hey ! pauvre plouc !

Comme il en faut plus pour me vexer, je bus un peu de tout aux frais de je ne sais qui.

Les riches parfois sont d'accord pour partager, mais entre eux.

Le lendemain, je n'étais pas bien frais pour la « *conference call* », un truc qui consiste à s'aligner pour qu'une nuée de photographes vous prennent au flash. Enfin, les stars surtout, celles qui finiraient dans les magazines, pas les faire-valoir qu'on leur collait pour la galerie – scénariste, musicien, auteur, même le producteur du film tout le monde s'en foutait.

« Orlando ! » « Forest ! Forest ! » « Orlando, *please, please* ! »

Les photographes faisaient leur job pendant que la foule de curieux tentait de les imiter derrière les barrières, smartphones levés à l'aveugle. Conférence de presse, questions des journalistes, déjeuner, l'après-midi qui file sur un tapis volant, huit euros le café devant la plage, et voilà l'heure de se préparer pour la soirée de clôture.

Le sourire de Jérôme s'était quelque peu crispé. Il y avait de quoi. Son film serait projeté sur le plus grand écran d'Europe, devant un public difficile. Le dernier film français qui avait clôturé le festival trois ans plus tôt avait été accueilli dans un silence glacé : les spectateurs étaient carrément sortis de la salle sans un mot ni

applaudissements, pas même un sifflet. Une humiliation toute cannoise.

Le film de clôture est en effet étiqueté comme commercial, hors concours donc, ce qui constitue ici une insulte. Jérôme avait la pression et ne s'en cachait pas malgré son éternel sourire, sûr que les critiques l'étrilleraient avec un plaisir non dissimulé. J'en avais mal pour lui.

Mais pour le moment j'avais d'autres soucis : le costume était OK, avec deux paires de chaussettes mes chaussures neuves ne me sciaient plus la peau des chevilles, la chemise était toujours blanche mais le nœud papillon qu'on me donna à la conciergerie de l'hôtel, un modèle soi-disant standard, n'était pas du tout à ma taille. Un système de languette permettait de l'ajuster au cou mais, si la taille la plus large aurait été parfaite pour un bison adulte, même avec cette fichue languette resserrée à fond, le nœud papillon me tombait sur la poitrine comme une pancarte.

« Attends, on va trouver une solution », assura l'attachée de presse.

Je ne sais pas comment elle se débrouilla, mais à force de triturer la languette et de la glisser dans des cachettes, le nœud papillon finit par tenir à peu près. À peu près, ça voulait dire qu'il manquait quand même quelques centimètres : il suffisait que je bouge pour qu'il tombe de travers.

« Tu n'auras qu'à ne pas bouger, conclut la Samaritaine. Allez, me pressa-t-elle, il faut y aller ! »

Une berline noire aux vitres teintées nous attendait, Loutre-Bouclée et moi, selon un protocole à partir de maintenant ultra-minuté. Les limousines déposaient les stars au compte-gouttes devant le tapis rouge, il y avait toujours des embouteillages mais en cas de problème, notre chauffeur serait mis au courant. *Zulu* clôturant le festival, notre équipe arriverait en dernier, la voiture d'Orlando, Forest et Jérôme d'abord, puis celle du producteur, du scénariste et du compositeur, enfin l'auteur (moi), dans la voiture balai. En attendant, ça bouchonnait sévère sur la Croisette : ce soir on élisait la Palme d'or, c'était foule partout, berlines à la queue leu leu, le cirque. Au bout d'un quart d'heure de surplace, le chauffeur alerté par téléphone se tourna vers nous : changement de programme.

« Il y a trop de monde, dit-il, on va vous déposer maintenant devant le tapis. Madame, vous allez monter les marches avec les autres

femmes de l'équipe, monsieur, vous attendez les autres au pied des marches : compris ? »

De toute façon nous étions pris en otage, comme on dit à la télé.

Le chauffeur doubla le cortège qui grillait de l'essence sous le soleil cannois et, rusant, se faufila jusqu'aux marches du palais, où il nous déposa comme un colis suspect. Des centaines de personnes se pressaient contre les barrières de l'autre côté du tapis rouge, suffoquant mais brandissant leurs smartphones. Loutre-Bouclée grim pant le tapis avec les copines, l'attachée de presse me rappela le protocole, stressée.

« Bon, tu restes là et tu attends. Les autres ne vont pas tarder. Après tu fais ce qu'on t'a dit pour les photos et la montée des marches : Jérôme entre Orlando et Forest, Richard et Conrad près des acteurs, toi et le scénariste vous vous mettez sur les côtés.

– Oui, chef ! »

En attendant, je ne savais pas où me mettre : il y avait le bord du tapis rouge, la foule de l'autre côté, les chauffeurs qui ouvraient les portes des berlines à mesure qu'ils déposaient les vedettes, des photographes postés dans les coins, d'autres barrières pour contenir les fans le long des marches et un service d'ordre à oreillettes qui se demandait aussi ce que je foutais là.

« Je fais partie du film *Zulu*, qui clôt le festival ! je leur expliquai avant de me faire vider. J'attends le reste de l'équipe ! »

Uma Thurman sortit alors d'une Mercedes noire, grimpée sur des talons de trente centimètres qui la faisaient culminer à plus de deux mètres. Sa robe fourreau brillait de ses mille feux mais la moulait tant aux entournures que le chauffeur dut l'aider à s'extirper de la banquette afin qu'elle puisse fouler l'asphalte chauffée à blanc par les projecteurs sans craquer sa jolie robe. Uma Thurman souriait en sortant du véhicule, tenant à peine en équilibre sur ses échasses à cent mille dollars : un homme, de préférence une autre star, était censé l'accueillir pour l'aider à gravir les marches, mais la première chose que l'actrice vit devant le tapis rouge fut un gars de Montfort-sur-Meu au nœud papillon avachi, qui fumait une roulée pour faire semblant de passer le temps.

Nos regards se croisèrent l'espace d'une seconde, et je lus la panique dans ses beaux yeux bleus – c'était qui ce type tout petit pour l'accueillir ? Les journalistes, les photographes, Uma n'avait pas passé

toutes ces heures à se maquiller, s'habiller et monter sur ses putains de talons pour se retrouver nez à nez avec... moi ! Malgré son allure scintillante, Uma faisait peine à voir, avec sa couche de plâtre sur le visage et sa peur de ne pas être reconnue au bras d'un inconnu.

Je lui envoyai un signe de tête discret qui se voulait rassurant, comme quoi je n'étais personne, l'invitant à avancer vers le tapis rouge comme si de rien n'était. Uma se colla un sourire forcené au visage et m'oublia aussitôt passionnément.

Je fumai une autre cigarette dans l'attente de ma dream team, commençai à trouver le temps long. Nicole Kidman arriva au bras de Spielberg, Delon au bras de lui-même, les frères Coen, Daniel Auteuil défilèrent, quand enfin mon équipe accosta devant les marches. *Orlando ! Forest ! Orlandoooo !* J'étais rôdé à l'exercice. Jérôme, toujours élégant, me prit par le bras pour une interview à chaud à la télé, comme quoi sans le petit auteur qui fumait des clopes avec son nœud papillon de travers il n'y aurait pas de film, ha ! ha ! Enfin, il fallut monter les marches du festival.

« Tu as bien compris, hein, rappela l'attachée de presse : tu restes sur le côté ! »

Comme si j'allais me rouler aux pieds des stars en mimant une crise d'épilepsie pour décrocher un rôle.

Tout le monde s'est sagement aligné sur le tapis rouge pour le protocole des photographes. Une pluie d'étoiles dans les yeux, des cris, des appels, les appareils qui crépitent sous les feux des projecteurs, je tenais ma droite près d'Alexandre Desplat, le compositeur, qui devait me rendre trois têtes. Cinq minutes de flashes intensifs plus tard, nous pouvions enfin monter ce bougre de tapis rouge. J'étais débraillé, le nœud à moitié tombé sur le col de la chemise, la veste ouverte comme s'il faisait trop chaud ou pour lancer une mode ; était-ce le cirque devant les photographes, l'attente pour grimper les marches, la hâte d'en finir ?

À partir de là, ça a été la débandade : on s'est tous mis à monter n'importe comment, chacun à son rythme, vieux copains se racontant des blagues, si bien que je me retrouvai en haut des marches à côté d'Orlando. L'endroit où il fallait se retourner vers la foule, sourire aux lèvres sous les spots, climax du protocole repris par les magazines.

La veille de mon départ à Cannes, j'étais en Picardie, en prison, avec les détenus du coin. Avant de les quitter, pour rigoler, je leur avais dit

que je leur ferais coucou à la télé dimanche soir. Les copines parisiennes savaient aussi que je tenterais un salut genre reine d'Angleterre défilant devant ses sujets. Orlando Bloom souriait de ses belles dents.

« ORLANDOOOOOOOOO ! »

Les groupies n'en pouvaient plus de lui faire coucou depuis l'enclos où on les avait parquées.

« Tu as vu, lui glissai-je à l'oreille : tu as un tas de filles qui t'aiment là-bas. »

Orlando s'est tourné vers ses fans, qui redoublèrent de cris d'amour. J'en profitai pour leur lancer le fameux salut victorien – agiter lentement sa main sans bouger le poignet (je m'étais entraîné avec les copines) – qui, bientôt suivi par le salut amical de la star, finit de déclencher l'hystérie.

L'ambiance était plus tendue pour la cérémonie de la remise des prix.

Nous étions aux premiers rangs. Audrey Tautou avait la charge d'animer la soirée, l'occasion de se faire débiter par les femmes assises dans les travées. Les acteurs et les réalisateurs défilèrent sur le plateau, ramassant ou donnant les prix sous un tonnerre de flashes et de commentaires acerbes. Bon, ça allait bientôt être à nous.

J'avais déjà vu le film lors d'une projection privée deux mois plus tôt, avant mixage et doublage, mais la version de Cannes était définitive, et je n'avais plus la question de la surprise à gérer – c'était étrange au départ de voir mon trip littéraire traduit en images, il m'avait fallu une heure pour exprimer à Jérôme tout le bien que j'en pensais. Auteur ou lecteur, on a tous mille images dans la tête au sujet d'un livre. Même décrits avec soin (ce qui n'est pas mon cas, je préfère laisser travailler l'imagination du lecteur tout en lui lançant des pistes), les visages des personnages diffèrent selon les personnalités. Le cinéma ne propose qu'une image, qui doit réconcilier tout le monde, une chose impossible. Il faut donc chasser ce qui a nourri notre esprit pour se remplir de celui d'un(e) autre, en l'occurrence le cinéaste. Forest Whitaker est plus âgé qu'Ali dans mon livre, mais qui mieux que lui aurait pu l'incarner ? Quant à Orlando Bloom, c'était émouvant de le voir sauter en l'air comme un cabri quelques secondes avant une scène d'action, à fond dans son personnage. Lui qui en avait marre de son image trop lisse s'en sort très bien dans son rôle

d'Epkeen. Et s'il manque au film des scènes « tendres » par rapport au roman, Jérôme Salle a pris le parti du thriller mené tambour battant (en cela, il n'a rien à envier aux Américains) tout en s'appuyant sur des décors rarement vus au cinéma et un jeu d'acteurs formidable. Toute l'équipe sud-africaine a aimé le film, qui selon eux aurait pu être tourné par un compatriote. Quand on me dit la même chose de mon roman, je prends ça comme un beau compliment...

Enfin, la salle plongée dans le noir, je me laissai emporter par l'histoire, les acteurs, ce pays, l'Afrique du Sud, où nous avons vécu cette aventure humaine si forte.

Orlando s'était fait voler son ordinateur portable alors que le tournage avait lieu dans le quartier le plus dangereux de Cape Town, un township des Cape Flats où même les flics ne mettaient pas les pieds. Le gang des « Americans » gérait la sécurité sur leur territoire, ravis de gagner de l'argent légalement pour la première fois de leur vie. L'un d'entre eux, en probation, avait même décroché un second rôle dans le film, mais il ne fallait pas tenter le diable : ces types sans dents se faisaient tatouer lors de leur premier passage en pris on, avec un numéro au bras qui déterminait leur job entre les barreaux (intimideur, tueur, ou « femme »). Ambiance. Entre deux prises, un gangster nous avait expliqué le plus naturellement du monde que son travail dans le gang consistait à torturer les gens pour les faire parler, qu'il savait en un regard combien de temps le gars tiendrait – Orlando et moi on aurait été nuls, selon lui.

Bref, nous étions sur le territoire des *tsotsis* des Cape Flats et ce n'était pas les deux gardes du corps des stars qui allaient y changer quelque chose. Quand il apprit la nouvelle du vol dans une voiture de production « sous la surveillance de ses hommes », le chef du gang a rassuré l'acteur : il lui rapporterait vite son portable. De fait, des témoins avaient vu le coupable qui, interrogé, jura ses grands dieux n'y être pour rien. Le chef de gang s'était alors tourné vers ses lieutenants, franchement patibulaires, et avait prévenu le voleur.

« Bon, maintenant c'est simple, mon vieux : ou on te viole à tour de rôle tous les huit, là, ou tu rends l'ordinateur. »

Orlando retrouva sa machine.

Je repensais à tout ça, l'accueil de l'équipe sur le tournage, l'intelligence talentueuse de Jérôme, la gentillesse de Forest Whitaker

qui m'avait invité à discuter dans sa caravane, l'enthousiasme d'Orlando Bloom qui était arrivé trois semaines avant le tournage et à ses frais pour s'imprégner du pays et de ce « rôle de bad boy dont il rêvait », à Richard-Cœur-de-Lion, le faiseur de comédies populaires qui venait traîner sur les plates-bandes cannoises avec son film de gangsters, tous ces gens qui avaient tout donné pour que mon *Zulu* voie le jour.

Écrire est un travail on ne peut plus solitaire. L'éditeur ou l'éditrice vous guide parfois mais le reste du temps on est seul devant ses doutes, ses problématiques, ses frustrations ou la satisfaction d'une phrase bien envoyée. Dans tous les cas, plusieurs mois ont passé entre le moment où vous lâchez votre histoire et celui où les lecteurs s'en emparent. Quand l'un d'eux vient me dire qu'il a aimé ou même adoré mon livre, je suis content, mais c'est à peu près tout. Le trip que nous avons partagé est trop décalé dans le temps, je suis généralement embarqué dans un ou plusieurs autres projets qui, sans gommer le sentiment que je garde du roman, fait que j'ai déjà tourné la page. Au cinéma, tout se vit en direct, pour le meilleur ou pour le pire...

Zulu. Une heure cinquante en apnée, quelques scènes ultra-violentes et un final dans le désert namibien. Il fallut le dernier plan pour que je redescende sur terre. Il n'y avait pas un bruit dans la salle. Le générique commença à défiler, avec la même musique poignante, interminable. Deux, trois minutes. Les noms défilaient sur l'écran géant, les lieux de tournage, les remerciements. Toujours rien. Le film est plombant, je me disais, le film est plombant. Le générique s'acheva enfin, dans un silence de mort.

Les premières lumières s'allumèrent : rien. Un vide sidéral. Je pensais à ce que m'avait dit Jérôme.

Enfin il y eut un premier clap d'applaudissement dans les lointaines travées, tout là-haut, puis dix, cent, mille autres applaudissements retentirent, de plus en plus chaleureux à mesure que les spectateurs encaissaient l'uppercut. La salle entière se mit à applaudir, fort, très fort, avec des bravos qui allaient grandissants. « Forest ! Forest ! Orlando ! » Les lumières s'allumant en grand, le type du protocole invita Jérôme et ses deux stars à se lever pour recevoir ce qui devint bientôt une standing ovation. Les bravos rebondirent dans le palais du festival qui adorait tant détester ; Jérôme avait le regard embué mais saluait dignement, entouré de ses deux héros à cet instant immortels.

Submergé d'émotions, je me tenais caché entre les sièges, tentant désespérément d'essuyer la pluie sur mon visage, crevant de honte et de bonheur. Honte : fondre en larmes comme une midinette aux côtés de deux mille personnes est une sensation extrêmement désagréable, qui vous donne illico envie de changer de cosmos. Bonheur : si la réflexion amicale d'un lecteur fait plaisir, l'émotion est d'une autre nature quand d'autres personnes que vous appréciez sont impliquées dans votre trip. Un pur sentiment d'amour, d'autant plus puissant qu'il est partagé. Aucune gratification, prix littéraire ou quelconque flatterie égocentrique ne peut rivaliser avec cette bombe émotionnelle. La magie d'une naissance, un truc à perdre les pédales.

Loutre-Bouclée connaissait mon manque de retenue, elle souriait pour moi aussi, qui ne savais littéralement plus où me mettre. Je me faisais encore plus petit quand Forest m'aperçut au bout de la rangée. Il tendit les bras en venant vers moi pour consoler ma joie. Forest Whitaker, l'un des plus grands acteurs du monde qui me rendait trois bonnes têtes, son bon sourire en Cinémascope, à des années-lumière des notaires de Montfort-sur-Meu : je ne pus que me réfugier contre lui, inclinant ma tête sur son vaste ventre pour me cacher, m'enfouir, disparaître, mais les applaudissements redoublaient encore. Je voulus repartir dans ma tranchée mais Orlando était déjà là pour me serrer, me serrer fort, « *It's great, guy !* », impossible de décoller de leurs bras, Jérôme me désignait à la foule joyeuse, nœud papillon en berne et ravagé de larmes.

Tu parles d'une discrétion.

D'ordinaire, rien ne m'empêche d'écrire. Le cerveau a bouillonné toute la nuit, mes personnages me réveillent à l'aube et me poussent dans les orties pour que je les sorte de là, mais en rentrant de Cannes, j'étais incapable de me concentrer sur la moindre ligne. Je n'ai même pas essayé.

Il me fallut deux jours pour retomber sur mes pieds.

Jérôme avait raison : j'avais fait un voyage dans la lune.

Note

* « C'est encore très long et un peu bling bling », apprécie mon éditrice au cours d'une séance de travail. Oui, ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve invité au Festival de Cannes quand on vient d'un bled où les

notaires ont la classe d'une andouillette. Si ce genre d'expérience anthropologique ne vous intéresse pas plus que ça, je vous conseille de filer directement au chapitre suivant, ça se passe en Amérique, avec des Indiens.

Born in the USA

Un livre, encore un, m'avait troué le cerveau à coups de fusil à pompe. Un conseil, ne lisez jamais *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis* de Noam Chomsky.

Moi qui éprouvais déjà une franche détestation envers Reagan et les faucons américains, je subis une attaque en règle : le tombereau d'horreurs commises par les escadrons de la mort financés par les USA, notamment en Amérique centrale, était à vous dégoûter de croire en la démocratie. L'arrivée de Bush Junior au pouvoir finissant d'écœurer la plus pacifique des colombes, je n'étais pas pressé de fouler les terres de l'Oncle Sam.

Un double heureux événement survint : un Afro-Américain élu à la Maison Blanche et une invitation à New York pour la promotion de *Zulu*, traduit en anglais.

J'y rencontrai mon éditeur local dans le hall de l'hôtel où je venais de débarquer, lequel me proposa aussitôt de boire un gin-tonic dans un bar de Brooklyn – quel savoir-vivre – avant de me faire découvrir cette ville fabuleuse. New York vous adopte dès les premières heures, c'est sa nature.

Encouragé par cette mise en bouche et le succès de *Mapuche*, j'y retournai avec la dream team qui m'avait accompagné en Argentine pour un Noël dans les clubs de rock de Lower East Side. On avait beau me dire que New York s'était gentrifié avec la flambée de l'immobilier et l'enfouissement des pauvres, interdits de séjour à la surface de la Grosse Pomme, les buildings et la frénésie des avenues étaient les mêmes qu'au cinéma, identiques à l'image qu'on s'en fait sans y avoir mis les pieds.

On connaît l'Amérique pour sa côte Est intellectuelle, ses États du Midwest pour leur amour du massacre à la gâchette, sa côte Ouest californienne pour son soleil et ses grands espaces. Je les savourais sur

papier depuis les aventures de *Blueberry* que je lisais enfant, première incursion imaginaire en territoires apaches et sioux qui, comme le lieutenant de cavalerie devenu ami de Cochise, emportaient mon adhésion à la cause autochtone face aux mangeurs de fayots.

Du génocide comme mode de colonisation, j'avais surtout retenu le massacre de Wounded Knee en 1890 quand, vexé par l'anéantissement du 7^e régiment de cavalerie du général Custer par les tribus sioux et cheyennes quelques années plus tôt, l'armée US avait massacré femmes, enfants et vieillards dans le campement d'hiver de Wounded Knee, qu'on leur avait octroyé en échange de leur pacification. Des centaines de Lakotas (le nom que se donnaient les Sioux) avaient été éventrés dans la neige, leurs bébés cloués aux tipis, de pauvres hères déjà chassés de leurs terres qui grelottaient dans l'hiver. La boucherie de Wounded Knee (« genou cassé ») avait frappé la tribu oglala, les Indiens des plaines, ceux que je trouvais les plus classes.

Mon cœur battait pour ces Lakotas, dont un des vieux chefs disait au crépuscule de sa vie : « Nous ne savions pas mentir, nous n'étions pas encore civilisés... »

Nous sommes tous liés les uns aux autres. Quand un peuple disparaît, c'est une autre façon de penser le monde qui disparaît, complémentaire, peut-être salvatrice, et je ne suis pas bien sûr que s'enrichir coûte que coûte en salopant la terre qui nous fait vivre soit la manière la plus fine.

Projetant d'écrire un court roman américain, *Les Nuits de San Francisco*, je me tournai vers Jeromeradigois.com, sa compagne Mawilow (une Mawtiniquaise), Loutre-Bouclée, le Libraire-qui-trouvait-ça-nul et enfin la Bête, pour partager l'Amérique.

Nous débarquâmes à San Francisco au milieu de l'été 2013, dans une grande maison du quartier gay louée pour l'occasion. La ville est restée mythique pour ses anciens délires hippies, Haight-Ashbury, ses boutiques et ses clubs de musique, les pentes raides de *Bullit* avec Steve McQueen dévalant les rues, son immense pont rouge perdu dans les brumes du Pacifique. Quarante ans plus tard, nous y trouvâmes surtout des *homeless*, ces sans-domicile qui erraient dans les rues, leurs sacs plastique comme des chiens à la traîne, dormant sur les trottoirs ou en plein soleil, quand la marijuana vendue en pharmacie finissait de les occire. Je croise des dizaines de malheureux dès que je sors de chez moi à Paris, mais ceux-là faisaient encore plus peine à voir.

Reagan avait œuvré en ce sens à la fin des années 1970 : gouverneur de la Californie, il avait expulsé tous les fous des structures spécialisées – drogués, soldats traumatisés par le Vietnam, malades mentaux, déchiquetés du système –, prétextant qu'ils coûtaient trop cher à la société. Marche ou crève, et malheur aux mal nés, mal nourris, mal aimés de tous poils.

Après une première déambulation le long des rues escarpées, la Bête partit en quête d'herbe, son hobby préféré après les femmes. Mission accomplie.

Ce soir-là, nous testâmes le produit de nos mortes idoles, tout en sachant qu'il était déconseillé de fumer plus de deux taffes des joints made in la Bête sous peine d'être vert-malade, mais enfin, nous étions chez les hippies. Nous avons déjà bu plus que de mesure lorsque, sorti pour fumer sur la terrasse, je partageai un de ses pétards long courrier tout en conversant joyeusement avec la Bête, la tête ailleurs. Mal m'en prit. *Bloody hell*, ce n'était pas une cigarette que je fumais depuis cinq minutes mais un de ses maudits joints d'herbe pure. Quinze, peut-être vingt taffes circulaient déjà dans mon sang, bien au-delà des deux réglementaires.

Je savais que mon heure avait sonné, pestai contre moi-même, en vain. De fait, j'eus à peine le temps de m'adosser au mur de la cuisine que tout le monde dégoisait déjà sur mon teint d'enterré vivant. Adieu notre première soirée californienne, mes équipiers, la vie. Je zigzaguai jusqu'à mon lit, appréhendant les horribles heures qui m'attendaient : un mal de mer sur terre, avec l'envie de mourir pour que ça s'arrête. J'étais persuadé que j'allais bientôt être pris de nausées, mais rien ne se passa comme prévu. Trop de THC peut-être, ou l'âme des rockers morts d'overdose venus me visiter : bien sûr je me retrouvai scotché sur le lit, incapable du moindre mouvement ni de faire le point sur quoi que ce soit mais, plongé dans le noir de la chambre où je m'étais réfugié, je décollai lentement de ma couche et restai là, trente centimètres au-dessus de moi-même, pendant des heures. Une douce chaleur m'envahit, laissant flotter mon esprit tellement retourné qu'il s'était remis à l'endroit. C'est ça : j'avais fait un tour à trois cent soixante degrés sur moi-même.

Une expérience qui procédait du miracle.

Avais-je pris une drogue inconnue ?

L'époque n'était plus aux hippies mais je me servais de ce *revival*

pour la fin de mon livre californien. J'avais une idée de départ : deux personnages racontent leur rencontre sous un angle différent, les dialogues sont identiques sauf que leurs versions divergent – leurs pensées, leur état d'esprit au moment de cette confrontation, de manière à ce que tout les oppose. Restait à trouver les personnages qui peuplèrent mes nuits de San Francisco.

Après une semaine d'exploration dans les rues de la ville, nous prîmes le chemin du Pacifique. Deux jours de descente en douceur le long des baies jadis sauvages où les écrivains en marge avaient semé leurs chefs-d'œuvre ; Big Sur et Brautigan, Kerouac, Ginsberg, nous les croisâmes tous sur la route, eux ou leurs fantômes. La littérature américaine avait bercé mes premiers pas d'écrivain-voyageur, c'était bon de les retrouver là, Jesus Lizard à fond dans le gros Chrysler de location – si vaste que même la Bête pouvait y faire des tourniquets avec ses pattes sans décapiter son voisin.

Nous avions un premier contact en Californie, Kate, qui construisait une maison dans la petite ville de Ojai, havre de paix et parc naturel à une centaine de kilomètres de Los Angeles, où les stars envoyaient leurs enfants à l'école à raison de cent mille dollars l'année – pour dix mille, les pauvres avaient le droit à l'école publique.

Kate, une amie de Gros-Poto, ne nous avait jamais vus, ce qui ne l'empêcha pas de nous inviter tous les six dans la maison dont elle avait la charge. Elle était architecte, fille d'un émir texan du pétrole. Drôle, gaie, intelligente, généreuse, jolie, la blonde Kate avait vite fui le Texas pour vivre en Europe et revenait parfois sur la côte Ouest pour y construire des maisons pour des gens aisés. C'était le cas de cette bâtisse au milieu du maquis de Ojai, qui dominait une vallée écrasée de soleil. Nous étions les bienvenus, seulement priés de ne pas salir les lieux – Kate donnait les clés de la maison dans une semaine aux propriétaires, le temps de finir la déco.

« Tu as entendu ? lançai-je à la Bête, Godzilla sur pattes.

– Oh, ça va ! »

Un couple avec bébé débarqua chez Kate, une jeune Française et une sorte de Clint Eastwood période Wild West, le sourire en plus. Lui aussi avait fui son Texas natal quand, en sortant pour la première fois à dix-neuf ans, Clint s'était rendu compte qu'on lui avait menti : non, le Texas n'était pas le meilleur endroit pour vivre, non, le reste des

USA n'était pas un ramassis de dépravés communistes, le reste du monde plein d'Arabes. Clint, qui semblait en garder une amertume particulière, était carrément parti jusqu'en Ardèche, où il avait rencontré sa jolie Française sur un marché d'été.

La première soirée chez Kate fut aussi sympathique qu'alcoolisée, une routine qui m'avait permis de rencontrer des dizaines de personnages dont certains étaient restés mes amis – l'amitié chez les Bretons est un vieux grille-pain : difficile d'y rentrer, impossible d'en sortir. Enfin, levé le premier sous un soleil de plomb, je vis le chaos qui régnait dans la maison de Kate et mes soupçons s'orientèrent vite : ces éclaboussures de vin rouge sur le bar, le sol (qui marquait beaucoup, nous avait prévenus Kate), les murs, l'évier, les meubles maculés, ces mégots de pétards et la pluie d'herbe qui tapissait toutes les surfaces planes, c'était les traces de la Bête.

Raisons de ce carnage : vers trois heures du matin, le séduisant pirate s'appêtait à montrer son coffre à trésors à Kate, mais le Libraire-qui-trouvait-ça-nul leur avait tenu la grappe en résistant à tout ce que la Bête lui faisait boire ou fumer pour l'assommer enfin. La *love story* avait mal fini puisque Kate n'avait pas pu monter la Bête qui, furieuse et maladroite, avait transformé la maison d'architecte en sac à vin.

Il était temps de partir vers le désert.

Sans y avoir jamais mis les pieds, Las Vegas était pour moi une des pires destinations au monde : tant de vulgarité et de laideur concentrées, il fallait le faire. Raison de plus pour y aller, certes, mais j'avais prévenu mes troupes : un jour, pas plus.

Je m'attendais à du luxe en toc, du plein les yeux avec des lunettes en relief, de la pacotille Castafiore, du gigantisme au goût de la pègre qui tenait les casinos : je trouvai des embouteillages en plein désert, vingt kilomètres autoroutiers avant la ville – Las Vegas, hélas, est la destination préférée des Américains –, des baraquements vétustes où s'entassaient les employés des casinos, des décors de carton-pâte ridicules, des affiches de vieilles stars floutées à paillettes, Céline Dion, Rod Stewart, Cher, sur des avenues publicitaires où des gogos ébahis léchaient leurs glaces au beurre de cacahuète.

Las Vegas était le rendez-vous mondial des tocards, du mauvais goût sans kitch, un bonbon de bêtise sur un tas de merde.

Je pensais à la réponse de Brel quand on lui reprochait d'écrire

des gros mots. « La vulgarité, ce n'est pas ça. La vulgarité, c'est deux jeunes gens qui s'aiment, et le père de la jeune fille va voir le père du jeune homme et lui demande : "Combien d'argent votre fils gagne-t-il par mois ?". »

Las Vegas, aberration écologique au milieu du désert, détournait l'électricité depuis le Mexique pour alimenter sa pompe à fric, et que le monde en crève ! Sur des charbons ardents, je n'attendis pas minuit pour menacer mes équipiers : ils faisaient ce qu'ils voulaient de leur nuit mais le départ était fixé demain matin à huit heures.

Le seul avantage de la haine pour un écrivain, c'est qu'on peut s'en servir. Las Vegas serait le passage obligé d'un de mes personnages – et pas des plus glorieux.

Nous avions prévu un itinéraire pour mon road book californien – les déserts et les parcs jusqu'au Grand Canyon – mais, outre notre stop chez Kate et une nuit à Las Vegas, pas d'étapes précises. Clint nous indiqua un lieu où nous arrêter sur la route : le ranch de Jim, un copain qui vivait dans le désert de Mojave. Nous y vécûmes deux jours magnifiques, entourés de cactus géants et d'aigles, passant nos soirées chez Harriett, formidable club de rock au milieu de nulle part. Après quoi, Jim nous envoya à Flagstaff, Arizona, une ville moyenne au sud du Grand Canyon où l'on jouait, paraît-il, de la bonne musique.

Le vieil hôtel stylé qui accueillait les stars d'avant-guerre devint le nôtre. Il y avait surtout un bar de nuit dans une aile de l'hôtel, et une petite scène pour les musiciens de passage. Les deux jeunes qui jouaient ce soir-là à Flagstaff enfonçaient à peu près tous les groupes français depuis vingt ans : un batteur survolté et son frère à la guitare, sorte de Jeff Buckley sur pile atomique que j'abordai sitôt le premier set achevé. « *Let's have a drink, brother.* » On ne s'est plus quittés. Les deux frères avaient cinquante ans à eux deux et jouaient de ville en ville, au hasard des cachets. Eux aussi avaient fui leur bled d'Arizona, de peur de finir comme tous les jeunes qu'ils connaissaient : à vingt ans les filles tombaient enceintes, les gars qui les avaient attrapées un soir de défonce devaient les épouser illico puisqu'il n'était pas question d'avorter et, la plupart sans travail, les jeunes vivaient de drogues et de trafics.

Nous retrouvâmes les musiciens trois soirs plus tard dans une sorte de MJC à moitié vide, jouant un set encore plus musclé que la

première fois, avant qu'un groupe punk japonais n'emporte tout, deux kamikazes qui resteraient comme une des plus incroyables prestations scéniques vues de ma vie.

L'Amérique, le meilleur et le pire, qui allaient me revenir en pleine face.

La petite ville de Flagstaff avait des allures de Far West – et pour cause, nous étions en terres navajos. Les rues étaient vides ce matin-là, ensoleillées, la poussière légèrement balayée par le vent. Je fumais une cigarette devant notre hôtel et vis une silhouette apparaître au bout de la rue. Celle d'un homme en haillons qui titubait un peu. Un *homeless* local sans doute, mais je compris vite à ses cheveux noirs et à son teint que je n'avais pas seulement affaire à un vieux poivrot ivre mort à neuf heures du matin. Il avança vers moi, seul être vivant dans la rue, pour me taxer le dollar réglementaire. L'homme devait avoir trente ans et n'en paraissait plus rien, le regard perdu dans l'alcool et l'oubli de soi. Il tentait de sourire pourtant.

Ses traits d'Indien me ramenaient à Blueberry, au génocide de son peuple. Les Navajos vivant au sud du Grand Canyon, je lui demandai s'il était de ceux-là, mais il me répondit qu'il était lakota. Les Sioux des grandes plaines.

« Tu es loin de chez toi, je remarquai. Tu appartiens à quelle tribu ?

– Tu connais ?

– Je lis vos histoires depuis que je suis petit. Alors ?

– Je suis un Oglala. »

Wounded Knee. Le dernier grand massacre avant de parquer les survivants sur des terres infertiles : ce Lakota ivrogne était un descendant de ces rescapés, un de ceux qui avaient stimulé mes premiers rêves de liberté, puis ma colère face à l'injustice, les massacres organisés, l'anéantissement des peuples au nom des religions et de la civilisation selon la loi du plus fort. Comme je le lui demandai, il me parla dans sa langue, des sonorités douces et harmonieuses qui me semblèrent étrangement familières – Blueberry, Sitting Bull, Red Cloud, Crazy Horse, je me faisais mon cinéma.

Le gars, lui, titubait.

« Les chaussures, c'est ça le plus important », me dit-il, vacillant.

Une paire de tennis sans trou, c'était à peu près tout ce qui le raccrochait encore au monde des hommes. Combien de kilomètres avait-il dérivé depuis sa lointaine réserve de Wounded Knee ? Lui

aussi était en fuite dans son propre pays. Comme les frangins musiciens, comme Clint, Kate...

On s'est serré la main, en guise d'adieu. L'Oglala était si soûl qu'il oublia de retenir son pantalon trop lâche qui, sans ceinture, tomba sur ses chevilles, dévoilant son cul nu et crasseux.

Voilà ce qu'était devenu le peuple sioux. Alcooliques désœuvrés dans leur réserve ou chiens errants sur les routes poussiéreuses, tout ce que j'avais pu lire ou voir dans les documentaires se vérifiait sous mes yeux...

On peut s'en foutre.

On peut se dire que c'est la fatalité, une loi darwinienne, que c'est dommage.

On peut se dire que c'est comme les dodos, les Inuits, les agences matrimoniales, ça disparaît un jour.

Je suis allé me cacher sur le parking pour pleurer mon amour et ma rage, sans pouvoir m'arrêter.

Au restaurant du motel en bordure de Death Valley, parmi la centaine de plats proposés, on pouvait manger de la viande avec de la glace chocolat – ou vanille. Jamais essayé.

Mais que ces terres étaient belles, épiques, sauvages, minérales. *Fantastic voyage*, dirait Bowie. Et fendard. Il suffisait d'apostropher la caissière d'une supérette pour passer un bon moment :

« Bonjour, comment ça va aujourd'hui ?

– Vous savez quoi, les gars ? Aujourd'hui doit être un des meilleurs jours de ma vie. »

Tout simplement.

À la boucherie :

« On voudrait de la viande, s'il te plaît. C'est pour un barbecue.

– Whaou ! Un barbecue, *great, guys* !

– La meilleure si tu as.

– La meilleure ? Oh, Jésus ! Vous ne pouvez pas mieux tomber, les gars ! C'est fou. Hey Joe, viens voir ! Y a des Français qui veulent notre meilleure viande pour un barbecue ! Prenez celle-là, sans hésiter ; je l'ai fait cuire pas plus tard qu'hier soir, eh bien c'était sans doute le meilleur barbecue de ma vie. Putain, j'adorerais être à votre place, les gars, vous allez manger la meilleure viande imaginable ! »

Un peuple volontaire.

Ce qui ne cachait pas la réalité : un taux d'incarcération à la hauteur des armes en circulation, vingt millions de personnes vivant dans des mobile homes, des travailleurs pauvres cumulant les jobs pourris pour payer leurs dettes (sans système d'assurance santé digne de ce nom, une simple jambe cassée suffit à vous mettre sur la paille), autant de gens sortis des statistiques du chômage pour avoir refusé des tâches indignes ou sans rapport avec leurs compétences, la loi du « marche ou crève » sévit dans tous les États, avec l'obligation de garder le sourire puisque ici il est peu recommandé de paraître déprimé, malade, oisif ou pauvre, comme si l'on était atteint d'un virus contagieux.

Le rêve américain.

Une vraie beauté pourtant, avec ses parcs nationaux, ses déserts de serpents à sonnette, ses séquoias géants, et toujours ses routes sans fin où l'on se surprend à chercher la caméra du film. Le mien commençait à se structurer, autour de Flagstaff où nous avons passé plusieurs jours et de ma rencontre avec l'Indien oglala. De retour vers la côte après six mille kilomètres à travers l'Ouest, nous fîmes un stop pour dormir à Fresno, 500 000 habitants, estampillé par un magazine comme « la deuxième ville la plus naze des États-Unis ».

On n'avait pas hâte de voir la première.

Fresno n'avait pas de centre-ville, que des buildings amorphes le long d'avenues vides, des jets d'eau sans enfants, aucun bar ou restaurant à l'horizon. Le portier de l'hôtel nous indiqua *la* rue festive de la ville, dix blocs plus loin. Nous y trouvâmes un bar-restaurant du genre cow-boys pour les jeunes du coin. À voir les nuques rases des garçons, les casquettes de base-ball et leurs rires gras dégoulinant dans les décolletés, j'avais mal aux filles. Nous bûmes des verres à la terrasse du seul bar ouvert jusqu'à une heure du matin : il était moins une quand une trentaine de policiers nous ont encerclés, armés de torches et la main sur la matraque qui pendait à leur ceinture.

« C'est l'heure, maintenant dégagez ! Dégagez ! Allez ! »

Ils nous aveuglaient, ces flics au front bas qui visiblement n'attendaient qu'un mot pour taper dans le tas. Très désagréable.

De retour à San Francisco, je pensais toujours au Sioux croisé sur la piste, à son errance alcoolique à travers ce pays qui n'était plus le sien depuis des lustres mais qui, s'il n'avait plus de ceinture pour retenir son pauvre froc, me vantait la qualité de ses chaussures, la seule chose

qui le portait encore.

Mal au cœur.

Mal au corps.

À l'enfance, et à mes rêves d'Indiens.

Je voulais écrire sur lui, tenter de retracer son parcours pour témoigner de la déroute de son peuple, mais il me manquait un lien.

Nous sortions d'un cinéma de quartier où passait un documentaire sur Death, le premier groupe punk noir, profitâmes d'un rayon de soleil pour flâner en terrasse. Le Libraire-qui-trouvait-ça-nul n'est pas un macho (la faute chez nous est éliminatoire) mais laissez deux garçons ensemble et le cerveau reptilien revient au petit trot : l'Amérique c'était bien joli, mais nous étions plutôt déçus par la prestance des Californiennes. Mal habillées, mal arrangées, mal dégrossies, on était loin des canons parisiens.

« Pour une fois qu'on peut mettre la pâtée aux Amerloques ! » plaisantait le Libraire-qui-trouvait-ça-nul.

Et puis soudain on s'est tus. Une femme passa dans notre champ de vision, vêtue d'une petite robe toute simple qui dégageait la courbe de ses épaules, ses bras, son visage aux cheveux libres flottant sur le trottoir, une apparition aérienne. Cette grâce, cette démarche, cette souplesse si féminines, *oh Lord*, je retirai en silence toutes les bêtises francophiles accumulées en un mois d'Amérique : cette jeune femme avait l'élégance au bout des doigts, qui gravitaient à hauteur de ses hanches. Elle chaloupa devant la terrasse où quelques tables nous empêchaient de l'admirer en pied, marcha sur le trottoir comme sur un fil de soie ; nous suivions le mouvement de sa robe, quand un choc me pulvérisa.

La femme qui passait devant moi était amputée de la jambe droite. La vie l'avait sciée jusqu'au genou, moignon obscène sous sa robe qui dansait. La vision était d'autant plus brutale que parfaitement inattendue. Le secret de sa grâce préservée : une prothèse hydraulique fixée à son genou amputé, articulée pour épouser les mouvements de sa jambe, petite merveille technologique qui nous laissa sans voix.

La fille bipa l'ouverture de sa voiture garée là, grimpa avec aisance, démarra et s'engagea sur la rue où elle disparut bientôt, par enchantement.

« Tu as vu ce que je viens de voir ? » souffla le Libraire-qui-trouvait-ça-nul, estomaqué.

Bien sûr ! Cette femme au genou blessé – *wounded knee* –, le Sioux dont la tribu avait été massacrée là-bas : je tenais les deux personnages de mon livre californien.

Une pauvre, pauvre histoire d'amour.

Le Lakota de Flagstaff m'a remué les tripes à en vomir de rage et d'impuissance sur un parking d'hôtel, tout comme la beauté amputée de cette femme croisée dans la rue de San Francisco. Je laisse le cynisme aux cœurs de chenille. D'où je viens, on s'enivre peut-être un peu trop mais on ne mange pas de ce poison-là.

Deux récits parallèles se croisent dans *Les Nuits de San Francisco*. Celle de Jane, une fille grandie à Fresno ayant pour première ambition de quitter la ville. Lors de la soirée de fin de diplôme, elle se fait peloter par son petit ami devant les yeux de ses copains cachés dans les buissons du jardin ; alertée par leurs rires, Jane veut repartir à la fête mais son redneck de petit copain ne l'entend pas de cette oreille et, puisqu'elle va poursuivre ses études ailleurs, la viole, en souvenir de Fresno. Devenue à San Francisco une mannequin à la mode et un peu trop portée sur la cocaïne, Jane s'en sort grâce à un jeune musicien de rock rencontré à Flagstaff, qui parcourt le pays avec son frère.

Le jeune couple a un enfant, ils sont beaux, fauchés et heureux, jusqu'à ce qu'un accident broie leur vie.

L'année de mes vingt ans, sur une longue ligne droite où je roulais depuis Montfort, un vieux à demi aveugle conduisant un paquebot des années 1970 m'avait soudain coupé la route, plantant son tank au beau milieu de la route. Sans ceinture, à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, je choisis de percuter le bout du capot du chauffard. Sous le choc ma R5 opéra un demi-tour sur elle-même tout en survolant le fossé et retrouva miraculeusement la portion d'asphalte, en sens inverse, sans qu'aucun véhicule soit venu me heurter en retour.

Jane, dans mon livre, a moins de chance : sa voiture part en tonneaux, causant la mort de son bébé et l'amputation de sa jambe droite.

À la dérive, seule et psychiquement détruite, Jane rencontre un *homeless* dans un parc de la ville, un Indien oglala. Descendant de rescapés de Wounded Knee, le Sioux a quitté sa réserve où le désœuvrement le consignait, travaillé un moment comme laveur de

vitres ou manœuvre sur les chantiers, s'est mis à picoler, à errer de ville en ville avant de se noyer à Las Vegas et de finir sa course à San Francisco, grossissant les rangs des sans-abri détraqués qui ne se font pas de cadeaux. Elle et lui verront une dernière fois les lumières de la ville, éclopés du rêve américain, mais bien calés l'un contre l'autre... Solidarité des barbelés.

; Viva Chile mierda !

Il y a un ennemi à fuir en littérature : l'idéologie. Si j'avais à écrire un livre sur le Cambodge, la Chine, l'URSS ou même Cuba, la « gauche » en prendrait pour son grade. Il se trouve qu'en Amérique du Sud, les dictatures ont toutes été d'extrême droite et que ce continent m'attire pour des raisons historiques, géographiques, ethniques. Un travail de journaliste reporter est la base de mes romans, qui se doivent de donner la vision la plus juste d'un pays. Si les passages trop didactiques sont à éviter, il faut que le lecteur, à travers la fiction, sorte du livre mieux informé qu'il n'y est entré. Certains d'entre eux n'aiment pas trop être secoués, c'est pourtant ce que j'essaie de faire à travers les émotions de mes héros.

Au Chili, l'inégalité sociale est l'une des plus importantes des pays développés. Les grandes familles qui aujourd'hui se partagent les richesses ont hérité de la noblesse espagnole conquérante le peu de goût pour le partage, et un mépris souverain pour le peuple en général.

Salvador Allende avait tenté de remédier au problème en créant le premier parti socialiste du pays. Médecin de formation, il avait autopsié mille six cents enfants morts dans les rues (malnutrition, violences, maladies) et savait que les carences subies au plus jeune âge étaient irréversibles. Une fois élu démocratiquement, il prit comme première mesure la distribution de lait aux enfants lors de leur arrivée à l'école, pour que les plus pauvres aient au moins une chance de grandir et développer leur cerveau comme les autres. Puis, pour financer ses campagnes d'alphabétisation et de protection sociale, Allende avait décidé de nationaliser l'extraction du cuivre – première richesse du pays –, jusqu'alors exploité par les multinationales majoritairement nord-américaines.

C'était trop pour Nixon : « Il faut buter ce fils de pute ! » avait-il

vociféré à l'intention de son ambassadeur à Santiago.

Le général Pinochet (qu'Allende avait mis à la tête de l'armée) avait ainsi rétabli l'ordre avec l'aide de la CIA, un ordre politique mais aussi économique. Les Chicago Boys, qui avaient étudié les travaux d'Hayek et Friedman aux États-Unis, appliquèrent ces nouvelles théories au lendemain du coup d'État, faisant du Chili dès 1973 le premier pays néo-libéral au monde.

Le secteur privé dictant la loi d'un marché dérégulé tous azimuts, tout y est payant : études, sécurité sociale, retraites, contraignant la population à emprunter pour vivre. Une bonne manière de faire taire les contestations. Quant à la lutte des classes, même les caissières des supermarchés prétendent aimer les multinationales parce qu'elles sont riches !

Désespérant.

Heureusement, la jeunesse s'était mobilisée pour réclamer des études « gratuites et de qualité », et avait organisé des manifestations monstres qui avaient secoué le pays. C'est aussi cet espoir que je voulais dépeindre dans mon livre « chilien ».

L'idée s'était imposée un soir à la Maison de l'Amérique latine à Paris, lorsque je présentai *Mapuche* avec mes amis argentins et l'avocate des Grands-Mères. L'évocation de ces années sombres ne laissait pas indemne, encore moins ceux qui, présents dans la salle, avaient subi torture, disparition ou emprisonnement. L'ambiance était tendue entre ex-factions d'extrême gauche quand une femme de trente-cinq ans avait pris la parole ; Renata expliqua que son père avait été enlevé et tué dans le cadre du plan Condor, un plan d'extermination des opposants politiques par les services secrets de Pinochet et ceux des dictatures affiliées. Accidents, suicides, assassinats crapuleux, attentats revendiqués par des organisations fantoches, disparitions... : soixante mille personnes avaient ainsi été exterminées à travers le monde. Sa mère, incarcérée au Stade national de Santiago alors qu'elle était enceinte, aurait dû être abusée avec les autres détenues mais les geôliers, qui venaient de violer à mort l'une d'entre elles, avaient été punis par leur officier : interdiction d'abuser des prisonnières pendant deux mois.

Renata avait bénéficié de ce sursis sordide pour survivre dans le ventre de sa mère, libérée puis exilée en France. Renata était née trois jours après leur arrivée, sans malformations ou tares irrémédiables

causées par la torture *in utero*. Ce qui ne l'empêchait pas, trente-cinq ans après les faits, de porter plainte au Chili pour l'enlèvement de son père et les sévices subis.

Les voix discordantes s'étaient tues dans la salle chauffée à blanc ; Renata m'offrait le titre de mon futur roman, *Condor*, et le background d'un personnage clé, Edwards.

De mon premier voyage au Chili, j'avais gardé une foule d'informations concernant la situation politique et sociale des Mapuches, et l'énigme de la *machi* continuait de me tarabuster. Comment une vieille femme ignorante du planisphère terrestre avait-elle pu prédire que l'éruption d'un volcan islandais toucherait la France ?

Poca, la petite danseuse mapuche, m'avait mis sur la piste en me révélant un fait étrange survenu lors de son enfance, lorsqu'une araignée l'avait mordue au bras : la médecine se révélant impuissante face au venin, la fièvre avait failli l'emporter. Sa mère priait les dieux mapuches sur son lit d'agonie, désespérée, quand, après des jours de délire, la fièvre était subitement retombée. Poca garderait une brûlure impressionnante sur le bras mais elle vivrait.

Quant à la *machi*, elle n'était pas venue la soigner. D'après elle, cette mésaventure participait d'un long processus qui, au prix d'épreuves retorses pouvant durer toute la vie, amènerait un jour la jeune femme au pouvoir des *machis* : elle aussi communiquerait avec les volcans. Poca refusait d'y croire. Elle voulait être danseuse, pas chamane d'une communauté d'Araucanie perdue dans les bois, même si le destin la rattrapait.

Lors de nos contacts par réseaux sociaux, j'appris en effet qu'elle venait d'avoir un terrible accident de voiture : alors qu'elle conduisait sur l'autoroute, une pluie de grêlons gros comme des poings s'était soudain abattue sur elle, qui avait perdu le contrôle du véhicule, une jambe et les côtes brisées dans l'accident.

Je ne savais trop quoi en penser – sinon que bien des choses nous échappent. Mais les mésaventures de Poca quant à son devenir *machi* m'inspirèrent le personnage de Gabriela, jeune vidéaste mapuche exilée à Santiago et étudiante militante.

Esteban Roz-Tagle serait son alter ego masculin, fils d'une des plus grosses fortunes du Chili, un avocat spécialisé dans les « causes

perdues » et surtout dans le sabotage de sa vie pour se venger de ses biens trop mal acquis. D'une désinvolture passionnellement suicidaire, Esteban a le comportement anarchiste de Belmondo dans *Pierrot le fou*, se trimballe pieds nus dans son Aston Martin et écrit sous drogue et en secret des contes morbides où la poésie caresse l'ultra-violence. Un type que j'aimais bien.

Un autre personnage central émergea vite, Stefano, un ancien du MIR (la gauche révolutionnaire) chargé de la protection d'Allende qui, après avoir réussi à fuir le palais présidentiel bombardé lors du coup d'État de Pinochet et un long exil en France, est revenu à Santiago pour monter un petit cinéma de quartier. Il vit depuis avec Gabriela, qu'il considère comme la fille qu'il n'a jamais eue. Stefano aussi est un désillusionné de l'amour.

L'histoire de *Condor* commence à La Victoria, la banlieue déshéritée de la capitale, symbole de la résistance à la dictature. Gabriela et Stefano passent un film dans l'église de leur ami curé, le vieux Patricio, quand on découvre le corps du fils d'un ami sur un terrain vague ; c'est le quatrième adolescent qu'on retrouve en dix jours, sans explication. Gabriela, qui filme tout avec sa GoPro, découvre des traces de poudre blanche sous les narines de la jeune victime : de la cocaïne ?

Contacté par Gabriela, Esteban se prend d'une passion suspecte pour cette « cause perdue », embarque la vidéaste dans son Aston Martin et son délire de gosse de riches anéanti de l'intérieur. Leur première journée ensemble les voit enquêter à La Victoria, ferrailer avec les carabiniers, demander en vain l'aide du père d'Esteban, qui possède la moitié des médias du pays, boire du pisco sour au-delà du raisonnable et se réveiller le lendemain matin sur une plage isolée à soixante kilomètres de Santiago... Les rouleaux se fracassent sur le rivage, ils n'ont aucun souvenir de ce qui a pu se passer mais la robe de Gabriela est trempée : qu'ont-ils fait de leur nuit ? Il s'est passé quelque chose d'étrange, l'apprentie *machi* le sent, comme un mauvais rêve.

Quand ils rentrent à Santiago, Esteban apprend que son associé, Edwards, a été retrouvé mort au pied d'une falaise après une dispute avec sa femme...

Après deux ans de documentation et d'écriture intensive, il était temps de retourner sur les lieux du crime. Une équipe d'amis partiellement renouvelée m'accompagna au Chili. Outre Clope-Dur et

Loutre-Bouclée, deux nouveaux équipiers seraient du voyage : Chorizo-Bouillant, vidéaste-photographe dont le nez, s'il rougissait vite au soleil, ne l'empêchait pas de jouer les jolis cœurs auprès de ces dames, et un musicien fan de films japonais et d'horreur, guitariste *noise* hors pair dont la musique pourrait se comparer à un *ippon* sanglant.

Ippon-Sanglant n'avait pas beaucoup voyagé, commençait sa journée en disant « Oh, putain... » comme si le ciel lui était tombé sur la tête durant la nuit, un gars sensible, qu'il faudrait gérer. Comme la Bête, quoique dans un style moins rugueux, Ippon-Sanglant ne songerait pas à ouvrir une carte (il savait à peine où il allait tout seul, alors avec les autres...), mais je faisais confiance à Clope-Dur et Chorizo-Bouillant pour m'aider à baliser le terrain.

Voyager avec ses amis, outre le plaisir d'être ensemble, est aussi l'occasion pour chacun de ramener de la matière pour ses créations ou l'éventualité d'une collaboration : photos, vidéo, musique, sculptures, peintures, sons, carnets de voyage, toutes les idées sont bienvenues. Nous avions convenu de partir cinq semaines, de Santiago jusqu'au désert d'Atacama, un road trip de milliers de kilomètres. J'avais des contacts sur place, des lieux à visiter, avec en point d'orgue le désert d'altitude où volaient les condors...

Débarqués à Santiago à la fin de l'été, nous retrouvâmes Poca dans un appartement de la rue Carmen loué pour la semaine. La jeune Mapuche n'avait pas changé depuis quatre ans, sourires et blagues à l'affût, la capitale chilienne non plus, avec son tout-bagnole, sa pollution endémique et ses bâtiments austères.

Nous sortîmes boire quelques pisco sour dans le quartier Bellavista, celui des jeunes branchés et des touristes en goguette, où quelques maisons colorées détonnaient dans le morne paysage urbain. Quel contraste avec Buenos Aires, son Niceto Club et ses soirées racées : El Chocolate, la boîte à la mode de Bellavista, avait un service d'ordre de *men in black* avec oreillette et fouille des sacs. Le spectacle musical du soir était un *boys band* en marinière affublé de danseuses brésiliennes made in Bangladesh dont la sensualité dépassionnée rappelait le saucisson sec. Cela ne nous empêcha pas de danser n'importe comment avant de finir dans un bar clandestin où, jouant au chat et à la souris avec les patrouilles de police qui chassaient les noctambules,

nous pûmes nous mêler aux dépravés locaux.

Si on sent le pouls d'un pays à la manière dont les jeunes font la fête, l'Argentine menait 3 à 0 face au Chili. Grâce à l'abnégation des Grand-Mères de la place de Mai, les premiers avaient fini par juger leurs bourreaux – Videla venait de mourir en prison –, les seconds, malgré un gouvernement socialiste, avaient fait des obsèques quasi nationales à Pinochet.

Cela se ressentait dans les petits détails de la vie, des chaînes de magasins appartenant à la veuve du dictateur au climat de peur distillé par des médias aux discours sécuritaires. Dans une chouette boîte de nuit à ciel ouvert, on avait même rencontré un rasta nostalgique du vieux général – « Au moins avec lui, il y avait de l'ordre ! ».

Pénible.

Heureusement il y avait Cacho.

Cacho avait été le charismatique chanteur des Corazón rebelde, un groupe de rock chilien exilé en France dans les années 1980, influence Clash, qui avait lui aussi rythmé mon adolescence. C'était drôle de se rencontrer trente ans plus tard à Santiago, épice de leurs chansons protestataires, pour l'écriture d'un de mes livres traitant de la même dictature. Un cadeau de la vie, fille bleue du ciel.

Cacho avait perdu quelques cheveux mais pas son humour ni sa fibre musicale. Revenu au pays dans les années 2000 pour échapper à la déchéance programmée des rockers vieillissants, Cacho s'était marié avec une proche de Michelle Bachelet, qui venait d'être réélue comme présidente, et connaissait bien la politique de son pays. Un ami précieux qui nous permit de visiter en privé le palais de La Moneda où Allende s'était suicidé quarante ans plus tôt, bombardé par l'aviation de sa propre armée. Un moment émouvant qui me poussa dans le fauteuil vide de la présidence pour un discours enflammé (« *El pueblo unido jamás será vencido* ! »), sous l'œil quelque peu circonspect de notre guide. Les gardes en pompon faisaient carrément la gueule.

Après une semaine à Santiago, j'avais trouvé les lieux de débauche où Gabriela et Esteban perdaient pied avec le réel – *El Chocolate* et le bar clandestin de Bellavista – avant de se réveiller sur la plage, le quartier coloré de Brasil où Stefano avait monté l'un des rares cinémas d'art et d'essai de la ville, la rue Carmen où les avocats associés avaient monté leur cabinet, le décor de plusieurs scènes transitoires.

Enfin nous partîmes plein nord, le long de la Panaméricaine qui longeait le couloir chilien.

L'agence de location tenta bien de nous louer à prix d'or un minibus Hyundai, véritable poubelle roulante – carrosserie défoncée, porte arrière condamnée, gobelets et bouteilles d'eau vides comme autant de clébards à tête dodelinante, la plage arrière tombée dans le coffre –, mais puisque tout se négocie et qu'un long périple nous attendait, nous dégotâmes une Chevrolet six places au confort cent pour cent yankee.

Nous suivîmes d'abord Esteban et Gabriela sur la plage où ils se réveillaient, amnésiques : Quintay, soixante kilomètres au nord de Santiago. Les rouleaux d'eau turquoise m'inspiraient des envolées brumeuses. Cette scène était le socle de *Condor*, là où l'amour naissant de Gabriela et Esteban manque de se noyer. C'est aussi devant ces flots déchaînés qu'Esteban a écrit « L'Infini cassé », le texte sombre et poétique à la mémoire d'Allende et de Victor Jara. Là où, lors d'une transe avec la *machi* Ana pour sauver l'âme perdue d'Esteban, la jeune disciple affrontera Kai Kai, le dieu du fond des mers, qui depuis la nuit des temps s'oppose à la force des volcans.

Un trip mapuche. Celui qu'Esteban partagera avec elle, comme si un lien mystique les unissait... L'amour, quoi d'autre ?

Nous passâmes quelques jours à Valparaiso, où j'avais mes points de chute romanesque. Notre appartement dominant la baie devint celui où Stefano épie la villa de Schober, le principal suspect de l'affaire. Je traînai sur le port, plaque tournante du commerce chilien, observai les va-et-vient des porte-containers, le ballet des camions qu'on chargeait...

Un trafic de drogue – cocaïne. Un port privé, avec des entrées sécurisées, inaccessible au public. Le bureau des douanes. Des intermédiaires pour acheminer la drogue. La petite plage près du port, San Mateo, idéale pour un rendez-vous nocturne. Les rues pentues de Valparaiso, ses collines aux fils électriques entremêlés, ses maisons colorées, les décors de mes intrigues peu à peu prenaient forme.

Nous reprîmes la Panaméricaine pour une longue course vers le désert d'Atacama. Lors d'un stop à Bahia Blanca, jolie petite station balnéaire sur la côte Pacifique, nous fîmes la connaissance de José Luis, un avocat gay qui nous changeait des machos locaux.

Au Chili, pays où le divorce a été autorisé depuis peu, on peut

trouver des monuments aux morts de trente mètres de haut dédiés aux enfants « assassinés » par l'avortement (toujours illégal, même en cas de viol ou maladie du fœtus). Sebastián Piñera, l'ancien président et membre de la très droite Opus Dei, a fricoté avec la clique de Pinochet. L'Église a son mot à dire dans tous les débats sociétaux, reléguant l'homosexualité à une déviance ou une maladie. José Luis devint naturellement notre ami, et accessoirement Luis Villa, le copain flic d'Esteban qui analysera le sachet de cocaïne trouvé par l'avocat lors de son enquête à La Victoria.

Les *ceviches* des restaurants de Bahia Blanca étaient délicieux, comme José Luis et ses amis. Chorizo-Bouillant profita de la halte pour séduire une de ses copines lors d'une nuit particulièrement arrosée, moi pour imaginer la dernière scène d'amour entre Gabriela et Esteban, seul sur la plage de sable blanc face aux rouleaux qui défilaient. Nous promîmes de repasser par Bahia Blanca sur la route du retour.

La chaleur grandit à mesure que nous montions vers Antofagasta, Clope-Dur assurait les relais au volant de la Chevrolet, Ippon-Sanglant tenait le coup en disant « Putain » – le soleil, le désert, la poussière avalée, tous ces pisco sour qu'il fallait boire pour suivre le rythme, putain ! Quittant la Panaméricaine, nous traversâmes le désert jusqu'à San Pedro d'Atacama, mille kilomètres plus au nord : Longue-Figure, notre vieux complice mapuche, nous y attendait de sandales fermes.

Longue-Figure descendait du Pérou, ses appareils photo en bandoulière, avec son éternel air de débarquer des étoiles. Le paysage de l'Atacama, aride, minéral et désertique, s'y prêtait magnifiquement. Nous louâmes un *ranchito* près de la vallée de la Lune, dont la terrasse donnait sur des crépuscules montagneux d'un genre fabuleux. La roche me parle. L'univers minéral. La mémoire du temps, ses mots secrets... Mes équipiers étaient dorénavant rôdés au Chili, pays géographique s'il en est avec ses Andes omniprésentes, ses secousses telluriques hebdomadaires (bizarre de se réveiller en sursaut avec les rideaux de la chambre inclinés), ses catastrophes et ses volcans, endormis ou menaçants. Les hauts plateaux de l'Atacama étaient là, sous nos yeux avides, beauté brute, pure.

À cinq mille mètres d'altitude, il fallait mâcher de la coca pour garder le cerveau irrigué, se munir d'un guide pour ne pas se perdre dans les immensités, parfum d'aventure et de solitude. Dans ce désert

– un des plus hauts du monde – nous croisâmes des titans sculptés par le vent le long des pistes poussiéreuses, des carcasses de camion, des lacs au fond des plaines, des montagnes érodées. Je suis resté des heures, en silence, goûtant tous les verbes vivants en moi avec la seule amertume de la coca. Les paysages de l'Atacama me remplissaient de poésie sauvage, de liberté et de désespoir – un jour je ne verrais plus tout ça...

Nul besoin de drogues, de religion pour affronter la vision de ce désert d'altitude : Nietzsche est là, en pierre et en os, rameutant la poésie de René Char pour me poser, délicat, sur le fil du rasoir de la vie, la meilleure dope qui soit.

Je prenais ma dose.

Le *Salar* de Tara, auquel on accédait après plusieurs heures de piste hallucinante, se prêtait particulièrement bien au final de mon livre, avec ce vent glacé à décorner les bœufs, ses cruels *caranchos* et sa mer translucide qui s'étend au pied des volcans, à perte de vue, au-delà de la frontière bolivienne. Je situai les dernières scènes de *Condor* dans ce *salar*, un décor à la Sergio Leone propre à un duel à mort et à l'errance des âmes.

Du sublime, enfin.

La nature. Les pierres et les hommes. L'écriture.

Quittant San Pedro par une route de sel à travers les hauts plateaux, nous regagnâmes la civilisation avec une pointe de mélancolie. La poussière de l'Atacama redescendait à peine sur nos corps éreintés par l'altitude, le pisco et les milliers de kilomètres avalés depuis notre départ de Santiago, dix jours plus tôt.

Antofagasta, Chañaral, Copiapó, Vallenar : nous traversâmes des villes minières à l'ambiance rustique, suivîmes la nationale camionneuse et ses *animitas* (« petites âmes ») qui ponctuaient le bord de route, cortège funèbre de sépultures rappelant le prix humain payé à l'expansion du pays... C'était assez flippant de voir toutes ces croix sur le bas-côté, une par kilomètre, surtout quand un semi-remorque chargé de liquides hautement inflammables vous double en pleine côte, vous et les camions qui vous précèdent, à grand renfort de klaxon. On se dit alors qu'il faut :

1/ les avoir bien accrochées pour être routier au Chili,

2/ être complètement con.

Une flânerie sur la côte semblant de bon aloi face au chaos mécanique, nous déviâmes vers la réserve qui menait à Los Choros, saluant charmantes vigognes et guanacos d'un coup de gaz fraternel. Le village de Los Choros était assoupi, comme tout ce qui traîne sur la côte nord du pays, un monde au silence sous un soleil de plomb. Pas âme qui vive sur la place. Enfin, échappée d'une fenêtre ouverte, la voix de Violeta Parra nous guida.

Le *kisco* du village passait un vieux disque de la chanteuse chilienne, suicidée par amour mais sans rancune : *Gracias a la vida*. La fille qui tenait la petite épicerie avait un piercing branché, un sourire avenant et le visage de sa mère, qui sortait les *empenadas* du four. Non, il n'y avait pas de chambres à louer dans le village, mais des cabanes en bord de mer qui feraient certainement notre affaire.

De fait, l'océan un peu plus loin s'écroulait le long de rochers impavides, les criques se terraient dans les angles pour qu'on mérite de les trouver, et toujours personne à l'horizon : tout à fait ce qu'il nous fallait... Le soir tombait quand on a sonné à la grille d'Yvonne.

Prénom français mais chilienne d'origine germano-suisse, elle louait des *cabanas* aux gens de passage. Yvonne nous accueillit à l'entrée, la soixantaine décontractée, de longs cheveux blond et blanc, mais l'œil acéré devant l'allure du Mapuche qui nous accompagnait. *Por seguro*, avec ses sandales poussiéreuses, ses cheveux à la taille et son accent du sud, Longue-Figure n'avait pas la tête d'un touriste. Des *cabanas* à louer, fallait voir. La patronne du lieu aperçut alors Loutre-Bouclée, la seule fille du groupe, se dérida et, dans un sourire retrouvé, consentit à ouvrir la grille, elle aussi blanche. En revanche, négocier le prix alors qu'il n'y avait pas un chat dans les environs, pas question : c'était cher ou rien.

Yvonne était heureuse de nous voir, des Français c'était formidable, elle baragouina quelques mots, repassant nos billets comme on caresse un petit chat avant de les ranger dans sa cassette. C'était touchant. Comme je lui expliquai le but du voyage (écrire un livre sur le Chili d'hier et d'aujourd'hui), Yvonne compatit.

La dictature, oui, c'était une époque terrible. Mais il fallait remettre les événements dans leur contexte : la période était dure pour tout le monde, elle-même avait dû faire barrage de son corps pour défendre la voiture de son père que les métayers, aiguillonnés par les chimères du parti de l'Unité populaire d'Allende, voulaient voler ainsi que leur

domaine dans le Sud. La voiture de son père, c'est tout ce que la jeune Yvonne avait pu sauver de l'expropriation forcée : sa famille avait perdu tout le reste, terres, propriété, Mercedes, une débandade socialiste, ses frères et sœurs avaient dû se réfugier en Suisse, les pauvres avaient souffert dans la chair de leur porte-monnaie, ils avaient connu l'exil, l'humiliation. Alors oui, Pinochet avait été dur avec les communistes, mais si Allende était resté au pouvoir, le Chili serait aujourd'hui comme le Venezuela de Chavez, un pays en proie au chaos et à l'insécurité.

« La dictature a été mal interprétée », répétait Yvonne.

Pour sûr.

Sur les 771 enquêtes menées contre les agents de l'État accusés de crimes contre l'humanité, 526 inculpés avaient été condamnés sans sentences définitives, 173 avaient été condamnés avec des sentences définitives sans être incarcérés, 6 avaient été condamnés mais libérés par réduction ou commutation de peines, 66 avaient été en prison de manière effective. Des prisons cinq étoiles, où Contreras, le chef de la sanglante DINA, finirait sa vie sans un regret.

Déjà lors de l'élection d'Allende, son concurrent malheureux, issu d'une grande famille possédant entre autres le monopole du papier hygiénique, en avait suspendu la distribution pour se venger et punir la populace. Cette haine du pauvre ne datait pas d'hier.

Le rio Mapocho, que les Mapuches traversaient jadis à la rame, ne ressemble plus qu'à un vague torrent crasseux au cœur de Santiago : en hiver, quand les eaux dévalent les Andes en charriant tout sur leur passage, les égouts débordent chez les pauvres qui, non seulement n'ont pas de raccordement digne de ce nom, mais vivent au creux de la cuvette polluée que constitue la capitale ; les riches, eux, sont installés sur les hauteurs de la ville, avec le tout-à-l'égout, et se fichent bien du reste. Après tout, les pauvres ont ce qu'ils méritent.

Je bouillais, zen violent, d'entendre cette conne d'Yvonne. Mais son discours allait à la réalité du Chili : je m'en servirais pour décrire cette population amnésique, volontaire, pour qui tout est mieux que le peuple au pouvoir.

Quant aux caranchos, ces charognards de la taille d'un corbeau qui s'attaquent aux animaux blessés ou aux vaches mettant bas, leur arrachant les parties génitales jusqu'à ce que mort s'ensuive, ils nettoieraient quelques cadavres de mon livre...

Plus je lis les livres de Nicolas Bouvier – *L'Usage du monde* reste un chef-d'œuvre du genre –, plus je perçois l'intelligence fine de ses remarques sur le voyage, le regard humain sans concession qu'il porte sur l'étranger en général, plus je doute de ma légitimité d'écrivain-voyageur. Je n'ai pas son souci du détail, de la culture autochtone, m'attachant plus aux impressions, aux sentiments. On doute, oui.

Ma méthode dans ces cas-là : un pisco sour.

Une idée partagée par beaucoup de Chiliens rencontrés sur la route : « Tu veux que je te dise, c'est tellement la merde qu'il vaut mieux faire la fête avec ceux qu'on aime... Allez ! *Vive Chile mierda !* »

C'était le mot d'ordre du pays, comme une volonté de ne pas céder malgré tout : la morosité de l'architecture, les programmes lénifiants à la télévision, la culture ravalée au rang de divertissement, l'immobilisme politique et social.

De retour à Santiago, nous posâmes nos sacs dans un petit immeuble de Lastaria, un des rares quartiers du centre à échapper aux bruits des voitures. La terrasse du duplex* donnait sur La Catolica, la séculaire université de Santiago où Esteban ferait ses études d'avocat, un bâtiment surplombé d'un Jésus géant, bras ouverts en signe de bienveillance, la façade noircie par la pollution avec son inscription « Religion et sciences » au fronton – tout un programme.

Après les couleurs du désert d'Atacama, les kilomètres de côte sauvage où grondait le Pacifique, le retour était rude. D'autant que nous étions rentrés pour la manif', la première depuis le retour d'une socialiste aux affaires et l'éviction de Piñera.

Sebastián Piñera, première fortune du Chili, avait été élu à la présidence du pays en qualité de milliardaire. Comme si le job d'un milliardaire était d'enrichir les autres. Enfin... Piñera avait essuyé les premières manifestations de masse depuis le retour de la démocratie au début des années 1990, avec des millions de gens dans la rue pour soutenir les étudiants. L'éducation, ici, n'était pas un droit : étudier procédait, selon le jargon, de la « liberté individuelle ». En clair, à chacun de payer pour ce qui était considéré comme un bien de consommation comme un autre.

Le revenu moyen au Chili : l'équivalent de sept mille euros par an.

Le coût d'une année de médecine : huit mille euros.

Chaque diplôme n'étant validé qu'à la fin du cursus, beaucoup de jeunes travaillaient pour payer leurs études, mettant parfois dix ou quinze ans à obtenir leur précieux certificat, si bien que les trois quarts d'entre eux abandonnaient en route, incapables de payer.

« Quand tu fais des études, tu as plus de chances d'obtenir des dettes qu'un diplôme », ironisaient-ils.

Piñera (qui entre autres possédait une banque, relais indispensable pour les fameux prêts étudiants) et ses ministres affairistes avaient tenté d'étouffer la contestation, mais les grèves avaient duré toute l'année. Les leaders étudiants avaient répondu à l'arrogance des politiques, qui les traitaient « d'enfants aux idées archaïques », en entraînant la société dans leur combat.

Comme tout le monde, j'étais tombé amoureux de Camila Vallejo, la charismatique présidente d'un syndicat étudiant lors des révoltes de 2011 : intelligence vive, regard déterminé, belle comme un cœur pur, les cravatés de Piñera passaient pour des marques de lave-vaisselle à côté de Camila. J'intégrai son avatar dans *Condor* : Gabriela filmant les manifestations étudiantes sans lâcher d'une semelle la jeune icône, je leur inventai une liaison sans lendemain mais non sans tendresse. Une façon de rendre hommage à la jeunesse chilienne, dont je partage les idéaux « archaïques » (le droit à l'enseignement).

Michelle Bachelet avait gagné les élections sur le thème de l'éducation mais tout le monde se méfiait des promesses : alors que nous y étions, une première manifestation avait lieu à Santiago, tout près de chez nous, pour que le nouveau gouvernement engage les réformes promises.

La manifestation avait lieu Plaza Italia. « La marche de toutes les marches », disaient les tracts.

À voir les matraques des voltigeurs à moto, les camions blindés et l'armada de guerre déployée aux alentours, on s'attendait à une foule énorme ; ils étaient tout au plus une dizaine de milliers réunis sur la place centrale de Santiago, une manif plutôt bon enfant avec des danses, de la musique et des chorégraphies pour égayer le cortège. Défenseurs des droits de l'homme, du peuple mapuche, des homosexuels, de l'écologie, mais aussi des animaux utilisés dans les

labos, du cannabis, du club de foot Colo-Colo, on manifestait pour un peu tout et n'importe quoi.

Aucune trace de Camila Vallejo ni des syndicats étudiants. Qu'importe, il faisait chaud, les jeunes étaient remontés et le joyeux tintamarre contrastait avec les hélicoptères qui vrombissaient dans le ciel grisonnant. Nous suivîmes le cortège jusqu'à la Plaza de la Constitución, où attendait une sono vraiment pourrie. Drag-queens, queers, trav', la manifestation se terminait dans une ambiance festive, jusqu'au coup de semonce des forces spéciales.

« Le show est fini ! hurlaient les haut-parleurs. Rentrez chez vous ! »

Comparer une manifestation à un show était une provocation de *paco* (les flics), et une menace : ils chargèrent soudain dans tous les sens, pour effrayer le troupeau, avant de disperser les récalcitrants aux gaz lacrymogènes. La routine.

Quant à Camila Vallejo, devenue députée à trente ans sous l'étendard d'un nouveau parti alternatif, « Révolution démocratique », j'appris par Cacho qu'elle et les syndicats négociaient avec la présidente pour une réforme radicale de l'éducation.

¡Viva Chile mierda !

Nous partîmes de bon matin (midi et demi) à La Victoria, où j'avais rendez-vous à seize heures avec sœur María Inés, qui vivait depuis toujours dans le quartier... Connaissant le passé sulfureux de La Victoria, je m'attendais à entrer en territoire hostile mais découvris une petite banlieue à l'aspect tranquille, avec des maisons modestes aux toits de tôle ondulée, des cabanes en ciment, des kioscos d'où s'échappait du tango, quelques charrettes à métaux tirées par des mines curieuses, une église blanche au Jésus peint sur des murs colorés – guitares, colombe, bougie, croix, un climat de paix et de bienvenue –, des rues défoncées mais bétonnées et arborées, des bougainvilliers et même une petite fille à vélo, visiblement intriguée par l'élégance parisienne de Loutre-Bouclée à nos côtés.

Certes les maisons étaient protégées par des barbelés, les fresques peintes sur des murs décatés retraçaient les combats de la population contre les militaires, les chiens étaient en piteux état, mais l'atmosphère à La Victoria était détendue en ce dimanche de fin d'été.

Nous nous étions tout de même concertés, notamment avec Longue-Figure et Chorizo-Bouillant, qui venaient ici avec leurs appareils

photo : discret avec le matos, histoire de ne pas attiser les convoitises. On voyait bien que les noms et les visages des martyrs peints sur les murs n'avaient pas tous été tués par les carabiniers, ça sentait plutôt le règlement de comptes pour des histoires de dope. Prudence, donc. Nous observions le siège du Parti communiste, une baraque de brique et de broc qui faisait aussi office de centre culturel, quand la famille qui déjeunait en face nous invita à entrer. La porte de leur maison était ouverte, ils finissaient de manger et proposaient de partager un verre.

Loutre-Bouclée eut le droit à des compliments sur sa beauté avant de partager un verre de Pschitt citron. Déclinaison de la nationalité, rires collégiaux, questions-réponses, re-blagues, les adolescentes pouffaient, Chorizo-Bouillant faisait le joli cœur français, Ippon-Sanglant marmonnait la tête cachée dans ses mains – « Putain... Oh putain, ils sont sympas ces gens... » –, puis photo de famille devant la maison, les bras sur les épaules comme de vieux copains, une série d'*abrazos* appuyés au moment de se quitter : les gens de La Victoria n'avaient qu'un soda à partager avec des étrangers mais ça leur faisait plaisir. À nous aussi.

Seize heures sonnèrent, le moment du rendez-vous avec sœur María Inés.

Elle et son amie Donata appartenaient à la congrégation des Frères de Foucauld, une fraternité extraterritoriale proche des plus pauvres, peu importe où dans le monde. María Inés était arrivée au Chili en 1952, elle avait aujourd'hui quatre-vingt-trois ans, dont plus de cinquante passés à La Victoria. Une jolie femme, très classe dans son genre, le regard et l'esprit toujours vifs, cependant affligée d'une surdité qui l'agaçait au plus haut point.

« ¿ QUÉ PIENSA DE LA SITUACIÓN EN LA VICTORIA DESPUÉS DE VEINTE AÑOS DE DEMOCRACIA ? » lui assénai-je, prévenu de ses problèmes.

María Inés se tourna vers Donata, qui faisait l'assistance.

« ¿ Qué dice ? »

Dépitée par sa vieillesse mais pleine de ressort, la jolie sœur commença à nous parler de son quartier, dans un français impeccable, appris auprès des frères Pierre Dubois et André Jarlan. María Inés ne cachait pas son amertume : certes le temps de la dictature avait été affreux, que de violence et de morts ! mais les gens étaient solidaires. Ils avaient lutté pied à pied contre les carabiniers de Pinochet et payé

le prix fort. Or, en arrivant au pouvoir, la Concertation (l'union des partis démocratiques) n'avait eu aucune reconnaissance pour leur lutte.

Pas un mot.

On avait considéré les gens des *poblaciones* comme des laissés-pour-compte, eux qui avaient le plus souffert de la répression, avant de reprendre les affaires. La collusion des secteurs publics et privés pour la privatisation de la vie en commun, la subordination de l'État au monde de l'entreprise et de la finance, les abus des pouvoirs économique et médiatique, María Inés gardait une colère distanciée mais intacte.

« Ils ont privatisé la santé, l'éducation, les retraites, les transports, les communications ; et puis ils ont privatisé la Concertation... Tout a été vendu, conclut-elle, même le présent. »

Sœur Donata, montée sur ressort, approuvait. La démocratie avait apporté les écrans plats dans le quartier, les portables et la drogue, de la *pasta base*, résidus de cocaïne et autres sous-merdes chimiques, qui ravageait les jeunes.

Comme c'était un des sujets de mon livre, María Inés proposa qu'on visite la maison où leur ami André avait trouvé la mort. C'était un quartier où on vendait la drogue de la main à la main dans la rue, avec des types en béquilles aux dents pourries qui mendiaient de quoi griller leurs derniers circuits.

« Un fléau », assurait la sœur, que tout le monde saluait au passage. « Les carabiniers ? Ils regardent ailleurs. Ou ils trafiquent avec eux. Enfin, c'est ce qu'on dit. »

Voilà qui donnait de l'eau au moulin de *Condor*. Mais à la différence des townships sud-africains où j'avais réussi à me présenter au bureau du commissariat pour interroger des policiers, je sentais bien que les carabiniers de La Victoria m'enverraient sur les roses, avec ou sans le soutien des sœurs.

Nous visitâmes la maison d'André Jarlan. La balle d'un carabinier, qui visait un journaliste participant à une énième protestation, avait ricoché sur un arbre avant de transpercer le mur en bois de sa maison, et le crâne du curé, assis à son bureau.

Tout le monde l'adorait dans le quartier. Les carabiniers impliqués avaient posé un journal d'opposition sur la Bible que lisait le curé au moment de sa mort, pour camoufler leur bavure – les assassins sont

souvent des abrutis. Aujourd'hui André Jarlan était le nom d'un parc en bordure de La Victoria, mais le souvenir de cet homme d'exception laissait María Inés bien triste.

Enfin, on est allés bras dessus bras dessous à la chaîne de télévision locale, Señal 3, associative et bénévole.

Trentenaire barbu et jovial, Cristian nous accueillit dans son antre, une simple maison aménagée. Grâce à son antenne de dix-sept mètres, Señal 3 émettait à neuf kilomètres à la ronde, en plus de capter Internet. Il y avait un petit plateau d'enregistrement, un studio radio couvert d'affiches dont la plupart nous étaient familières (Señal 3 était même associée au Quartz, une salle de Brest !), et une bibliothèque de vidéos VHS qui constituait la mémoire vive de La Victoria : *toma*, *protestas*, émeutes, tout était consigné sur les étagères de la télé communautaire. Il y avait aussi une salle avec des ordinateurs, pour former les jeunes du quartier à l'informatique. Señal 3 avait été attaquée de nuit par des carabiniers qui avaient tout détruit, sauf un ordinateur que Cristian avait sauvé en s'enfuyant.

« Oui, confirma-t-il dans un sourire malin. Ce n'était pas les carabiniers de La Victoria mais ceux d'un autre quartier qui ont débarqué, pour éviter les représailles. Mais ils avaient l'air défoncés lors de l'attaque : les yeux rouges, complètement survoltés. Défoncés, quoi. »

Ma cervelle carburait en mode polar. Gabriela apprendrait le montage vidéo avec Cristian, dans cette salle. Le rédacteur l'accueillant lors de son arrivée à Santiago, Gabriela soulèverait des montagnes pour rendre justice à son fils, tué par la drogue...

Le crépuscule tombait sur les façades colorées de la *población* ; voulant profiter de la lumière, Longue-Figure et Chorizo-Bouillant restèrent en arrière pendant qu'on raccompagnait les sœurs chez elles pour un dernier thé. Nous discutâmes encore une heure ensemble, un échange animé, complice, instructif, joyeux malgré l'adversité.

Une heure, ça commençait à faire long pour les dernières photos. Je sortis fumer une cigarette quand Chorizo-Bouillant arriva, livide, les mains dans les poches.

« Je viens de me faire braquer mon appareil, dit-il, exsangue. Avec un flingue. »

Chorizo-Bouillant n'en menait pas large, il y avait de quoi : la vue d'un pistolet fait plutôt froid dans le dos et son matériel professionnel

valait son pesant d'or pour un intermittent du spectacle. Les sœurs étaient catastrophées, affreusement désolées pour nous, la drogue bien sûr, c'est pour ça qu'elle disait à leur famille de ne pas venir les voir à La Victoria, pour qu'il n'y ait pas de drame. Les pauvres femmes en avaient les larmes aux yeux.

Nous étions tous navrés pour Chorizo-Bouillant, qui en plus avait fait de super images pour notre projet de livre de photos autour du voyage au Chili. Longue-Figure, qui comme d'habitude planait à quinze mille lors du braquage, traînant quelque part au coin d'une rue, revint avec une piste : « El Chuque. »

Une vieille femme, témoin du vol, avait vociféré ce nom.

« C'est encore El Chuque : allez le dénoncer à la police, une fois pour toutes ! »

« El Chuque », un surnom en référence à la poupée sanglante d'un film d'horreur. J'avais enfin un prétexte pour aller visiter les carabiniers de La Victoria.

Un mirador doté d'une meurtrière constituait l'entrée du commissariat de La Victoria, un bâtiment de brique cerné de hauts grillages. La nuit tombait et l'arrivée de Français souhaitant porter plainte pour vol à main armée ne semblait intéresser personne. Occupés à se passer en revue dans leur uniforme et leur gilet pare-balles, l'attitude des carabiniers oscillait entre *Full Metal Jacket* et *La Septième Compagnie*. Nous finîmes malgré tout dans le bureau du chef, un grand type à nuque rase, qui écouta nos mésaventures en barrant des lignes de son cahier à la règle. Quand il daigna relever les yeux, il était clair qu'il connaissait *El Chuque* et que notre histoire le faisait chier.

Plutôt que de chercher à retrouver le coupable, le chef des carabiniers grommelait – « Qu'est-ce que vous foutez ici, aussi ? C'est pas un quartier pour les touristes ! » Je n'expliquai pas les raisons de ma présence à La Victoria, mais voyant que les carabiniers n'avaient aucune envie d'attraper le voleur, je leur révélai le prix de l'appareil photo de Chorizo-Bouillant.

« Deux mille euros ? Ça fait combien en dollars ?

– Deux mille cinq cents.

– ... ! »

Ça fit comme un bruit de machine à sous dans leur cerveau. Soudain

remontés comme des pendules, les carabiniers embarquèrent nos deux photographes dans une voiture de police pour retrouver l'appareil avant qu'il ne se transforme en *pasta base*.

Ils finirent par coincer deux jeunes que Chorizo-Bouillant avait photographiés plus tôt devant les fresques, lesquels nièrent en bloc : ils n'avaient pas prévenu El Chuque qu'un touriste isolé traînait dans le quartier avec du matériel, quant au braqueur présumé, il n'était pas rentré du stade où il avait passé l'après-midi.

Les carabiniers grognaient, mécontents, sûrs qu'en récupérant l'appareil photo volé par El Chuque, ils auraient pu le refourguer à un bon prix et se partager les dividendes. Ils s'en foutaient complètement, de notre Chorizo...

En attendant, j'avais mon personnage de flic véreux, le chef des carabiniers de La Victoria, et les délinquants qui sévissaient dans le quartier. La bande d'El Chuque...

Victor Jara, metteur en scène et chanteur engagé aux côtés d'Allende, avait été arrêté parmi les premiers lors du coup d'État et transféré au Stade national, où s'entassaient des milliers de sympathisants. En reconnaissant l'icône, les soldats s'étaient acharnés, lui cassant les côtes à coups de botte, puis les mains à coups de crosse, pour lui apprendre à jouer de la guitare.

Le corps brisé à défaut de l'âme, Victor Jara avait chanté *a capella* dans le stade où on les enfermait, entraînant les gradins à chanter avec lui. Il avait même composé un texte sur place, en attendant la mort...

Les nervis de Pinochet s'étaient vengés de l'affront en le massacrant à la mitraillette – plus de quarante impacts de balle, à bout portant.

Nous caressâmes sa tombe au cimetière général de Santiago, le cœur lourd. Victor Jara était un des héros posthumes du roman qui m'avait mené là, le double d'Esteban, qui perpétuait l'écho du chanteur assassiné dans ses écrits de bord de mer. « L'Infini cassé » – ce texte poétique glissé dans *Condor* – lui serait en partie dédié, par le prisme de mon avocat et écrivain raté.

Le personnage d'Esteban s'affinait, devenait chaque jour plus complexe à mesure que je mesurais les contradictions et les sales petits secrets d'un pays sous cloche, mais il me manquait encore la scène fondatrice de son mal-être, tout ce qu'il cache sous le vernis d'avocat

des causes perdues.

Les *cuicos*, les riches, nichaient sur les hauteurs de Santiago, échappant à la pollution endémique : une de ces villas serait celle des parents d'Esteban, Anabela et Adriano Roz-Tagle.

Avec un riant « *Fuck Pin...t* » gravé sur la lunette arrière de notre Chevrolet encore couverte de poussière atacamène, nous avons bravé les quartiers chics de Las Condes et La Reina où, hormis quelques coups de klaxon et une ou deux insultes, nous ne subîmes aucune attaque. Il y avait des tours de verre dans le quartier des affaires, des cliniques privées aux façades rutilantes, des *condominios*, ces résidences privées avec grilles électriques et barbelés, des universités high-tech avec terrains de basket, des bunkers arborés, mais pas un bar ni un restaurant où boire un verre : les riches vivaient entre eux mais pas ensemble.

Une façon de penser l'autre, applicable à la famille Roz-Tagle... Pauvre Esteban.

C'est en redescendant La Reina que nous tombâmes sur l'hôpital militaire où était mort Pinochet, un bâtiment moderne avec une piste d'atterrissage. La Villa Grimaldi, un des principaux lieux de détention, de torture et d'assassinats au temps de la dictature, se situait presque en face.

Le site, dont les murs suintaient l'horreur, avait été rasé pour devenir un lieu de mémoire. Ils avaient été des milliers à passer là, entre les mains de la DINA. Lits électrifiés où les militaires les attachaient, électrodes posées sur les parties génitales, baignoires où on les étouffait, prisonniers jetés des hélicoptères avec des rails en guise de lest, je visitai les lieux avec un certain goût de fer, mais, comme disait Yvonne, il ne fallait pas mal interpréter.

L'atmosphère était pesante dans les jardins de la Villa Grimaldi, avec les noms des personnes torturées sur les murs et son petit musée de photos noir et blanc, qui donnait un visage à chaque disparu. Il y en avait des centaines, accolées les unes aux autres, des jeunes pour la plupart, qui avaient cru qu'une autre démocratie était possible... Mon regard s'arrêta sur le visage d'une femme, Catelina Ester Galeno, une jeune brune au visage follement gai, avec ses cheveux courts à la garçonne et son sourire pétillant de jeunesse...

Dans un livre, *Sans blessures apparentes*, le grand reporter Jean-Paul Mari raconte comment certains soldats en situation de guerre peuvent

encaisser les pires atrocités sans broncher, et soudain s'écrouler psychiquement à la vision d'un mort, ou plutôt en reconnaissant le visage de la mort, qui dès lors devient la leur – des soldats qui souvent se suicident en rentrant chez eux, déjà morts depuis longtemps.

On peut tomber foudroyé devant le visage d'une femme torturée à mort. Le sourire noir et blanc de Catelina Ester Galeno était celui d'une sœur, d'une amie chère, d'un amour en devenir.

Les roses du jardin de la Villa Grimaldi portaient toutes le nom d'une femme disparue : je retrouvai Catelina parmi les fleurs du parterre, le cœur dans la gorge. Je m'allongeai une heure dans l'herbe du parc, avec mon carnet de notes, le temps d'encaisser le coup.

Ce choc émotionnel serait celui qu'éprouverait Esteban en visitant le lieu de mémoire, découvrant à travers le visage de Catelina l'étendue du mensonge, toutes les vipères que sa classe sociale lui avait fait avaler depuis l'enfance, puis à l'université. Il saboterait alors sa carrière et sa vie pour salir le nom de ses parents, leurs amis si accommodants avec la dictature, avec un panache aussi dérisoire que désespéré.

J'écrirais mon livre pour Catelina et Victor Jara, jeunesse assassinée. Esteban écrirait pour eux « L'Infini cassé », la pierre angulaire de leur histoire, celle du Chili.

Condor, mon bel oiseau de malheur.

Note

* Lors des corrections de ce présent ouvrage, mon éditrice me fait remarquer qu'il faudrait que « j'arrête de vous en mettre plein la vue » avec mes habitations chics à l'étranger... J'ai dormi dans les champs pendant des semaines en Espagne, me suis réveillé dans une décharge publique au Portugal, sur des plages, des places publiques, dans du foin, sur des potes parfois quand il faisait trop froid (Koala-Grimpant est mon nom d'Indien), sur le sable de différents déserts, des parkings, sous des ponts, des abris de bus, dans un tunnel routier pour me protéger d'un orage de montagne, des cabanes au milieu de la jungle, au bord de rivières, de canaux, de mers, dans des bouges infestés de bestioles, des niches où il ne manquait plus qu'un chien, des lits où l'on préfère se coucher habillé, sur des moquettes douteuses entouré d'inconnus, sous un casino pendant quinze jours, dans une tente déchiquetée sur un ancien terrain militaire à Saint-Servan après le passage de vandales qui avaient aussi déchiré les fringues de nos vacances, aux roues de mon Enfield et dans je ne sais combien de voitures...

Maintenant que je ne suis plus au RMI, je peux bien offrir à mes équipiers toujours plus ou moins fauchés quelques jours dans un putain de loft à Santiago ou ailleurs tout en profitant de l'aubaine pour imaginer l'appartement où vit mon héros, non ? « Oui ! » concède mon éditrice.

Paris-Puerto Lopez*

Le Pacifique déroule ses vagues sur la plage de Puerto Lopez. Peu de touristes encore, c'est la crise ici aussi, en Équateur ; la promenade de bord de mer est en travaux, sans date de finition, coupée par les fondations d'un hôtel qui engagera quelques locaux à défaut de les loger. Des frégates filent en escadrilles sur la crête des vagues pour le seul plaisir de voler, dédaignant le chalutier qui rentre pourtant à plein vers le port, de l'autre côté de la baie.

Je pense toujours à mon ami Marc, disparu en mer voilà maintenant dix ans. Les gens ne sont tout à fait morts qu'une fois oubliés. Marc vit dans mon livre, le prochain, et deviendra ainsi immortel, miracle testamentaire du caractère imprimé... Piètre cadeau comparé à la vie perdue, mais Marc aurait apprécié le geste.

Sous ses airs de sauvage échappé de l'hôpital, c'était un littéraire. Descartes contre Pascal, Platon contre Nietzsche, combien de soirées à batailler entre deux pizzas chez Peppe et dix whiskys au Chien Jaune, le bar monté par Éléphant-Souriant en rentrant du tour du monde ? Marc avait une vraie tête de fou, surtout quand il ôtait son dentier pour effrayer les moussaillons au comptoir, mais son sourire était bon quand il cessait de jouer. Un être romanesque, qui riait avec le plus grand sérieux.

Et puis, Marc connaissait la Bête, avatar de Mc Cash...

Avant de partir en Colombie pour achever ma trilogie sud-américaine, je vais reprendre le personnage de l'ex-flic borgne, ce roman commencé à la mort de mon ami et laissé en suspens. Outre les attentats, deux événements ont marqué l'Europe au fer-blanc : le déni de démocratie infligé aux Grecs, et la gestion des réfugiés de guerre. Je tenterai de mêler les deux.

Dans *Plus jamais seul*, mon roman en gestation, affublé d'une fille dont il ne sait que faire, Mc Cash apprend le naufrage de son vieil ami

au large de l'Espagne. Doutant d'un simple accident, il remontera la filière qui le mènera à Astypalea, une île grecque où s'échouent les réfugiés, et à son ex-femme, Angélique...

D'autres personnages m'attendent là-bas, que je ne connais pas. Ce sont eux qui me font courir. Même si aujourd'hui le monde est géographiquement fini : on ne déroule plus les cartes parcheminées sur les tables des galions, les réseaux sociaux nous permettent d'envoyer des vidéos instantanées à l'autre bout du monde, réduisant nos lignes de fuite à de simples clics, les territoires vierges ont été violés par les armées, les grandes entreprises, le tourisme de masse, les émissions de télé-réalité. Les religions interdisent de suivre les traces de Rimbaud ou Lawrence au nom d'un dieu qui, à voir ce qu'en font Daech et compagnie, ne mérite même pas une majuscule. Ce n'est pas un choc des civilisations, ces gens-là n'en veulent pas. Mais peut-être est-ce cela aujourd'hui l'aventure, se montrer libre, simplement libre.

Charlie a payé pour nous. Les jeunes aux terrasses de mon quartier ont payé pour rien. D'autres paieront encore. L'Europe se barricade, se fortresse, nos voisins sont menacés ou au bord de l'implosion, de la Russie au Sahel, épicerie francophone du chaos quand les gens fuiront bientôt et par millions la famine et la guerre. D'autres personnages naîtront de nos faillites.

J'avais vingt et un ans en faisant le tour du globe, je pouvais aller presque partout. Aujourd'hui Bowie est mort et le monde fait la gueule. Ça ne m'empêchera pas d'envoyer ma fille se faire voir ailleurs, de préférence dans des pays où les gens sont accueillants, surprenants, différents. Ce sont eux qui font les voyages, eux qui font mes livres. L'altérité nous rend plus grands. Les femmes, les hommes que j'ai rencontrés au hasard de mes pérégrinations sont les seuls motifs d'espoir quant à notre devenir ensemble. Nous sommes partout les mêmes à rire avec un ami, pleurer avec une femme, aimer la même ou une autre, à avoir envie de se foutre en l'air parfois, et à ne pas le faire, parce qu'il y a justement autre chose à faire – tellement mieux...

Rêver, aimer, écrire et voyager, j'ai troqué mes lames de rasoir pour son fil, l'âme aiguisée comme un silex. Les monstres de l'Histoire sont toujours là, se réinventent sans cesse. Le capital financier n'a pas besoin de démocratie pour prospérer sans nous. Malgré leurs vœux pieux et leurs paroles inconséquentes, les vampires n'en finissent plus de rendre la terre exsangue, signant en grande pompe des traités qui

ressemblent furieusement à ceux jadis promis aux Indiens d'Amérique, et je n'ai que cette plume pour sceptre d'or. Au-dessus du gouffre, la vie ne tient qu'à un fil – narratif ou pas, le seul équilibre qui m'aille pour goûter à la beauté du monde, encore et encore... Pourvu que ça brûle.

Note

* « Nickel ! » s'enflamme mon editrice. Après toutes les versions boiteuses que j'ai proposées – des mois que nous sommes sur ce projet de livre un peu hybride –, ça valait le coup de se creuser la tête ensemble. Je crois qu'on va aller boire un verre en terrasse pour fêter ça, tant qu'il fait beau et qu'on est vivants...

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CONDOR, collection Série Noire, 2016.

MAPUCHE, collection Série Noire, 2012.

ZULU, collection Série Noire, 2008.

LA JAMBE GAUCHE DE JOE STRUMMER, collection Folio Policier, 2007.

PETIT ÉLOGE DE L'EXCÈS, collection Folio 2 euros, 2007.

UTU, collection Série Noire, 2004.

PLUTÔT CREVER, collection Série Noire, 2002.

Aux Éditions Baleine

D'AMOUR ET DOPE FRAÎCHE, coécrit avec S. Couronne, collection Le Poulpe, 2009.

HAKA, 1998.

Aux Éditions Pocket Jeunesse

MAPUCE ET LA RÉVOLTE DES ANIMAUX, illustré par Christian Heinrich, 2015.

KROTOKUS 1er, ROI DES ANIMAUX, illustré par Christian Heinrich, 2010.

Aux Éditions Ankama

MAORI, VOL. 2 : KERI, avec Giuseppe Camuncoli, bande dessinée, 2014.

MAORI, VOL. 1 : LA VOIX HUMAINE, avec Giuseppe Camuncoli, bande dessinée, 2013.

Aux Éditions Syros

L'AFRIKANER DE GORDON'S BAY, collection Souris Noire, littérature jeunesse, 2010.

ALICE AU MAROC, collection Souris Noire, littérature jeunesse, 2009.

LA DERNIÈRE DANSE DES MAORIS, collection Souris Noire, littérature jeunesse, 2007.

LA CAGE AUX LIONNES, collection Souris Noire, littérature jeunesse, 2006.

Aux Éditions Thierry Magnier

MA LANGUE DE FER, collection Petite Poche, littérature jeunesse, 2007.

JOUR DE COLÈRE, collection Petite Poche, littérature jeunesse, 2003.

Chez d'autres éditeurs

LES NUITS DE SAN FRANCISCO, Éditions Arthaud, collection Les Nuits, 2014.

COMMENT DEVENIR ÉCRIVAIN QUAND ON VIENT DE LA GRANDE PLOUQUERIE INTERNATIONALE, Éditions Points, 2013.

NOUVEAU MONDE INC., La Tengo Éditions, collection Pièces à conviction, 2011.

QUEUE DU BONHEUR, d'après l'œuvre du plasticien Claude Closky, édité par le Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, collection Fiction, 2008.

RACLÉE DE VERTS, Éditions La Branche, collection Suite Noire, 2007.